

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

JEUNES FEMMES ET LOISIRS COMMERCIAUX
DURANT LES ANNÉES FOLLES (1919-1929) :
ÉTUDE DES DISCOURS ECCLÉSIASTIQUES ET JOURNALISTIQUES

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN HISTOIRE

PAR
PATRICIA COMTOIS

DÉCEMBRE 2007

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

J'aimerais remercier tout spécialement ma directrice, Mme Magda Fahrni, pour sa dévotion et son optimisme rayonnant. Un grand merci également à ma cousine Christine pour ses conseils éclairés. Je suis extrêmement redevable à ma famille, Hélène, Gilles et Marie-Claude pour leur soutien indéfectible.

TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES FIGURES	v
RÉSUMÉ	vi
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I HISTORIOGRAPHIE ET MÉTHODOLOGIE	7
1.1 Historiographie	7
1.1.1 Contexte : les années folles	8
1.1.2 Femmes	14
1.1.3 Loisirs	27
1.2 Sources	34
1.2.1 <i>La Patrie</i>	34
1.2.2 <i>La Revue populaire</i>	35
1.2.3 <i>La Bonne Parole</i>	36
1.2.4 <i>The Herald</i>	37
1.2.5 <i>L'Action catholique</i>	37
1.2.6 <i>L'Action française</i>	39
1.2.7 <i>Le Quartier latin</i>	41
1.2.8 <i>McGill Daily</i>	41
1.2.9 Mandements des évêques	42
1.2.10 Catalogue Eaton	43
1.2.11 Catalogue de Dupuis Frères	43
CHAPITRE II LE THÉÂTRE ET LE CINÉMA À MONTRÉAL	46
2.1 Fréquentation	47
2.2 Les différents discours	59
2.2.1 Frivolité	59
2.2.2 Criminalité	65
2.2.3 Moralité	70

CHAPITRE III	LES DANSES MODERNES À MONTRÉAL	79
3.1	Nature des danses modernes	81
3.1.1	Publicités et pratiques	81
3.1.2	Danse synonyme du Mal	89
3.2	Conséquences des danses modernes	98
3.2.1	Conséquences physiques	98
3.2.2	Conséquences morales	101
CHAPITRE IV	LA REPRÉSENTATION DES SPORTS FÉMININS	107
4.1	Sports d'été	108
4.2	Sports d'hiver	118
4.3	Pratique	121
4.4	Discours	127
CONCLUSION		136
BIBLIOGRAPHIE		140

LISTE DES FIGURES

Figure 2.1	Publicité cinéma, <i>La Patrie</i> , 5 novembre 1921	49
Figure 2.2	Publicité cinéma, <i>The Herald</i> , 28 décembre 1929	50
Figure 3.1	Publicité danse, <i>The Herald</i> , 23 novembre 1928	81
Figure 3.2	Publicité danse, <i>The Herald</i> , 22 novembre 1928	83
Figure 4.1	Publicité costume de bain, <i>Eaton</i> , printemps-été 1925	109
Figure 4.2	Publicité automobile, <i>La Patrie</i> , 21 janvier 1920	116
Figure 4.3	Publicité sport, <i>L'Action catholique</i> , 10 mars 1924	118
Figure 4.4	Publicité sport, <i>L'Action catholique</i> , 11 décembre 1928	120

RÉSUMÉ

Ce mémoire analyse les discours traitant des rapports entre les femmes et les loisirs commerciaux pour la période des années dites folles, soit de 1919 à 1929. L'accent a été mis dans ce mémoire sur les jeunes femmes montréalaises. Divisé en trois chapitres analytiques, ce mémoire se penche sur le phénomène des théâtres et des cinémas, sur la danse, ainsi que sur les sports. À travers les différents discours traitant des loisirs commerciaux, nous avons tenté de dégager l'enjeu principal au cœur des réactions publiques face à la popularité du divertissement féminin. Pour ce faire, plusieurs types de discours ont été étudiés. D'abord, le discours catholique à travers les mandements des évêques ainsi qu'à l'aide du journal *L'Action catholique*. Divers points de vue journalistiques ont également été analysés avec *La Patrie*, le *Herald*, *L'Action française*, *La Revue populaire*, *La Bonne Parole*, *Le Quartier Latin* et le *McGill Daily*. Enfin, le discours publicitaire est représenté par l'ensemble de ces journaux en plus des catalogues des magasins Eaton et Dupuis Frères.

Divers constats ont pu être établis au cours de cette étude. D'abord, il est clair que l'enjeu principal pour les discours étudiés s'avère être la sexualité féminine. La crainte d'une libéralisation des mœurs sexuelles engendrée par les loisirs commerciaux fait couler beaucoup d'encre chez les journalistes. Pourtant, ces discours se retrouvent en réelle opposition avec le discours publicitaire. Alors que les discours journalistiques et religieux semblent faire figure du discours dit traditionnel, les publicités sont à l'inverse un vent de modernité sur l'image de la femme. L'étude de la culture urbaine montréalaise a permis de constater que celle-ci encourageait la fusion des diverses classes sociales, des deux sexes et des ethnies. Les sports semblent toutefois faire figure d'exception, puisqu'ils divisent les classes sociales en plus des anglophones et des francophones.

Mots-clés : XX^e siècle, femmes, sexualité, cinéma, danse, théâtre

INTRODUCTION

La décennie 1920 est bien connue sous le nom des années folles, au Québec et ailleurs. Cette appellation n'est pas sans raison. En effet, ces années sont spéciales puisqu'elles surviennent après une Première Guerre mondiale extrêmement meurtrière. Ensuite, vient la crise économique des années 1930 avec ses énormes retentissements sur la population québécoise. Enfin, la fin de la crise se termine par la Deuxième Guerre mondiale également marquante pour les Québécois. Bien que les années 20 semblent représenter des années tranquilles comparativement à celles qui précèdent et qui suivent, il en va tout autrement. D'abord, la décennie débute par une récession qui dure deux ans, entraînant dans son sillon une vague de chômage. Terminée en 1922, cette récession permet à tout le moins de mettre un terme à l'inflation qui perdure depuis la guerre. À la suite de ces deux premières années plutôt difficiles, commence pourtant une période d'effervescence sur plusieurs plans. L'économie québécoise bénéficie particulièrement de la prospérité. La croissance est visible entre autres par la hausse des exportations et des investissements étrangers, principalement américains. En découlent deux phénomènes capitaux pour l'époque, soit l'urbanisation ainsi que l'industrialisation en forte croissance. Évidemment, ceux-ci sont particulièrement présents à Montréal. Déjà en 1921, la population urbaine correspond à la moitié de la population québécoise totale¹.

Du côté politique, la situation est stable. Les libéraux, au pouvoir depuis 1897, ont à leur tête Louis-Alexandre Taschereau de 1920 à 1936. Bien que celui-ci présente quelques lois qui ne font point l'unanimité, telles la loi de l'assistance publique et la loi qui établit la Commission des liqueurs, il assure tout de même un gouvernement en continuité avec ses prédécesseurs. Effectivement, le patronage et la proximité du gouvernement avec les entreprises industrielles sont monnaie courante.

¹ Paul-André Linteau et al., *Histoire du Québec contemporain, De la Confédération à la crise (1867-1929)*, tome I, Montréal, Boréal, p. 406.

Cependant, le gouvernement de Taschereau doit faire face à des adversaires de taille, le mouvement nationaliste et la presse cléricale². À cette époque, l'Église catholique représente pour le Québec une institution fondamentale. Présente à plusieurs égards, tant par ses nombreux effectifs qui contrôlent les systèmes éducatif, hospitalier et social que par ses diverses associations, l'Église rencontre pourtant des difficultés en milieu urbain³. Devant multiplier les paroisses pour assurer un contrôle maximal, l'Église ne parvient toutefois pas à empêcher un déclin de la vie sociale dans celles-ci, comme l'a montré Lucia Ferretti⁴. Il n'en demeure pas moins que les idées religieuses se retrouvent largement répandues par le biais de la presse qu'elle acquiert ou met sur pied, tel le journal *L'Action catholique*. Dans ce journal, l'Église réussit à diffuser la pensée nationaliste, idéologie traditionaliste basée sur le trio famille, religion et agriculture. En force dans les années 20, la pensée clérico-nationaliste se retrouve dans *L'Action catholique*, mais aussi dans *L'Action française*. Outre le nationalisme, l'Église se prononce également sur la vie culturelle de ses ouailles. Il faut dire que cette vie culturelle est particulièrement fertile dans la décennie 1920.

Le Québec, traversé par un vent de modernisme, est pris d'assaut par une pléthore de nouveautés, tels la radio, le prêt-à-porter, les modes américaines et à plus grande échelle l'automobile qui permet l'échange de ces nouvelles idées et modes⁵. De plus, de profondes mutations s'opèrent dans la société au début du XX^e siècle qui viennent rendre possible le développement des loisirs au Québec. D'une part, une des premières revendications chez la classe ouvrière constitue la création de temps libres. Cette requête est entendue et quelques améliorations sont notables dont la limitation

² *Ibid.*, p. 407.

³ *Ibid.*, p. 606.

⁴ Lucia Ferretti, *Entre voisins, La société paroissiale en milieu urbain Saint-Pierre-Apôtre de Montréal, 1848-1930*, Montréal, Boréal, 1992, 264 p.

⁵ Collectif Clio, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Le Jour, 1992, p. 261.

des heures de travail pour les femmes et les enfants en 1919⁶. Cette loi qui abaisse la semaine de travail à 55 heures octroie par conséquent plus de temps libres aux ouvriers. D'autre part, l'apparition graduelle du filet de protection sociale, telles l'assistance publique et les pensions de vieillesse, a également permis aux loisirs commerciaux de s'installer. Malgré des débuts plus que modestes, ces lois ont tout de même procuré une plus grande sécurité aux travailleurs⁷. Enfin, un dernier phénomène est lié à l'industrialisation, c'est-à-dire la possibilité pour les travailleurs de se permettre des vacances. En effet, pour la première fois les travailleurs urbains, grâce à une conjoncture réunissant les syndicats, les employeurs et leur salaire, connaissent les vacances, au contraire des habitants agricoles qui ne peuvent se permettre ni en temps ni en finances de s'en payer⁸. Par ces transformations, le XX^e siècle a donc réussi à établir les conditions nécessaires à l'établissement des loisirs commerciaux.

Les loisirs semblent avoir évolué rapidement vers la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e pour aboutir aux loisirs commerciaux. Effectivement, les loisirs traditionnels ruraux sont liés aux conditions, aux cycles et aux modes de vie. Ils se situent près des événements de la vie quotidienne et à l'intérieur du cadre de la famille ou de la communauté. Dans le contexte québécois, ils sont souvent caractérisés par la place importante qu'occupe la religion catholique⁹. À l'opposé, le milieu urbain et l'amélioration de ses voies de communication permettent la mise en place à la fin du XIX^e siècle de tout un éventail de loisirs commerciaux : « parcs d'attraction et d'amusements, salles de jeux commerciales, cabarets et tavernes,

⁶ Paul-André Linteau et al, *op. cit.*, p. 550.

⁷ Michel Bellefleur, *L'évolution du loisir au Québec, essai socio-historique*, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, 1997, p. 20.

⁸ *Ibid.*, p. 20.

⁹ *Ibid.*, p. 17.

débats de boisson et salles de danse, [...], cirques, théâtre burlesque, chansonnettes populaires, revues et magazines à grand tirage, spectacles sportifs violents, etc¹⁰ ». Cette infiltration des loisirs provient directement des États-Unis qui influencent grandement et développent au Québec une culture de masse. De même, ils exportent le phénomène publicitaire qui accompagne ces loisirs, ce qui met en état d'alerte les nationalistes, qui craignent un envahissement culturel américain¹¹.

C'est dans ce contexte agité que les jeunes femmes s'épanouissent. En effet, les femmes se voient évoluer dans un monde changeant rapidement, alors que le discours nationaliste, diffusé par les élites politiques et religieuses, les soumet à des prescriptions parallèles. D'abord, le nombre de jeunes femmes, en grande majorité célibataires, ne cesse d'augmenter au sein de la main-d'œuvre industrielle. Ces jeunes femmes y acquièrent une certaine forme de liberté, rapidement entravée par les lois en vigueur. Ainsi, elles se voient refuser le droit de vote au niveau provincial, alors qu'elles y ont droit au niveau fédéral dès 1918. Sur le plan légal, les femmes ne sont que très peu protégées. Elles sont considérées comme mineures aux yeux de la loi, à l'exception des célibataires et des veuves, et sont caractérisées par leur incapacité juridique. En ce qui concerne l'éducation, les femmes demeurent marginalisées au plan des professions libérales. Elles n'y ont que très peu accès outre à la faculté de médecine de l'Université McGill ouverte aux femmes à partir de 1918¹². Les possibilités de carrière professionnelle pour les femmes sont minces. Les quelques choix possibles résident majoritairement dans le métier d'infirmière, d'institutrice, d'ouvrière, de commis, de vendeuse et de domestique. Bien sûr, ces carrières prennent fin au moment du mariage, véritable destinée des femmes, à l'exception de

¹⁰ *Ibid.*, p. 24.

¹¹ *Ibid.*, p. 27.

¹² Collectif Clio, *op. cit.*, p. 302.

la vocation religieuse¹³. Malgré tout, des femmes se regroupent pour la première fois sous la bannière du féminisme afin de revendiquer des droits politiques et juridiques.

Ainsi, à plusieurs égards, la décennie 1920, surnommée la décennie des années folles, est agitée d'une exubérance qui se révèle frappante surtout chez les jeunes gens. Nous proposons donc une étude en lien avec les phénomènes nouveaux qui touchent le monde urbain, c'est-à-dire les loisirs commerciaux. Plus précisément, nous nous sommes penchée non pas sur les loisirs en tant que tels, mais bien sur la représentation des loisirs commerciaux dans les journaux et les revues de l'époque. À travers les différents discours traitant des loisirs commerciaux, nous avons tenté de dégager l'enjeu principal au cœur des réactions publiques face à la popularité du divertissement féminin au temps des années folles. L'accent a été mis dans ce mémoire sur les jeunes femmes montréalaises. Plusieurs types de discours ont été étudiés. D'abord, le discours catholique à l'aide des mandements des évêques ainsi que dans le journal *L'Action catholique*. Divers points de vue journalistiques ont également été analysés à partir de *La Patrie*, du *Herald*, de *L'Action française* et de *La Revue populaire*. Le journal *La Bonne Parole* a permis une opinion plus féminine et parfois féministe, tandis que *Le Quartier Latin* et le *McGill Daily* reflètent les discours étudiants. Enfin, le discours publicitaire est représenté par l'ensemble de ces journaux en plus des catalogues des magasins Eaton et Dupuis Frères.

Dans un premier temps, ce sont le théâtre et le cinéma qui font l'objet d'une analyse. Ensuite, le phénomène de la danse, c'est-à-dire ces nouvelles danses au rythme du jazz ou de la musique latine, tels le charleston, le fox-trot et le tango, est au centre des polémiques. Finalement, les divers sports féminins publicisés constituent le sujet du troisième chapitre. En regroupant ainsi chaque chapitre autour d'un même thème, cela a l'avantage de pouvoir confronter les différents discours relatifs aux

¹³ Andrée Lévesque, *La norme et les déviantes : des femmes au Québec pendant l'entre-deux-guerres*, Montréal, Éditions du Remue-Ménage, 1989, p. 28.

divertissements commerciaux et aux jeunes femmes. Il s'en dégage nettement un même enjeu pour l'ensemble de ces discours, c'est-à-dire la sexualité des jeunes femmes. Le péril de la sexualité se retrouve dans une majorité des propos tenus sur le cinéma et le théâtre, la danse et les sports.

Cette étude met surtout l'accent sur les Canadiennes françaises, bien qu'à quelques reprises des exemples des Anglophones soient donnés. Cependant, il a tout de même été possible d'établir quelques différences ethniques par rapport aux représentations des loisirs. Aussi, cette étude met en lumière les divergences existantes entre les classes sociales sur le plan des loisirs. Par contre, cette étude comporte également des limites. Alors que le discours de l'Église catholique est analysé, ceux des Églises protestantes ne le sont pas. Aussi, de manière générale, cette étude ne s'est pas attardée sur le vécu des femmes, mais bien sur l'analyse des discours traitant des rapports entre les femmes et les loisirs commerciaux. Nous espérons combler un vide en ce qui a trait à l'histoire des jeunes femmes et des loisirs à Montréal.

CHAPITRE I

HISTORIOGRAPHIE ET MÉTHODOLOGIE

L'entrée dans le XX^e siècle ne s'est pas effectuée sans grands bouleversements pour le Canada ni pour le Québec. Ces chambardements sont de toutes sortes et touchent presque tous les aspects de la vie de la population québécoise. Par exemple, deux phénomènes dominent le Québec, c'est-à-dire l'industrialisation et l'urbanisation. Ces derniers ne sont pas sans conséquences pour les habitants du Québec qui doivent faire face à des changements touchant leur mode de vie et modifiant leurs rapports familiaux. Pourtant, un discours traditionnel s'opposant aux transformations et à cette nouvelle modernité subsiste au Québec, en particulier sur la question des femmes. La première moitié du XX^e siècle est constituée de plusieurs décennies mouvementées à divers égards et qui ont fait couler beaucoup d'encre chez les historiens. Le présent chapitre s'appuie sur les éléments primordiaux politiques, économiques et sociaux qui ont teinté le cours de l'histoire du XX^e siècle. Le but de ce chapitre est de bien comprendre et d'approfondir les connaissances historiques reliées à la décennie 1920 au Québec.

Ce premier chapitre se divise en deux parties. Il permettra d'abord de dresser un bilan historiographique des ouvrages parus traitant du début du XX^e siècle au Québec. Ensuite, une deuxième partie sera consacrée à la description des sources ainsi qu'aux méthodes de dépouillement. En ce qui concerne le bilan historiographique, nous traiterons d'une part des écrits sur le contexte général, soit politique, social, économique et religieux des deux premières décennies. D'autre part, nous nous pencherons sur les écrits produits sur l'histoire des femmes du début du

siècle jusqu'aux années 1940 ainsi que ceux sur le phénomène de la consommation. Enfin, nous étudierons les publications relatives aux loisirs au Québec.

1.1 Historiographie

1.1.1 Contexte : les années folles

Dans un premier temps, examinons les parutions relatives au contexte politique, économique, social et religieux. Bernard Vigod dénonce dans son livre l'absence de synthèse narrative sur l'histoire du Québec à l'époque de Taschereau¹. Cette affirmation était bien vraie lors de la parution de son livre pour la première fois en 1986 et toujours vraie lors de la publication française en 1996. En effet, seule la synthèse de Linteau, Durocher et Robert² est disponible du côté francophone pour l'histoire québécoise des années 1920. Le premier tome couvre les années 1867 à 1929. Par contre, cette synthèse s'attarde surtout sur les phénomènes structurels, c'est-à-dire les aspects économiques et politiques. Il faut toutefois noter la publication récente par Yvan Lamonde d'une synthèse en deux volumes centrée sur l'histoire intellectuelle et sociale. Le premier tome se consacre à la période allant de 1760 jusqu'à 1896, tandis que le deuxième tome traite des années 1896 à 1929³. Néanmoins, cette histoire des idées reflète avant tout celle des élites et n'aborde pas la période allant au-delà des années 1920.

¹ Bernard L. Vigod, *Taschereau*, Sillery, Septentrion, 1996, p.12.

² Paul-André Linteau et al., *Histoire du Québec contemporain, de la Confédération à la crise (1867-1929)*, tome I, Montréal, Boréal, 750 p.

³ Yvan Lamonde, *Histoire sociale des idées au Québec*, tome I, 1760-1896, Montréal, Fides, 2000, et *Histoire sociale des idées au Québec*, tome II, 1896-1929, Montréal, Fides, 2004.

En ce qui concerne l'histoire canadienne, les analyses sont également peu nombreuses. Quelques parutions sont pourtant incontournables, dont l'*Histoire générale du Canada*⁴ dirigée par Craig Brown parue en 1987. Du côté anglophone, deux ouvrages sont notables pour l'étude des années 1920, soit *Canada, 1922-1939 : Decades of Discord*⁵ et *The Roar of the Twenties*⁶. Le premier ouvrage est produit par John Herd Thompson et Allen Seager, qui se penchent sur l'ensemble du territoire canadien. Plus précisément, ces deux auteurs désirent aller au-delà des stéréotypes qui dépeignent les années 20 de « roaring twenties » et les années 30 de « dirty thirties » pour présenter l'entre-deux-guerres comme une période de frustrations politiques pour la majorité des Canadiens⁷. De son côté, James Gray se consacre seulement à l'histoire des plaines canadiennes avec *The Roar of the Twenties*. Bien que ce dernier soit plutôt les mémoires d'un journaliste qui place l'accent sur les événements sociaux, il est le seul à observer ce point de vue social. En effet, il n'existe pas d'autres ouvrages qui se concentrent sur l'ensemble du contexte social de l'époque.

Cependant, afin de comprendre les conditions sociales qui prévalaient au début du XX^e siècle, quelques recherches plus pointues ont été effectuées. La plus ancienne, mais toujours abondamment utilisée, est celle de Terry Copp parue sous le titre de *Classe ouvrière et pauvreté*. Ce livre traite des conditions de vie des travailleurs montréalais de 1897 à 1929. Par la pléthore de statistiques socio-économiques étalées, ce livre dresse un portrait du contexte dans lequel vivait la classe ouvrière. Plus précisément, Copp examine les revenus de la classe ouvrière, l'instruction publique, le logement, la santé, la bienfaisance et les conflits de travail.

⁴ Craig Brown (dir. publ.), *Histoire générale du Canada*, Montréal, Boréal, 1990, 694 p.

⁵ John Herd Thompson et Allen Seager, *Canada 1922-1939 : Decades of Discord*, Toronto, McClelland and Stewart, 1985, 438 p.

⁶ James Gray, *The Roar of the Twenties*, Toronto, Macmillan of Canada, 1975, 358 p.

⁷ Thompson et Seager, *op. cit.*, p. XIII-XIV.

L'auteur en arrive à la conclusion que la pauvreté était plus généralisée à Montréal comparativement à d'autres villes d'Amérique du Nord, notamment Toronto⁸. Dans la même veine, Marc Choko⁹ se penche sur les crises du logement à Montréal pour la période comprise entre 1860 et 1939. À cette fin, l'auteur explore l'évolution des conditions de logement des travailleurs ainsi que le lien qui existe avec les conditions de travail et de vie, les revendications des travailleurs par rapport au logement et les lois qui ont été adoptées. À la différence de Copp, Choko traite des luttes ouvrières relatives au logement, alors que Copp ne s'intéresse qu'aux positions municipales et gouvernementales¹⁰. Ils sont donc en quelque sorte complémentaires.

On peut remarquer que l'histoire de *la* politique a prédominé longtemps au détriment de l'histoire *du* politique¹¹, comme l'affirme Réal Bélanger dans un article paru en 1997. Cette réalité est bien visible dans les parutions publiées sur la politique québécoise des années 1920, puisque les deux ouvrages majeurs sur le sujet se concentrent sur l'histoire de *la* politique. L'historien Bernard Vigod en est un premier exemple. Ce dernier a publié un livre sur le premier ministre de l'époque, soit Louis-Alexandre Taschereau. Le but avoué de Vigod était évidemment de combler un vide dans l'historiographie, puisque seulement la moitié des premiers ministres du Québec possède une biographie, mais également de réhabiliter le personnage Taschereau. Effectivement, bien qu'il ait été premier ministre pendant 16 ans, peu d'historiens se sont penchés sur sa carrière à l'exception d'Antonin Dupont qui a publié *Les*

⁸ Terry Copp, *Classe ouvrière et pauvreté*, Montréal, Boréal Express, 1978, p. 158.

⁹ Marc Choko, *Crises du logement à Montréal, 1860-1939*, Montréal, Éditions coopératives A. Saint-Martin, 1980, 282 p.

¹⁰ Copp, *op. cit.*, p. 77-96.

¹¹ Réal Bélanger, « Pour un retour à l'histoire politique », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 51, 2 (1997), p. 227.

*relations entre l'Église et l'État sous Louis-Alexandre Taschereau, 1920-1936*¹². L'objectif de Dupont étant également de réhabiliter Taschereau, les deux livres prônent sensiblement les mêmes idées. Plus précisément, Dupont désire faire connaître une période demeurée obscure dans l'histoire québécoise, celle où Taschereau est au pouvoir. Vigod invoque les mêmes raisons, en plus de vouloir « humaniser » Taschereau, c'est-à-dire mettre en perspective ses antécédents personnels et historiques afin de bien saisir ses agissements politiques¹³, ce que les autres ouvrages historiques parus sur l'époque ne font pas. Aussi, en guise de conclusion, Vigod distingue la politique de Taschereau de celle de Duplessis afin de contrer les idées qui associent les deux hommes. La grande différence entre les publications de Dupont et de Vigod se situe au niveau de la forme, puisque Dupont découpe ses chapitres selon les lois ou les questions épineuses traitées sous Taschereau, tandis que Vigod adopte une structure plutôt chronologique. De plus, il n'est question que de la carrière politique de Taschereau et non de la vie intime de ce dernier. Enfin, on peut dire que ces deux ouvrages ne viennent pas répondre entièrement au questionnement de Terry Copp concernant la réaction du gouvernement provincial de l'époque face aux problèmes sociaux¹⁴. En effet, l'intérêt d'Antonin Dupont est plutôt porté sur les relations entre le clergé et le gouvernement tandis que Bernard Vigod met l'emphasis sur la façon dont Taschereau a fait progresser le Québec et l'opposition à laquelle il a dû faire face. Par exemple, la dissension entre l'Église et l'État est visible sur plusieurs projets de lois provinciales, comme la création de la Commission des liqueurs et la Loi de l'assistance publique¹⁵.

¹² Antonin Dupont, *Les relations entre l'Église et l'État sous Louis-Alexandre Taschereau, 1920-1936*, Montréal, Guérin, 1972, 366 p.

¹³ Vigod, *op. cit.*, p. 7-8.

¹⁴ Copp, *op. cit.*, p. 158.

¹⁵ Vigod, *op. cit.*, p. 115-116.

Aussi, sur la question hydroélectrique et sur celles des pensions de vieillesse, la confrontation surgit entre les gouvernements fédéral et provincial¹⁶.

Quant aux monographies qui traitent des aspects économiques des années 1920, elles sont également peu nombreuses et peu diversifiées. On trouve l'ouvrage d'Yves Roby sur les investissements américains au Québec publié en 1976. Celui-ci analyse la confrontation de deux courants idéologiques, soit celui qui prône le développement (industrialisation) et l'autre, la conservation (nationalisme), en les situant dans la conjoncture économique des années 1920. Roby en vient à la conclusion que malgré leurs différends, les libéraux, les conservateurs, le clergé et la presse cléricale acceptent les investissements américains afin d'assurer la prospérité du Québec¹⁷. Cette approche est contraire à celle de Vigod qui met l'emphase sur les réformes économiques et sociales de Taschereau et l'opposition nationaliste et cléricale. Aussi, concernant l'histoire économique, il existe l'ouvrage de John Dales paru en 1957¹⁸, portant sur la relation entre la hausse de l'énergie hydroélectrique et les industries manufacturières au Québec. En divisant son étude par différentes compagnies hydroélectriques, Dales soulève deux pistes de questionnement. Il s'intéresse d'abord aux sources d'attraction pour l'emplacement des compagnies. Puis, il suggère que les compagnies hydroélectriques québécoises, au contraire de celles canadiennes, n'ont pas utilisé leur plein potentiel afin d'encourager le développement économique¹⁹. Il existe cependant une synthèse récente publiée par Kenneth Norrie, Douglas O'ram et J.C. Herbert Emery. Ceux-ci étudient l'histoire économique canadienne de 1763 jusqu'au début des années 1990. Ils consacrent une

¹⁶ *Ibid.*, p. 250-259.

¹⁷ Yves Roby, *Les Québécois et les investissements américains (1918-1929)*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1976, p. 211.

¹⁸ John H. Dales, *Hydroelectricity and Industrial Development in Quebec 1898-1940*, Cambridge, Harvard University Press, 1957, 269 p.

¹⁹ *Ibid.*, p. 192.

section d'une vingtaine de pages à la période des années 1920. Dans celle-ci, les auteurs tracent un portrait global de la décennie 1920. Ils y incluent les stratégies économiques canadiennes, le phénomène d'urbanisation qui découle de la nouvelle économie industrielle ainsi que la consommation des Canadiens des nouveaux produits technologiques, telle l'automobile²⁰. Ce livre permet de comparer quelque peu l'économie québécoise à la canadienne. Il crée également des liens intéressants en comparant les politiques économiques gouvernementales au vécu de la population avec l'étude de l'urbanisation et de la consommation.

Le contexte religieux du début du siècle est également peu traité par les historiens, comparativement à ce qui s'est écrit pour le XIX^e siècle. Les ouvrages parus l'abordent souvent par le biais de l'histoire sociale. Il existe notamment deux synthèses, *Brève histoire de l'Église catholique au Québec*²¹ par Lucia Ferretti et *Histoire du catholicisme québécois*²² par Jean Hamelin et Nicole Gagnon. Cependant, celles-ci s'intéressent beaucoup plus à l'institution qu'au vécu religieux de la population. Lucia Ferretti a publié une monographie qui touche directement le contexte religieux puisque son objet d'étude est la société paroissiale Saint-Pierre-Apôtre de Montréal. Ferretti démontre comment l'Église montréalaise s'est intégrée dans un contexte urbain en pleine transformation avec l'industrialisation, pour permettre aux Canadiens français de se bâtir une identité urbaine²³. Cependant, ce constat s'effrite à partir des années 1910 où l'Église n'est plus un outil de

²⁰ Kenneth Norrie, Douglas Owsam, et J.C. Herbert Emery, *A History of the Canadian Economy*, 3^e éd., Scarborough, Nelson, 2002, p. 284-305.

²¹ Lucia Ferretti, *Brève histoire de l'Église catholique au Québec*, Montréal, Boréal, 1999, 203 p.

²² Jean Hamelin et Nicole Gagnon, *Histoire du catholicisme québécois 3*, Montréal, Boréal Express, 1984, 357 p.

²³ Lucia Ferretti, *Entre voisins, La société paroissiale en milieu urbain Saint-Pierre-Apôtre de Montréal, 1848-1930*, Montréal, Boréal, p. 191.

l'intégration sociale, mais une communauté de foi²⁴. On peut constater que cette analyse de l'histoire religieuse est réalisée d'un point de vue social.

Somme toute, les études historiques traitant des questions religieuses sur la période des années 20 au Québec sont à l'image des parutions portant sur les volets économiques et politiques. En effet, les différents ouvrages parus sont peu nombreux et une faible proportion seulement se concentre exclusivement sur la décennie 1920. Les auteurs intègrent souvent l'analyse des années 20 dans une synthèse couvrant une période beaucoup plus large. Notre recherche, au contraire, ne se consacre qu'à cette décennie en accordant une place importante au contexte religieux et social.

1.1.2 Femmes

Dans un deuxième temps, l'histoire des femmes a connu depuis les années 1970 une véritable explosion. En effet, si avant cette période l'histoire des hommes dominait, il en va tout autrement depuis. D'une part, les historiennes se sont lancées dans une multitude de sujets d'études à propos des femmes, que ce soit au niveau du travail, de la politique, de l'économie, du social ou des domaines médical, religieux et familial. D'autre part, la plupart des nouvelles publications contiennent un chapitre exclusivement consacré à l'histoire des femmes. Par contre, bien qu'une kyrielle de recherches ait été publiée sur l'histoire des femmes, certaines périodes semblent être restées dans l'ombre. Mais voyons d'abord ce qui a été fait dans l'histoire des femmes pour la période qui s'étend du début du siècle jusqu'aux années 1940.

D'un côté, une grande partie des écrits sur l'histoire des femmes au début du XX^e siècle concerne le travail féminin. L'industrialisation grandissante au Québec

²⁴ *Ibid.*, p. 192.

entraîne sur le marché du travail plusieurs membres d'une même famille afin d'assurer sa survie. En conséquence, la jeune femme occupe souvent un emploi, qu'elle quitte lors de son mariage. Les conditions dans lesquelles ces femmes travaillaient sont analysées dans un recueil publié en 1983 dirigé par Marie Lavigne et Yolande Pinard sous le titre *Travailleuses et féministes : les femmes dans la société québécoise*²⁵. Celui-ci vise à combler un vide historiographique sur le travail féminin et le mouvement des femmes. Il s'intéresse donc à la sphère dite publique par l'étude de l'histoire des travailleuses, des ouvrières, des féministes et des religieuses. Un article de Marie Lavigne et Jennifer Stoddart traite des principaux aspects du travail salarié féminin des années 1900 à 1940 et arrive à la conclusion que tout comme au foyer, les femmes sont marginalisées au travail²⁶. Dans la même veine, Veronica Strong-Boag, dans un ouvrage publié en 1988, tente de combler un vide en se penchant sur la relation travail-vie domestique que les femmes canadiennes-anglaises vivent ainsi que la hiérarchie des sexes à laquelle elles sont confrontées entre les deux guerres mondiales. Strong-Boag en vient sensiblement à la même conclusion que Lavigne et Stoddart, c'est-à-dire que dans les deux contextes, les femmes devaient prendre le rang que leur sexe leur dictait, soit lié au maintien de la famille et de la maison²⁷. Pour la période antérieure, c'est-à-dire des années 1789 à 1860, l'auteure américaine Christine Stansell s'est penchée sur l'étude du travail des ouvrières en lien avec la ville et sa culture urbaine. Selon Stansell, une certaine part de la liberté acquise par les jeunes femmes serait redevable à leur salaire²⁸. Le temps de loisir et

²⁵ Marie Lavigne et Yolande Pinard, *Travailleuses et féministes : les femmes dans la société québécoise*, Montréal, Boréal Express, 1983, 430 p.

²⁶ Marie Lavigne et Jennifer Stoddart, « Ouvrières et travailleuses montréalaises, 1900-1940 », dans Marie Lavigne et Yolande Pinard, *Travailleuses et féministes : les femmes dans la société québécoise*, Montréal, Boréal Express, 1983, p. 112-113.

²⁷ Veronica Strong-Boag, *The New Day Recalled : Lives of Girls and Women in English Canada, 1919-1939*, Toronto, Copp Clark Pitman, 1988, p. 217.

²⁸ Christine Stansell, *City of Women : Sex and Class in New York, 1789-1860*, New York, Alfred A. Knopf, 1986, p. 218.

de culture découle donc du travail féminin. Outre le travail des ouvrières, de nombreuses recherches ont été effectuées sur le travail des infirmières et des enseignantes. D'ailleurs, Nadia Fahmy-Eid et Micheline Dumont ont publié un deuxième recueil complémentaire à celui de Lavigne et de Pinard, visant à étudier les relations entre la femme et l'éducation et la femme et la famille²⁹.

D'un autre côté, les premières décennies du XX^e siècle voient apparaître le féminisme « première vague ». En effet, plusieurs femmes québécoises s'allient sous la bannière du féminisme social et chrétien afin de revendiquer des droits politiques et légaux. Le mouvement des femmes au Québec a été grandement étudié par Yolande Pinard, Marie Lavigne et Jennifer Stoddart. Ces dernières ont traité des débuts du mouvement ainsi que des revendications de la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste. De plus, Marta Danylewycz³⁰ et Micheline Dumont³¹ se sont penchées sur le lien qui existe entre les revendications féministes et les religieuses à Montréal. Ces dernières parutions témoignent de deux approches possibles face au mouvement des femmes. En effet, alors que certaines historiennes ont choisi d'étudier les positions féministes, d'autres se tournent plutôt vers le rôle des religieuses dans ce front uni mis sur pied par des femmes afin d'obtenir plus de droits. D'autres chercheuses

²⁹ Nadia Fahmy-Eid et Micheline Dumont, *Maîtresses de maison, maîtresses d'école*, Montréal, Boréal Express, 1983, 413 p.

³⁰ Marta Danylewycz, « Une nouvelle complicité : féministes et religieuses à Montréal, 1890-1925 », dans Marie Lavigne et Yolande Pinard, *Travailleuses et féministes : les femmes dans la société québécoise*, Montréal, Boréal Express, 1983, p. 245-270.

³¹ Micheline Dumont, « Vocation religieuse et condition féminine », dans Marie Lavigne et Yolande Pinard, *Travailleuses et féministes : les femmes dans la société québécoise*, Montréal, Boréal Express, 1983, p. 271-292.

appuient cette interprétation dont Micheline Dumont³², Elizabeth Kolmer³³, Monique Dumais³⁴ et Danielle Juteau-Lee³⁵. Plus récemment, à l'aide de travaux en sociologie, en science politique et en histoire des femmes, de nouvelles thèses se sont formées sur le féminisme avec le maternalisme comme nouvelle catégorie d'analyse. Ainsi, Karine Hébert publie un article dans la *Revue d'histoire de l'Amérique française* dérivé de son mémoire de maîtrise où elle étudie la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste. Hébert montre que la FNSJB représente bien l'idéologie maternaliste puisqu'elle encourageait ses membres à faire profiter la société de leur nature maternelle, notamment sur la question du suffrage féminin³⁶.

En lien avec le mouvement social, certaines études se sont plutôt penchées sur l'aspect juridique de la position des femmes. En revendiquant des droits, les femmes ont exercé une pression qui a abouti à la commission Dorion, une première commission d'enquête sur la situation de la femme au plan du Code civil. Par exemple, l'article de Jennifer Stoddart sur la commission Dorion démontre que la loi

³² Micheline Dumont, « Les communautés religieuses et la condition féminine », *Recherches sociographiques*, XIX, 1 (janvier-avril 1978), p. 79-102, et « Vocation religieuse et condition féminine », dans Marie Lavigne et Yolande Pinard, *Travailleuses et féministes : les femmes dans la société québécoise*, Montréal, Boréal Express, 1983, p. 272-292, et *Les religieuses sont-elles féministes?*, Saint-Laurent, Bellarmin, 1995, 204 p.

³³ Elizabeth Kolmer, « Catholic Women Religious and Women's History : A Survey of the Literature », *American Quarterly*, 30, 5 (hiver 1978), p. 639-651.

³⁴ Monique Dumais, « Vie religieuse et féminisme », *La vie des communautés religieuses*, 2 (février 1980), p.57-58, et Monique Dumais et Marie-Andrée Roy, *Souffles de femmes, Lectures féministes de la religion*, Montréal, Médiaspaul, 1989, 239 p.

³⁵ Danielle Juteau-Lee, « Les religieuses du Québec : leur influence sur la vie professionnelle des femmes, 1908-1954 », *Atlantis : A Women's Studies Journal*, 5, 2 (printemps 1980), p. 29-33.

³⁶ Karine Hébert, « Une organisation maternaliste au Québec, La Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste et la bataille pour le vote des femmes », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 52, 3 (hiver 1999), p. 343-344.

est un véhicule idéologique qui impose des normes sociales à la société³⁷. Il vient ainsi étayer la compréhension du discours sexiste et anti-féministe. Andrée Lévesque, une historienne qui s'est intéressée aux discours normatifs d'entre-deux-guerres et aux comportements, confronte le discours de ces agents normatifs sur le rôle que les femmes devaient tenir dans la famille et par extension dans la société. Elle soutient que malgré un discours rigide sur la place des femmes, les dérogations sont nombreuses : prostitution, avortement, abandon d'enfants³⁸, etc.

Dans cette optique, il est possible de constater un développement dans les dernières années de l'histoire de la sphère privée féminine. Plusieurs études abondent dans ce sens et touchent plus précisément l'histoire de la famille. En effet, depuis les années 1980, quelques historiens traitent de l'histoire des femmes liée à celle de la famille. Plusieurs travaux explorent cette perspective dont le livre de Suzanne Morton, *Ideal Surroundings : Domestic Life in a Working-Class Suburb in the 1920s*³⁹ et le recueil de Bettina Bradbury, *Canadian Family History*⁴⁰. D'une part, le livre de Morton soulève des questions sur le genre, la classe et l'âge. Celui-ci investit la vie domestique de la classe ouvrière d'une ville située en banlieue d'Halifax, soit Richmond Heights. De manière semblable à Andrée Lévesque, Morton examine les comportements idéaux que devrait adopter chaque sexe. À la suite de son étude, elle en vient à la conclusion que la culture de masse qui émerge à cette époque tend à entrer en conflit avec la rigidité des standards. De plus, cette culture montante

³⁷ Jennifer Stoddart, « Quand des gens de robes se penchent sur les droits des femmes : le cas de la commission Dorion, 1929-1931 », dans Marie Lavigne et Yolande Pinard, *Travailleuses et féministes : les femmes dans la société québécoise*, Montréal, Boréal Express, 1983, p. 307-333.

³⁸ Andrée Lévesque, *La norme et les déviantes : des femmes au Québec pendant l'entre-deux-guerres*, Montréal, Éditions du Remue-Ménage, 1989, p. 97-120.

³⁹ Suzanne Morton, *Ideal Surroundings : Domestic Life in a Working-Class Suburb in the 1920s*, Toronto, University of Toronto Press, 1995, 201 p.

⁴⁰ Bettina Bradbury (dir.), *Canadian Family History : Selected Readings*, Toronto, Irwin, 2000, 443 p.

élimine les grandes différences au niveau des loisirs entre les sexes et rend impossible l'atteinte de l'idéal type. Ainsi, la décennie 1920 voit apparaître le loisir de couples, comme les parties de cartes et la danse, ce qui entraîne une double conséquence pour les femmes. Elles ne se voient plus dans l'obligation d'être confinées à la maison et reçoivent du coup la réprimande des Églises catholique et protestante⁴¹. Enfin, Morton croit que les conflits de classe et de genre se sont déplacés dans la vie privée des gens pour devenir un conflit entre générations et entre époux⁴². Une récente étude de Magda Fahrni porte sur la question de la culture populaire et de la famille. L'historienne s'est penchée sur l'incendie du cinéma *Laurier Palace* en 1927 qui se révèle être un excellent biais afin d'étudier les relations familiales existant entre parents et enfants dans un quartier ouvrier de Montréal. L'étude permet de mettre en lumière l'autonomie des enfants par rapport à leurs parents, ainsi que l'impact du travail rémunéré chez les enfants et les adolescents⁴³.

D'autre part, les lectures choisies par Bradbury posent des questions similaires à celles de Suzanne Morton. Ainsi, la question du genre est centrale dans ces études afin de comprendre le rôle attribué autant à l'homme qu'à la femme à l'intérieur de la famille. Conséquemment à cette analyse du genre, plusieurs questions sont soulevées. Par exemple, celles de l'inégalité, de la dynamique des pouvoirs, de la dépendance et de la relation entre époux⁴⁴. La division sexuelle est étudiée sous plusieurs angles, soit la division du travail domestique au sein de la maison ou tout simplement la division du travail entre hommes et femmes dans l'économie marchande. Ces

⁴¹ Morton, *op. cit.*, p. 84-85.

⁴² *Ibid.*, p. 153-155.

⁴³ Magda Fahrni, « Parents, Children, and Commercial Leisure in Working-Class Montreal : the Laurier Palace Fire of 1927 », Communication présentée lors du colloque *Labouring Feminism and Feminist Working-Class History in North America and Beyond*, University of Toronto, 29 septembre au 2 octobre 2005, p. 1-19.

⁴⁴ Bradbury (dir.), *op. cit.*, p. 6.

questions sont abordées par Mark Rosenfeld qui présente un article aux conclusions similaires à celles de Morton, c'est-à-dire que bien que soumis à des rôles bien définis, il existe définitivement des liens forts entre le travail et la maison où tous les membres de la famille subissent les aléas de l'emploi masculin et agissent en conséquence⁴⁵.

L'étude de Joy Parr est quelque peu distincte, car cette dernière a choisi délibérément de se pencher sur un cas d'exception, à savoir un village ontarien où les femmes constituent la principale source de revenus familiaux. Parr explore donc la vie domestique de ces familles et le réseau familial de femmes qui s'entraident. Cependant, malgré une approche différente, elle conclut avec l'hypothèse que cette exception confirme le fait que dans le reste de la société, les conventions demeurent avec le mari en tête de la famille et où l'inégalité entre époux prime⁴⁶.

Dans le même sens, l'étude de la famille a donné naissance à un courant connexe, c'est-à-dire l'étude du mariage. Suzanne Morton en a fait l'objet d'un article paru dans le recueil *Canadian Family History*⁴⁷. Celui-ci examine les rituels du mariage de la classe ouvrière féminine et les changements que ces cérémoniaux subissent suite à la prolifération du phénomène de consommation de masse au début du XX^e siècle. De manière différente, Denise Girard explore également les rituels du mariage, selon la classe sociale, ce qui lui permet d'établir les différences culturelles entre la classe ouvrière, moyenne et bourgeoise. Son analyse s'inscrit dans une

⁴⁵ Mark Rosenfeld, « 'It Was a Hard Life' : Class and Gender in the Work and Family Rhythms of a Railway Town, 1920-1950 », dans Bettina Bradbury (dir.), *Canadian Family History : Selected Readings*, Toronto, Irwin, 2000, p. 270.

⁴⁶ Joy Parr, « Rethinking Work and Kinship in a Canadian Hosiery Town, 1919-1950 », dans Bettina Bradbury (dir.), *Canadian Family History : Selected Readings*, Toronto, Irwin, 2000, p. 234.

⁴⁷ Suzanne Morton, « The June Bride as the Working-Class Bride: Getting Married in a Halifax Working-Class Neighbourhood in the 1920s », dans Bettina Bradbury (dir.), *Canadian Family History : Selected Readings*, Toronto, Irwin, 2000, p. 360-379.

perspective nouvelle, car elle permet de définir l'identité culturelle d'une population choisie, soit montréalaise urbaine, par distinction de classe sociale. Par conséquent, elle met en lumière la grande homogénéité de la classe bourgeoise versus l'hétérogénéité de la classe moyenne. De plus, Girard avance que la conscience de classe, ainsi que la division sexuelle qui existe entre hommes et femmes, dictent les conduites et les rituels⁴⁸. Girard lie la consommation avec la question des classes sociales. Selon elle, les femmes qui appartenaient au plus haut niveau de la hiérarchie sociale, la classe bourgeoise, étaient celles qui accordaient le plus de budget à leur trousseau. Cet ouvrage se distingue donc des autres études sur l'histoire des femmes par son approche touchant les différentes classes. En outre, peu de ces études se penchent exclusivement sur la culture urbaine montréalaise, outre celle de Ferretti. Effectivement, la plupart se concentrent sur de petites villes banlieusardes. Tel est le cas pour l'étude de Morton et celle de Rosenfeld. Par contre, les recherches de Girard ont été effectuées par une méthode similaire à celle employée par les historiens qui se concentrent sur la division sexuelle du travail domestique au XX^e siècle⁴⁹, c'est-à-dire par enquête orale. Celle-ci est possible grâce au fait que relativement peu de temps s'est écoulé depuis les événements qu'elle étudie. De plus, ce type d'enquête permet une alternative aux sources écrites généralement étudiées. Enfin, on peut dire que l'analyse de Girard est originale par le fait qu'elle investigate deux champs féminins spécifiques, soit la sphère publique par l'étude des relations sociales de la classe bourgeoise, des loisirs culturels et des emplois occupés par la classe ouvrière et celle de la sphère privée par les rituels plus intimes. Cette étude est d'autant plus intéressante du fait qu'elle se consacre à la période de l'entre-deux-guerres à Montréal exclusivement.

⁴⁸ Denise Girard, *Mariage et classes sociales : les Montréalais francophones entre les deux Guerres*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 2000, p. 176

⁴⁹ Bradbury (dir.), *op. cit.*, p. 6.

Un autre courant est existant dans l'historiographie, soit celui de la perception des femmes. À cet effet, plusieurs ouvrages ont été publiés, en commençant par l'article de Susan Mann sur la pensée d'Henri Bourassa à propos des femmes entre les années 1913 et 1925. Mann démontre la misogynie de Bourassa et soutient que ces attaques anti-féministes traitent principalement de l'image que les hommes se créent des femmes. De plus, Mann soutient que la peur du suffrage féminin est directement liée à cette image, car il porterait atteinte à l'image des femmes, mais plus encore à celle que les hommes se faisaient d'eux-mêmes, ce qui risquerait une remise en question totale de l'ordre sexiste⁵⁰. Cette question de l'image est réutilisée par Mann dans une deuxième étude basée sur la pensée nationaliste de Lionel Groulx qu'elle lie avec le féminisme⁵¹. Mann réinterprète cette pensée pour appuyer une hypothèse selon laquelle le nationalisme de Groulx serait fondé sur un modèle féminin idéal pour la société. Selon Mann, Groulx considère les femmes comme héroïques, religieuses et fortes, modèles qu'il applique à sa définition du nationalisme⁵².

Outre ce type d'études sur la perception des femmes, quelques historiens ont plutôt opté pour l'image des femmes à travers les magazines. Tel est le cas pour Mary Vipond qui s'est intéressée à cette question pour les années 1920. Vipond montre que ces magazines visent la classe moyenne et traitent surtout de travail féminin. Ils

⁵⁰ Susan Mann, « Henri Bourassa and the Woman Question », dans Susan Mann et Alison Prentice, *The Neglected Majority : Essays in Canadian Women's History*, Toronto, McClelland and Stewart, 1977-1985, p. 110.

⁵¹ Susan Mann, « Les femmes dans l'œuvre de Groulx », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 32, 3 (décembre 1978), p. 385-398.

⁵² *Ibid*, p.394.

encouragent le travail féminin, mais avant le mariage seulement⁵³. Il en ressort donc une contradiction flagrante dans le discours de ces magazines, car ils dépeignent deux types de femmes, soit celle qui se voue à ses tâches domestiques versus celle considérée comme trop éduquée et qui a connu le marché du travail nuisible pour l'instinct maternel. La modernité est crainte, car elle est perçue comme une menace pour les rôles sexuels traditionnels⁵⁴. Peggy Bette relève également cette dichotomie dans son étude sur la perception du corps et des pratiques corporelles féminines dans *La Revue Moderne*. Bette croit que l'image du corps féminin est le reflet de la confrontation de deux époques au Québec. Ainsi, ce corps est marqué par les valeurs dites traditionnelles sur la nature féminine définie par la religion et le nationalisme. En parallèle, se développe une idée du corps moderne soutenu par « les avancées médicales, les découvertes technologiques et la révolution esthétique, encouragée par le mouvement féministe⁵⁵ ». Contrairement à Vipond, Bette voit dans *La Revue Moderne* un discours affectant les différentes classes sociales et couches d'âges féminines, ce qui lui permet de conclure à une reconnaissance sociale des femmes par l'entremise de leur fonction corporelle⁵⁶.

Suzanne Marchand tire sensiblement les mêmes conclusions dans son étude ethnologique sur l'émergence des critères esthétiques et les comportements féminins. Marchand se penche sur les normes prescrites par les médias aux femmes francophones et les confronte avec le discours de l'Église. Elle établit une différence entre les comportements urbains et ruraux et affirme que les nouvelles pratiques

⁵³ Mary Vipond, « The Image of Women in Mass Circulation Magazines in the 1920s », dans Susan Mann et Alison Prentice, *The Neglected Majority : Essays in Canadian Women's History*, Toronto, McClelland and Stewart, 1977-1985, p. 118.

⁵⁴ Vipond, *op.cit.*, p. 122.

⁵⁵ Peggy Bette, *Corps féminins et modernité, Étude des pratiques corporelles féminines et des perceptions du corps féminin dans La Revue Moderne de novembre 1919 à octobre 1927*, Mémoire de maîtrise, Université Lumière-Lyon 2, 2003, p. 26.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 143.

proviennent des villes⁵⁷. De plus, elle associe le degré d'adhérence aux récentes normes avec celui des prescriptions de l'Église. Ainsi, plus les femmes se dissocient du discours religieux, plus elles adhèrent aux pratiques esthétiques en vogue. Tout comme Bette, Marchand discerne des liens entre les comportements féminins et la classe sociale à laquelle celles-ci appartiennent. Elle note donc : « Soucieuses d'affirmer leur prestige sociale, les femmes de milieux aisés se tournent les premières vers les nouveaux modèles esthétiques, reflets de leur capacité à mettre en œuvre un ensemble de techniques et de produits ayant pour unique but de rendre le corps conforme aux canons de la beauté⁵⁸ ». De plus, Marchand soutient que le discours médiatique considère la beauté physique comme un gage de bonheur, ce qui ne fait qu'encourager la consommation chez les femmes⁵⁹. Le lien entre la consommation et les classes sociales est donc au cœur de l'analyse de Marchand.

Quant à Denis Goulet, il se concentre également sur la perception des femmes à travers les médias, mais se penche uniquement sur le discours publicitaire, au contraire des autres historiennes qui préfèrent souvent le discours écrit provenant des éditoriaux. D'ailleurs, outre l'ouvrage de Luc Côté et de Jean-Guy Daigle sur la publicité des années 1920 à 1960⁶⁰, l'historiographie québécoise compte peu d'études sur le phénomène publicitaire québécois. Certes, il existe le livre de Michel Bellefleur sur les publicités automobiles datant de 1900 à 1950⁶¹. Goulet fait donc figure de pionnier dans l'étude publicitaire des années 1900-10 des produits thérapeutiques et à

⁵⁷ Marchand, *op. cit.*, p. 135.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 135.

⁵⁹ Suzanne Marchand, *Rouge à lèvres et pantalons, des pratiques esthétiques féminines controversées au Québec 1920-1939*, Montréal, Hurtubise, 1997, p.138.

⁶⁰ Luc Côté et Jean-Guy Daigle, *Publicité de masse et masse publicitaire : le marché québécois des années 1920 aux années 1960*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1999, 362 p.

⁶¹ Michel Bellefleur, *L'entrée de l'automobile au Québec : une étude de l'acculturation publicitaire : 1900-1950*, Trois-Rivières, Université du Québec à Trois-Rivières, 1994, 186 p.

travers ces publicités, la représentation du corps, surtout féminin. Il découvre qu'il existe la même ségrégation sexuelle dans les publicités de l'époque que dans la société⁶². De plus, Goulet avance que les compagnies pharmaceutiques visent principalement les femmes de la classe ouvrière, méconnaissant leur corps et moins bien nanties pour se payer de vrais médicaments, en les montrant de nature malade et passive. Au contraire, selon l'analyse de Goulet, l'homme représente la santé⁶³.

L'étude des publicités fait quelque peu partie de la nouvelle vague historiographique sur la consommation. En effet, alors que certaines études n'y vouent qu'une partie de leur analyse, d'autres se consacrent entièrement à cette question. D'une part, on peut penser à la récente parution de Jarrett Rudy sur la consommation de tabac et la question de l'identité. Celui-ci lie l'identité des fumeurs avec l'aspect culturel et les rôles sociaux de cette habitude au début du XX^e siècle. Aussi, le côté racial, de classe et d'identité des genres est primordial dans sa recherche. Il en conclut que les phénomènes de classe, d'identité raciale et les relations sociales sont définis par les prescriptions qui régissent les genres⁶⁴. La notion de genre est centrale dans sa démonstration de consommation et d'identité : « As with notions of the liberal 'individual,' gender played a determining role in the way the respectable smoker was constructed⁶⁵. » La consommation peut par conséquent devenir synonyme d'exclusion ou d'inclusion sociale. L'auteure Lauren Rabinovitz tire les mêmes conclusions que Jarrett Rudy avec son ouvrage sur les femmes et le cinéma à Chicago au tournant du siècle. Rabinovitz affirme que la nouvelle culture urbaine a donné une visibilité nouvelle aux femmes indépendantes

⁶² Denis Goulet, *Le commerce des maladies : la publicité des remèdes au début du siècle*, Montréal, IQCR, 1987, p. 98.

⁶³ *Ibid.*, p. 80-83.

⁶⁴ Jarrett Rudy, *The Freedom to Smoke : Tobacco Consumption and Identity*, Montreal, McGill/Queen's University Press, 2005, p. 172.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 171.

financièrement⁶⁶. Le cinéma est un système de représentations qui a permis à la sexualité féminine de prendre forme dans les espaces publics⁶⁷. Kathy Peiss a publié un article en 1990 à propos de la commercialisation des produits de beauté. Avec cette étude, Peiss se concentre sur l'image de la femme qui est renvoyée par l'industrie des produits de beauté, ainsi que sur les notions de classe et de race. L'étude de la culture de masse permet à Peiss de relever les divisions sociales existantes dans la société américaine au tournant du XX^e siècle⁶⁸. Enfin, Michelle Comeau s'est penchée dans un court article sur le phénomène de la consommation à Montréal, en étudiant les grands magasins de la rue Sainte-Catherine. Elle y observe les échanges qui ont lieu dans ces magasins entre classes et cultures, qu'elle note nombreux. Elle remarque une homogénéité dans les stratégies de commercialisation, notamment par la mise en vente de catalogues et par l'élaboration des soldes. Selon Comeau, ces grands magasins ont participé au développement de la culture montréalaise⁶⁹. Au cours des dernières années, l'étude du genre féminin semble avoir octroyé une place importante au phénomène de la consommation. Cette question est souvent développée en lien avec les classes sociales, ce qui est également le cas dans notre analyse.

⁶⁶ Lauren Rabinovitz, *For the Love of Pleasure : Women, Movies, and Culture in Turn-of-the-Century Chicago*, New Jersey, Rutgers University Press, 1998, p.178.

⁶⁷ *Ibid.*, p.5.

⁶⁸ Kathy Peiss, « Culture de masse et divisions sociales : Le cas de l'industrie américaine des cosmétiques », *Le Mouvement social*, 152, (juillet-septembre 1990), p.7-30.

⁶⁹ Michelle Comeau, « Les grands magasins de la rue Sainte-Catherine à Montréal : des lieux de modernisation, d'homogénéisation et de différenciation des modes de consommation », *Revue d'histoire de la culture matérielle*, 41, (printemps 1995), p. 67.

1.1.3 Loisirs

Dans un troisième temps, une certaine historiographie existe en ce qui a trait à l'histoire du loisir au Québec. D'abord, le spécialiste de la question au Québec est le sociologue Michel Bellefleur qui a publié deux ouvrages sur les loisirs. Sa première parution tente de combler un vide historiographique en ce qui concerne la position de l'Église par rapport à la question des loisirs, tandis que son deuxième livre se concentre sur l'évolution des loisirs, plus précisément leur passage de la sphère privée à la sphère publique. Dans *L'Église et le loisir au Québec*, Bellefleur avance que : « [...] ce qui se produit en matière de loisir demeure, au présent comme au passé, tributaire des enjeux et des conflits qui agitent la société globale⁷⁰. » L'Église adopte donc une attitude défensive envers les loisirs commerciaux, associés à la société industrielle et urbaine. Par conséquent, elle récupère des loisirs qu'elle christianise afin de préserver la moralité, la religion et le trio « foi, langue, nation ». Dans ses deux études, Bellefleur caractérise le rôle de l'Église et de l'État face aux loisirs, ainsi que les attentes de l'un envers l'autre.

En outre, le parc Sohmer, en tant que lieu de culture, a fait l'objet d'une recherche réalisée par Yvan Lamonde et Raymond Montpetit. Élaborée en 1986, elle fait figure de pionnière dans le domaine du loisir. Au contraire de Bellefleur, les auteurs se concentrent sur un aspect seulement des loisirs à Montréal, le parc Sohmer, et tentent d'en dégager les principales caractéristiques. Lamonde et Montpetit appuient une thèse selon laquelle ce parc d'amusement et café-concert extérieur serait la toute première manifestation de « l'introduction du capitalisme commercial dans les domaines de la culture et du divertissement à Montréal⁷¹ ». Plusieurs facteurs

⁷⁰ Michel Bellefleur, *L'Église et le loisir au Québec, avant la Révolution tranquille*, Sillery, Presses de l'Université du Québec, 1986, p. 199.

⁷¹ Yvan Lamonde et Raymond Montpetit, *Le parc Sohmer de Montréal*, Ville Saint-Laurent, Institut québécois de recherche sur la culture, 1986, p. 209.

viennent étayer cette affirmation, soit la privatisation d'activités publiques, la relation qu'entretient le parc avec la publicité et la presse à grand tirage, ainsi que sa politique du bas prix. Par cette dernière politique et celle axée sur la stratégie d'activités, le parc vise principalement à transcender les classes sociales en offrant à tous un lieu de divertissement sans égard particulier pour la classe bourgeoise. Le parc Sohmer devient donc un lieu de socialisation entre les travailleurs urbains qui se côtoient désormais dans leur temps libre. Encore une fois, le concept de classe sociale est mis à l'avant-plan. Par contre, celui du genre est beaucoup moins présent et avec lui celui de la sexualité. L'essai du journaliste Steve Proulx sur le parc Belmont ne met en perspective aucun de ces aspects, puisqu'il se contente plutôt d'élaborer une chronologie du parc⁷². De son côté, l'historienne américaine Kathy Peiss jette un regard sur les salles de danse, de cinéma, ainsi que sur les parcs d'attractions new-yorkais⁷³. Elle a approfondi les aspects de classe sociale, de genre et de sexualité en se penchant sur la relation que les femmes sur le marché du travail entretenaient avec ces loisirs commerciaux. Elle soutient que les salles de danse ainsi que les parcs d'attractions tels *Coney Island* et *Steeplechase* encouragent une certaine forme de sexualité avec le flirt, la romance et une forme d'humour à caractère sexuel⁷⁴. Afin de comparer, il aurait été intéressant que Bellefleur ou Lamonde et Montpetit traitent de la question sexuelle. Toujours en lien avec la question du genre, Peiss croit que les loisirs étaient divisés selon les âges et le statut marital. De plus, elle avance que les jeunes femmes sur le marché du travail jouissent des loisirs afin de combler un désir d'expérimentation sociale, de plaisir non supervisé, mais surtout de liberté dont elles ne peuvent profiter tant à la maison, qu'au travail. Cette hypothèse d'évasion par le loisir n'est considérée ni dans les études précédentes ni par celles de Denise Girard et

⁷² Steve Proulx, *Les saisons du parc Belmont, 1923-1983*, Outremont, Libre expression, 2005, 186 p.

⁷³ Kathy Peiss, *Cheap Amusements : Working Women and Leisure in Turn-of-the-Century New York*, Philadelphia, Temple University Press, 1986, 244 p.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 136.

d'Andrée Lévesque qui abordent quelque peu la question des loisirs. Malgré tout, Peiss abonde dans le même sens que Lamonde et Montpetit en ce qui concerne la notion de classe, puisqu'elle croit aussi qu'une culture commune était encouragée⁷⁵. Pourtant, Lizabeth Cohen remet cette hypothèse en question dans un article publié en 1989. Cohen s'intéresse à la culture de masse chez la classe ouvrière de Chicago dans les années 20 et 30. Elle croit que la culture de masse montante était loin d'être homogène pour les différentes classes sociales⁷⁶.

Il existe également toute une série de livres qui s'applique à décrire divers loisirs existant au cours du siècle. Au niveau du cinéma, deux ouvrages s'imposent, soit celui de Germain Lacasse avec *Histoires de scopes : le cinéma muet au Québec* et celui de Yves Lever, *Histoire générale du cinéma au Québec*. Les deux livres s'attardent essentiellement au même plan, soit de présenter de manière chronologique les films disponibles au Québec. Alors que le livre de Germain Lacasse se termine avec la décennie 1940, celui de Lever touche aux années 1980, en plus de traiter de diverses oppositions auxquelles le cinéma a dû faire face dans les années 20, notamment celle de l'Église catholique⁷⁷. Quant à Yvan Lamonde et Pierre-François Hébert, ils présentent plutôt différentes statistiques portant sur le cinéma de 1896 aux années 1980⁷⁸. Le phénomène théâtral est étudié dans un recueil d'Hélène Beauchamp où le seul texte portant sur les années 20 est une description des pièces présentées à l'époque. La thèse de Donald Cuccioletta porte, tout comme l'indique son titre, sur l'américanité dans la culture populaire urbaine, à travers le théâtre

⁷⁵ *Ibid.*, p. 137.

⁷⁶ Lizabeth Cohen, « Encountering Mass Culture at the Grassroots : The Experience of Chicago Workers in the 1920s », *American Quarterly*, 41, 1, (March 1989), p.27.

⁷⁷ Yves Lever, *Histoire générale du cinéma au Québec*, Montréal, Boréal, 1988, p. 56-73.

⁷⁸ Yvan Lamonde et Pierre-François Hébert. *Le cinéma au Québec : essai de statistique historique : 1896 à nos jours*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1981, 478 p.

burlesque entre les deux guerres mondiales⁷⁹. Un autre volet de la culture urbaine est exploré par John Gilmore avec l'histoire de la musique jazz à Montréal. Cet auteur se concentre surtout sur la communauté jazz méconnue des années 20 aux années 60. En outre, il porte son attention sur le contexte social montréalais et américain qui permet l'expansion du jazz⁸⁰. L'ensemble de ces livres est donc axé sur les loisirs eux-mêmes, plutôt que sur la population qui les pratique.

D'autres livres sur les sports sont cependant plus axés sur les femmes. Divers ouvrages existent sur les sports et les femmes canadiennes, dont un premier publié en 1977 intitulé *Women in Canadian Life : Sports*. Celui-ci se consacre à l'évolution du sport chez les Canadiennes, en se concentrant surtout sur les sports compétitifs⁸¹. Le livre de Helen Lenskyj, *Out of Bounds : Women, Sport and Sexuality*, explore également les sports de compétition, tout en analysant les discours médical et médiatique sur la question des femmes sportives⁸². Le but de Lenskyj est de montrer comment les hommes contrôlent la sexualité et la fonction reproductive des femmes par le biais du sport. Tout comme Andrée Lévesque, Helen Lenskyj se concentre sur le discours normatif ayant trait aux femmes. La récente parution d'Ann Hall s'inscrit dans la même veine que Lenskyj, puisque celle-ci s'applique à montrer comment l'hégémonie des sports masculins a pu être mise à l'épreuve par les femmes, tout en démontrant la résistance masculine et féminine que ces dissidentes ont rencontrée⁸³. Les critiques de toutes sortes envers le sport féminin sont donc grandement explorées.

⁷⁹ Donald Cuccioletta, « The Américanité of Quebec Urban Popular Culture as Seen Through Burlesque Theater in Montreal (1919-1939) », Thèse de doctorat, Montréal, Université du Québec à Montréal, 1997, 337 p.

⁸⁰ John Gilmore, *Swinging in Paradise*, Montréal, Véhicule Press, 1988, 322 p.

⁸¹ Jean Cochrane, Abby Hoffman and Pat Kincaid, *Women in Canadian Life : Sports*, Toronto, 1977, 96 p.

⁸² Helen Lenskyj, *Out of Bounds : Women, Sport and Sexuality*, Toronto, The Women's Press, 1986, 179 p.

Une grande majorité des ouvrages parus sur l'histoire des femmes observe une même tendance, c'est-à-dire traiter de l'histoire des jeunes femmes. Le phénomène de l'âge est un facteur important en histoire des femmes, puisqu'une grande partie des ouvrages qui y est consacrée, traite des femmes avant le mariage, donc généralement de moins de 25 ans. Notre analyse de divers journaux des années 20 a révélé une certaine tendance des journalistes d'époque à parler de jeunes femmes lorsqu'ils traitaient de loisirs commerciaux, plutôt que de femmes tout simplement. Les différents historiens traitant du sujet des femmes ont simplement dû suivre cette voie. Ainsi, plusieurs écrits mettent l'emphasis sur cet aspect. D'abord, du côté américain, il existe le livre de Beth Bailey, *From Front Porch to Back Seat*, le pendant de l'étude de Girard. En effet, Bailey étudie le système dit traditionnel des fréquentations américaines entre 1920 et 1965⁸⁴. Elle détaille donc les rituels et les conventions rattachés à la cour entre jeunes gens. Bailey s'emploie à montrer comment les actes individuels sont liés aux changements de la société américaine. L'étude de Paula Fass est similaire. Celle-ci se penche sur les étudiants américains, surtout au niveau universitaire, et désire montrer comment cette nouvelle génération est un produit et un agent de changement dans une société tiraillée entre la tradition et la modernité⁸⁵. Quant à Kathy Peiss, elle se concentre sur les jeunes femmes ouvrières avec les loisirs commerciaux dans la ville de New York⁸⁶. La jeunesse est donc au cœur des diverses analyses. Du côté québécois, divers auteurs adoptent la même approche. Margaret Gillett étudie les femmes universitaires de McGill de 1884 à 1980. À travers son livre, Gillett analyse les idées et événements connectés à l'éducation et au travail des

⁸³ Ann Hall, *The Girl and the Game*, Peterborough, Broadview Press, 2002, 284 p.

⁸⁴ Beth Bailey, *From Front Porch to Back Seat*, Baltimore, The John Hopkins University Press, 1988, 181 p.

⁸⁵ Paula Fass, *The Damned and the Beautiful : American Youth in the 1920's*, New York, Oxford University Press, 1977, p. 5.

⁸⁶ Peiss, *op. cit.*, 244 p.

femmes à McGill⁸⁷. Suzanne Morton⁸⁸, Veronica Strong-Boag⁸⁹, Denise Lemieux et Lucie Mercier⁹⁰ ont chacune divisé leur livre en fonction de l'âge des femmes. En effet, ces livres sont basés sur le cycle de la vie féminine, puberté, âge adulte et troisième âge. La jeunesse se révèle être l'objet d'une attention spéciale et se montre par le fait même un facteur d'analyse important. Récemment, une étude sur les adolescentes montréalaises a été publiée par Tamara Myers. Cette dernière examine les cas féminins portés devant la Cour juvénile et découvre que chez les francophones, la délinquance devient synonyme de délinquance sexuelle⁹¹. Myers se concentre non pas sur les écolières, mais sur les adolescentes sur le marché du travail, donc ayant acquis une certaine liberté vis-à-vis de leurs parents. Les loisirs commerciaux, comme le cinéma et la danse, occupent une place importante dans les témoignages cités par Myers, puisque les travailleuses disposent de temps et d'argent pour se consacrer aux loisirs⁹². À l'opposé de cette étude collective, existe une analyse orientée sur une seule jeune fille, une Franco-Américaine, réalisée par Magda Fahrni et Yves Frenette⁹³. Cette étude rend compte de la vie urbaine d'Alma Drouin présente à Montréal pour une période d'un peu plus d'un an en 1917. Le dépouillement du journal intime et de la correspondance de la jeune femme a permis aux auteurs

⁸⁷ Margaret Gillett, *We Walked Very Warily*, Montreal, Eden Press Women's Publications, 1981, 476 p.

⁸⁸ Suzanne Morton, *Ideal Surroundings : Domestic Life in a Working-Class Suburb in the 1920s*, Toronto, University of Toronto Press, 1995, 201 p.

⁸⁹ Strong-Boag, *op. cit.*

⁹⁰ Denise Lemieux et Lucie Mercier, *Les femmes au tournant du siècle, 1880-1940 : âges de la vie, maternité et quotidien*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1989, 398 p.

⁹¹ Tamara Myers, *Caught : Montreal's Modern Girls and the Law, 1869-1945*, Toronto, University of Toronto Press, 2006, p. 8.

⁹² *Ibid.*, p. II.

⁹³ Magda Fahrni et Yves Frenette, « 'Don't I Long for Montreal': L'identité hybride d'une jeune migrante franco-américaine pendant la Première Guerre mondiale », *Histoire sociale/Social History* (à paraître).

d'examiner la ville telle que vécue par une jeune femme moderne. Tant du côté américain que du côté canadien, la jeunesse se montre un critère d'analyse dans les études des femmes. Cet aspect a donc été pris en compte lors de l'analyse de nos propres sources dans le cadre de notre recherche.

On peut constater que les années 1920 au Québec sont plutôt peu explorées par les historiens. En effet, peu d'études ont été publiées sur le contexte politique, économique et social au Québec, tant dans les dernières années qu'auparavant. Au contraire, une panoplie de recherches a été effectuée dans le domaine d'histoire des femmes, et ce, concernant plusieurs domaines, soit le travail, la vie domestique, la famille et la perception des femmes. On peut tout de même dire que l'aspect social a été prédominant dans la recherche sur les femmes. Par contre, l'historiographie du domaine des loisirs a octroyé peu de place à la question exclusivement féminine, au contraire de l'historiographie du phénomène publicitaire et de la consommation. Seules quelques publications le font, telles celles de Kathy Peiss, Ann Hall et Helen Lenskyj. En outre, on peut voir une certaine tangente dans les hypothèses de recherche qui dans les dernières années ont surtout été en lien avec les notions de genre, de classe, d'image, d'identité, de culture et de consommation, et ce, dans l'ensemble des ouvrages qu'ils soient américains, canadiens ou québécois.

L'étude qui suit est donc en lien avec les notions historiographiques vues ci-dessus. La question des loisirs commerciaux pour les jeunes femmes montréalaises au cours des années 20 sera examinée dans les chapitres qui suivent. Cette étude vient d'abord combler un vide à propos des loisirs commerciaux destinés aux femmes. Pourtant, au contraire de Kathy Peiss et de Michel Bellefleur, ce ne sont pas véritablement les loisirs qui sont analysés, mais les discours traitant des rapports entre les femmes et les loisirs commerciaux. Plus précisément, nous nous sommes surtout penchées sur la perception de différents médias journalistiques, que ce soit au plan des discours écrits ou publicitaires. Notre recherche s'inscrit dans les courants

historiographiques de la publicité et de la consommation, puisqu'une grande partie des hypothèses de travail ont été élaborées à partir du discours publicitaire. Avant de se lancer dans le cœur de l'argumentation, faisons d'abord un survol des différents journaux et catalogues qui ont été utilisés comme sources. De plus, afin de représenter le volet religieux, nous avons également étudié les mandements d'évêques parus dans la décennie 1920. Une analyse sommaire sera faite de chaque source utilisée, ainsi qu'une présentation du contexte de création. Enfin, par un examen tant qualitatif que quantitatif des discours, nous évaluerons les avantages et les désavantages de ces différentes sources.

1.2 Sources

1.2.1 *La Patrie*

Ce journal est fondé en 1879 par des Libéraux qui perdent la voix de leur parti, soit le *National*, en février de la même année. Propriété d'Honoré Beaugrand, puis des frères Tarte, *La Patrie* véhicule les valeurs libérales jusqu'en juillet 1925, date à laquelle le journal passe aux mains du groupe Webster, Lespérance et Fortier. Ce groupe d'hommes d'affaires canadiens-français assure désormais une tangente plutôt conservatrice au journal. Ce groupe conserve *La Patrie* jusqu'à ce que *La Presse* en acquiert les droits, soit en 1933⁹⁴. Ce quotidien s'adresse principalement aux ouvriers durant la décennie des années 20 et connaît une popularité croissante. En effet, selon les statistiques du *Canadian Newspaper Directory*, *La Patrie* imprime 33 212 copies par semaine en 1919⁹⁵, 24 558 copies par semaine en 1925 et 44 895

⁹⁴ André Beaulieu et Jean Hamelin, *La presse québécoise: des origines à nos jours*, vol. II, Presses de l'Université Laval, Sainte-Foy, 1973, p. 287-290.

⁹⁵ *Canadian Newspaper Directory*, Thirteenth Edition, 1920, p. 118.

copies le samedi de la même année⁹⁶. Enfin pour la dernière année de la période étudiée, soit 1929, elle augmente son volume à 27 851 copies par semaine, 50 284 copies pour le samedi et 3026 copies vendues aux États-Unis⁹⁷.

Par ses articles et ses publicités, *La Patrie* nous renseigne énormément sur la diversité des loisirs disponibles pour la classe ouvrière canadienne-française dans la région de Montréal. Néanmoins, il est impossible de connaître l'impact des publicités trouvées sur les jeunes.

1.2.2 *La Revue populaire*

Cette parution mensuelle est de langue française et s'adresse également aux ouvriers, tout comme le journal *La Patrie*. Par contre, *La Revue populaire* a su s'entourer de nombreuses femmes collaboratrices, ce qui en fait un journal visant un public plus large⁹⁸. Fondée en 1907, *La Revue populaire* vise d'abord un public familial par le biais d'un feuilleton qui occupe une place importante dans la revue. On retrouve également des articles diversifiés telles des pages pour enfants, pour la jeunesse, sur l'histoire canadienne, sur la mode, etc. Cette revue connaît une véritable explosion de son tirage durant la décennie étudiée, passant de 11 114 copies en 1919⁹⁹ à 24 479 en 1929¹⁰⁰.

⁹⁶ *McKim's Directory of Canadian Publications*, Nineteenth Edition, 1926, p. 64.

⁹⁷ *Ibid.*, Twenty-Third Edition, 1930, p. 72.

⁹⁸ Beaulieu et Hamelin, *op. cit.*, vol. IV, p. 268.

⁹⁹ *Canadian Newspaper Directory*, Thirteenth Edition, 1920, p. 125.

¹⁰⁰ *McKim's Directory of Canadian Publications*, Twenty-Third Edition, 1930, p. 98.

Le dépouillement de *La Revue populaire* est intéressant puisque la revue traite beaucoup des femmes. Ainsi, plusieurs articles sur les femmes et les loisirs ont pu être identifiés dans ce mensuel, soit un tous les mois. Les ventes croissantes de la revue laissent penser que celle-ci était populaire et que par conséquent, les gens parlaient certainement de la revue.

1.2.3 *La Bonne Parole*

Créée en 1913 par la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste, elle-même instaurée en 1907 par les mêmes fondatrices, soit mesdames Marie Gérin-Lajoie et Caroline Béïque, *La Bonne Parole* vise sans contredit les femmes. La revue paraît sur une base mensuelle et poursuit des objectifs similaires à la Fédération. Ceux-ci sont quelque peu contradictoires au sein de la revue, puisque plusieurs articles prônent le rôle que doit prendre la femme au foyer, alors que d'autres demandent une réforme du Code civil et la participation active des femmes en politique avec l'obtention du droit de vote. Bien que la majorité des articles soit orientée vers le rôle social, politique et religieux des femmes, quelques articles ont été trouvés au sujet des loisirs commerciaux. Le tirage du journal est de 1 225 en 1931¹⁰¹. Malgré son faible tirage et le peu d'articles dénichés, son analyse semble tout de même primordiale, simplement par le fait que *La Bonne Parole* est la seule parution de notre corpus s'adressant exclusivement aux femmes.

¹⁰¹ Beaulieu et Hamelin, *op. cit.*, vol. V, p. 75.

1.2.4 *The Herald*

Ce journal est de langue anglaise et est créé en 1811 par deux Canadiens d'origine écossaise, William Gray et Mungo Kay. Tout comme *La Patrie*, le *Herald* se rapproche de la tendance libérale vers 1849, puis penche du côté conservateur en 1913, lors d'un des multiples changements de propriétaires auquel ce journal a dû faire face¹⁰². Publié tous les soirs, le *Herald* vend 14 414 exemplaires en 1919¹⁰³, subit une baisse au milieu de la décennie avec 10 915¹⁰⁴ copies vendues et remonte à 15 551 copies en 1929¹⁰⁵.

Bien qu'il semble s'adresser à une classe de gens plus aisée que *La Patrie* ou *La Revue populaire* (avec la publication de publicités pour le magasin Holt Renfrew par exemple), le *Herald* ressemble, au point de vue du contenu du divertissement, au journal *La Patrie*. En effet, des publicités plutôt descriptives sont contenues dans le journal, tandis que l'édition du samedi contient un cahier spécial sur les divertissements de l'heure. Ce cahier fait place toutes les semaines à des articles sur les actrices américaines populaires ou présentes à Montréal.

1.2.5 *L'Action catholique*

Ce journal à saveur religieuse est né à la suite du mouvement de l'Action sociale catholique, instauré par un mandement de l'évêque Bégin en 1907, ainsi que de la création de l'Oeuvre de la presse catholique. La première mission de l'Oeuvre

¹⁰² Beaulieu et Hamelin, *op. cit.*, vol I, p. 27-28.

¹⁰³ *Canadian Newspaper Directory*, Thirteenth Edition, 1920, p. 117.

¹⁰⁴ *McKim's Directory of Canadian Publications*, Nineteenth Edition, 1926, p. 61.

¹⁰⁵ *Ibid.*, Twenty-Third Edition, 1930, p. 70.

est de mettre sur pied un journal libre d'attache politique, au service de la vérité, de Dieu, des intérêts de la Patrie, de la religion et des âmes¹⁰⁶. La ville de Québec ne possédant que deux journaux d'information, *L'Évènement* et *Le Soleil*, la voie est libre pour la mise en marché d'un journal catholique¹⁰⁷. Portant d'abord le nom d'*Action sociale catholique*, il change de nom en 1915 pour prendre celui d'*Action catholique*. Ce journal d'information traite de tous les sujets, en passant des faits divers à la politique, mais toujours avec un point de vue très catholique. Aussi, à l'aide d'une équipe de bénévoles, les faits religieux, tant nationaux, qu'internationaux, bénéficient d'un traitement de choix¹⁰⁸.

En plus d'être religieux, ce journal tend vers les idées nationalistes¹⁰⁹, surtout à l'époque du directeur Jules Dorion qui demeure en poste de 1900 à 1939. S'adressant principalement aux Canadiens français, ce journal vise la population de sa ville d'édition, soit Québec, mais également les ruraux avec la publication de pages agricoles. Aussi, l'ensemble de la famille est interpellé avec des chroniques sur les enfants, l'astronomie, les sciences naturelles, etc. Son tirage est semblable aux autres journaux avec la vente hebdomadaire de 18 560 copies en 1925¹¹⁰, de 17 014 copies en 1929 et de 9 538 pour la parution du samedi¹¹¹.

La position de ce journal catholique est très claire avec l'absence de publicités relatives à toutes formes de divertissements comme le cinéma ou le théâtre.

¹⁰⁶ Dominique Marquis, *Un quotidien pour l'Église, L'Action catholique, 1910-1940*, Montréal, Leméac, 2004, p. 42.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 75.

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 77-79.

¹⁰⁹ Beaulieu et Hamelin, *op. cit.*, vol. IV, p. 261-263.

¹¹⁰ *McKim's Directory of Canadian Publications*, Nineteenth Edition, 1926, p. 90.

¹¹¹ *Ibid.*, Twenty-Third Edition, 1930, p. 106.

L'Église et par conséquent *L'Action catholique*, considèrent que les divertissements commerciaux, nés du phénomène d'industrialisation, représentent une nuisance pour la société et le catholicisme¹¹². C'est pourquoi le journal préfère être déficitaire plutôt qu'immoral en éditant des publicités relatives au cinéma¹¹³. De plus, *L'Action catholique* contient plusieurs articles dénonçant ces divertissements commerciaux. Il est certain que ce journal catholique ne touche pas la population entière, mais son tirage assez élevé laisse présager que ses articles étaient lus. Malgré tout, l'impact de ses articles sur la population demeure inconnu. Le journal est utile afin de connaître la position catholique sur notre sujet et les raisons invoquées devant le refus d'accepter les nouveaux divertissements. Nous sommes conscients que ce journal est une publication pour la ville de Québec et de ses banlieues environnantes, mais nous avons jugé utile d'étudier ce journal pour le complément qu'il apporte aux mandements des évêques. *L'Action catholique* est sans contredit une source primordiale afin de bien saisir la pensée catholique, d'autant plus qu'il n'existe aucun équivalent montréalais.

1.2.6 *L'Action française*

L'Action française voit d'abord le jour en 1917 grâce à un mouvement, soit la Ligue des Droits du français. Sous la gouverne de sept hommes provenant de l'élite de la société canadienne-française¹¹⁴, *L'Action française* déploie un programme intellectuel à tendance moraliste afin d'assurer la survie canadienne-française¹¹⁵.

¹¹² Marquis, *op. cit.*, p. 24.

¹¹³ *Ibid.*, p. 158 et 178.

¹¹⁴ Susan Mann, *Lionel Groulx et L'Action française, Le nationalisme canadien-français dans les années 1920*, Montréal, VLB éditeur, 2005, p. 30-31.

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 15-16.

Pourtant, le véritable maître penseur de cette ligue est sans contredit l'abbé Lionel Groulx qui influe l'orientation doctrinaire et intellectuelle du journal en élargissant la question linguistique vers l'ensemble des problèmes touchant les Canadiens français¹¹⁶. Au début de la Ligue et du journal, les rédacteurs réagissent aux phénomènes de la Première Guerre mondiale, d'industrialisation, d'américanisation et de nationalisme canadien¹¹⁷. C'est pourquoi les Canadiens français sont directement visés par la doctrine nationaliste du journal qui met l'accent sur la survivance du groupe ethnique et de la culture en insistant sur la langue et la religion¹¹⁸. *L'Action française* prend une position unique en associant décadence morale et décadence nationale¹¹⁹. Cela explique pourquoi une des missions du journal est d'« inculquer la volonté de résistance¹²⁰ » en montrant le vrai visage du Canada français et en usant d'outils de propagande intellectuelle et patriotique, telle l'histoire¹²¹.

De même que *L'Action catholique*, *L'Action française* prend position contre les divertissements, surtout contre le cinéma qui fait l'objet de plusieurs articles. À l'opposé de *L'Action catholique*, ce mensuel ne vise pas l'ensemble de la famille, mais bien les adultes canadiens-français. Aussi, ce journal est dénué de nouvelles quotidiennes et ne publie que des articles d'opinion. C'est pourquoi il insiste beaucoup plus clairement sur le message qu'il veut envoyer aux Canadiens français. Enfin, peu de données sont disponibles quant au tirage de ce mensuel. Seule Susan Mann aborde le sujet et avance un chiffre de 5 000 abonnés pour la décennie 1920¹²².

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 48.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 17-31.

¹¹⁸ Beaulieu et Hamelin, *op. cit.*, vol. V, p. 201.

¹¹⁹ Mann, *op. cit.*, p. 108.

¹²⁰ *Ibid.*, p. 76.

¹²¹ *Ibid.*, p. 71.

1.2.7 *Le Quartier latin*

Un dernier point de vue journalistique sera étudié, soit celui des étudiants avec dans un premier temps, l'examen du journal étudiant de l'Université de Montréal. De sa fondation en 1895 à sa disparition en 1969, *le Quartier latin* est reconnu pour ses prises de position engagées et sa nature originale¹²³. *Le Quartier latin* vise une population étudiante, c'est-à-dire provenant plutôt de la classe moyenne ou bourgeoise.

Malheureusement, les données sur le tirage de ce journal sont inexistantes. En conséquence, il est impossible de déterminer la véritable portée de cet hebdomadaire. Les publicités du *Quartier latin* ne sont pas très éloquentes quant aux loisirs commerciaux et aux femmes. Sur les 27 semaines analysées, quelques exemplaires seulement sont dotés de publicités pertinentes pour notre étude. Celles-ci sont axées principalement sur le théâtre et les cours de danse. Par contre, ce journal a publié quelques lettres et articles sur le phénomène montant de la danse. *Le Quartier latin* est le seul journal à donner son opinion sur ce sujet.

1.2.8 *McGill Daily*

Deuxième journal étudiant à avoir été dépouillé, il s'adresse principalement aux universitaires. Créé en 1892 afin de rapporter les événements de la vie universitaire, il outrepassa ses limites en traitant dès 1911 des sujets d'intérêt plus

¹²² *Ibid.*, p. 61.

¹²³ Beaulieu et Hamelin, *op. cit.*, vol. V, p. 349-350.

général¹²⁴. Cette même année, le journal, qui paraissait sur une base hebdomadaire, devient quotidien. Tout comme *Le Quartier latin*, le *McGill Daily* vise une clientèle provenant des classes moyennes et bourgeoises. De plus, les données sur le tirage sont inexistantes. Contrairement au *Quartier latin*, plusieurs publicités ont été trouvées au sujet de la danse, qu'elles soient facultaires ou non. Celles-ci constituent l'essentiel des trouvailles concernant les loisirs commerciaux dans le *McGill Daily*.

1.2.9 Mandements des évêques

Un deuxième type de source sera utilisé au cours de cette étude, les mandements provenant de l'évêque de Montréal, en l'occurrence Mgr Paul Bruchési. Par définition, un mandement correspond à un écrit publié par l'évêque dans son diocèse afin de promulguer aux fidèles des directives à suivre dans la pratique de la religion. À cet effet, seuls les catholiques pratiquants ont connaissance de ces mandements soit par le biais des sermons du curé en chaire ou par la lecture de publications religieuses, tel le journal la *Semaine religieuse*.

Si l'efficacité du message est incertaine, il en va autrement de la position de l'Église catholique, qui est claire dans la publication de ses mandements. En effet, ces directives proviennent du haut de la hiérarchie, ce qui ne laisse aucun doute sur la position endossée par l'Église. Les mandements semblent avancer ce que les journaux catholiques répètent, c'est-à-dire leur opposition face aux loisirs commerciaux. Aussi, le croisement de l'opinion journalistique et des mandements pourra être bénéfique, à savoir si les journaux dérogent grandement des mandements.

¹²⁴ Beaulieu et Hamelin, *op. cit.*, vol. III, p. 285.

1.2.10 Catalogue Eaton

Le catalogue de vente du magasin Eaton est instauré à Toronto en 1884 par le propriétaire du magasin Timothy Eaton qui le distribue à travers le Canada. Publié dans le but d'offrir aux femmes vivant à la campagne les mêmes produits disponibles plus facilement pour les citadines, ce catalogue vise donc principalement les femmes. Avec un volume de 620 pages pour la collection printemps-été et de 820 pour l'automne-hiver dans la décennie 1920, ce magazine annonce autant des vêtements pour l'ensemble de la famille que des articles de maison. Le catalogue cesse d'être publié en 1976¹²⁵.

La popularité du catalogue porte à croire que celui-ci était lu par beaucoup de femmes au Québec. Aussi, bien que les articles ne parlent pas des loisirs, plusieurs mannequins sont dessinées avec des articles de sport, alors qu'elles annoncent des vêtements. L'étude des catalogues est utile, car ils montrent bien l'image que les concepteurs utilisaient des femmes pour vendre. La comparaison avec celui de Dupuis Frères ne sera que profitable. L'étude des catalogues est grandement profitable, car ils mettent en image la culture commerciale du Québec des années 1920. De plus, les catalogues permettent de constater la place qu'occupaient les loisirs dans un catalogue destiné principalement aux femmes canadiennes, dont l'objet de vente n'était pas particulièrement lié aux loisirs.

1.2.11 Catalogue de Dupuis Frères

De manière beaucoup plus modeste, mais semblable, le magasin montréalais Dupuis Frères amorce ses ventes par comptoir postal en 1921 avec la publication d'un

¹²⁵ M. Comeau, *loc. cit.*, p. 62.

catalogue exclusivement en français d'une trentaine de pages en 20 000 exemplaires. Tout comme Eaton, Dupuis Frères s'adresse principalement aux femmes en leur présentant une section plus détaillée et colorée que tout autre page du catalogue. De plus, les produits offerts sont similaires, c'est-à-dire vêtements, accessoires et articles de maison. Le dernier catalogue paru date de 1963. Le catalogue Dupuis Frères utilise les mêmes tactiques de vente que celles du catalogue Eaton. Les limites et les avantages sont donc les mêmes. À l'instar du magasin Eaton, Dupuis Frères cible deux types de clientèles, c'est-à-dire la population générale et celle plus aisée¹²⁶. Pourtant, Eaton est celui réussissant le mieux à toucher la clientèle la plus vaste, que ce soit au niveau des classes ou des cultures avec une clientèle anglophone et francophone¹²⁷. Du côté de Dupuis Frères, 90 p. 100 de la clientèle est d'origine canadienne-française. Situé dans l'est de la ville de Montréal, Dupuis Frères y trouve la majorité de sa clientèle composée de tous les milieux sociaux. De plus, le clergé catholique s'approvisionne de manière exclusive au magasin Dupuis Frères¹²⁸.

Les sources utilisées dans ce mémoire sont donc diversifiées et témoignent de plusieurs points de vue : canadien-français, canadien-anglais, classe ouvrière et moyenne, étudiant, catholique et enfin publicitaire. Le corpus s'étend sur une période de dix ans, soit de 1919 à 1929. Les parutions quotidiennes, *L'Action catholique*, *La Patrie*, le *Herald* et le *McGill Daily* ont été dépouillées pour un nombre de quatre semaines par année, à l'aide d'une table de nombres au hasard, comme le suggèrent les auteurs d'analyse de contenu Albert Kientz¹²⁹ et Roger Mucchielli¹³⁰. En ce qui

¹²⁶ M. Comeau, *loc. cit.*, p. 61.

¹²⁷ *Ibid.*, p. 66.

¹²⁸ *Ibid.*, p. 66.

¹²⁹ Albert Kientz, *Pour analyser les médias, L'analyse de contenu*, Tours, Mame, 1971, p. 156.

concerne les mensuels, c'est-à-dire *La Revue populaire*, *L'Action française*, et *La Bonne Parole*, quatre numéros par année ont été sélectionnés, toujours avec la table de nombres au hasard. *Le Quartier latin*, seul hebdomadaire, a été analysé sur une base de six numéros par année. 80 articles pertinents ont été trouvés dans ces journaux et ces revues. De plus, 156 publicités pertinentes s'ajoutent à ces articles. Quant aux mandements des évêques ainsi qu'aux catalogues Eaton et Dupuis Frères, ils ont fait l'objet d'un dépouillement exhaustif. Huit mandements ont pu être utilisés, ainsi que 64 images de catalogues. Enfin, quelques sources complémentaires ont servi à l'élaboration de ce mémoire, soit le *Lovell's Montreal Directory*, le recensement de 1921 et des cartes postales détenues à la Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

¹³⁰ Roger Mucchielli, *L'analyse de contenu des documents et des communications*, Paris, ESF, 1982, p. 73.

CHAPITRE II

LE THÉÂTRE ET LE CINÉMA À MONTRÉAL

La décennie 1910 marque durement le Québec par ses quatre années de guerre mondiale à laquelle le Québec se voit contraint de participer. Cette période, teintée d'un déchirement ethnique entre Canadiens français et anglais, se termine sur une note tout aussi sombre, c'est-à-dire empreinte de tensions sociales et économiques qui culminent en récession en 1920¹. Malgré tout, la société des loisirs est en place et semble occuper une place prépondérante dans la vie des Montréalaises et Montréalais.

Le Québec de cette époque affiche un visage de plus en plus urbain. Ainsi, le recensement de 1921 permet d'établir que 51,8 % des Québécois vivent dans des villes. Cette proportion atteint 59,5 % en 1931². Le phénomène d'urbanité, en lien avec celui d'industrialisation, connaît donc une nette croissance au début du siècle, ce qui confère à la ville de Montréal un statut de « primate citie³ » selon le terme utilisé par John Herd Thompson et Allen Seager. Montréal est également la ville la plus peuplée du Canada avec ses 618 506 habitants en 1921⁴. Centre urbain incontesté, Montréal représente par conséquent un lieu où les loisirs commerciaux foisonnent au

¹ Paul-André Linteau et al., *Histoire du Québec contemporain, De la Confédération à la crise (1867-1929)*, tome I, Montréal, Boréal, p. 404-405.

² « Percentage of Urban Population by Province, 1911-1941 », publié dans John Herd Thompson et Allen Seager, *Canada 1922-1939 : Decades of Discord*, Toronto, McClelland and Stewart, 1985, p. 347.

³ Thompson et Seager, *op. cit.*, p. 97.

⁴ « Population Growth of Metropolitan Areas, 1901-1931 », publié dans John Herd Thompson et Allen Seager, *op. cit.*, p. 347.

grand dam de certaines autorités cléricales. Dans ce contexte, le théâtre et son cousin le cinéma gagnent en importance dans la vie des Montréalais. Quel est le fondement de l'orientation des discours journalistique et religieux à propos du théâtre, du cinéma et des femmes montréalaises? Afin de saisir ces discours, différents journaux ont été analysés. Le discours religieux est saisi par l'étude des mandements des évêques. Ces mandements, pour la plupart en provenance de Mgr Bruchési, s'adressent non seulement aux curés de paroisse, mais aussi aux publications religieuses tel *La semaine religieuse de Montréal*. Au sujet du théâtre, cinq mandements ont été publiés. Un total de 30 articles et de onze publicités a servi à l'élaboration de ce chapitre, en plus de l'annuaire *Lovell's Montreal Directory*. Les articles et les publicités proviennent de *L'Action française*, de *La Bonne Parole*, de *L'Action catholique*, de *La Patrie* et du *Herald*. Il en découle plusieurs discours qui semblent converger vers la sexualité des jeunes femmes. Voyons d'une part, ce qui en est de la fréquentation de ces amusements et d'autre part, des discours qui y sont reliés.

2.1 Fréquentation

Le Montréal des années folles connaît depuis deux décennies une expansion considérable sur le plan de sa vie culturelle. Le théâtre, existant depuis fort longtemps déjà, s'épanouit enfin avec le début du 20^e siècle, mais demeure dans l'ombre d'un nouveau venu, le cinéma. Ce dernier est présent à Montréal depuis juin 1896, date à partir de laquelle il se déplace de salle en salle, contrôlé par des techniciens ambulants. Dix ans plus tard, soit en 1906, Ernest Ouimet inaugure la première salle à Montréal entièrement consacrée au septième art, le cinéma⁵. La popularité de ces deux formes d'amusement, le théâtre et le cinéma, est indéniable au cours des années 20. D'abord, la publicité à leur propos occupe une place importante dans tous les

⁵ Paul-André Linteau, *Histoire de Montréal depuis la Confédération*, Montréal, Boréal, 2000, p. 249.

journaux étudiés. Le *McGill Daily*, parution quotidienne étudiante de l'Université McGill, publie tous les jours des publicités annonçant les films à l'affiche. *La Patrie* et le *Herald* se montrent particulièrement assidus dans la parution de publicités sur les divertissements puisqu'ils octroient régulièrement plusieurs pages de leurs parutions à ce propos. De plus, l'exemplaire du samedi contient un cahier d'arts et de spectacles permettant aux lecteurs de prendre connaissance des pièces de théâtre à l'affiche dans la semaine. Ces pages présentent également toute une kyrielle de publicités portant sur le cinéma.

Celles-ci ne semblent pas viser un sexe en particulier, mais bien la population en général. Quelques-unes de ces publicités sont néanmoins assez éloquentes sur la question féminine comme en témoignent ces quelques exemples. Une publicité paraît en 1921 avec en gros titre « Nulle fille n'est en sécurité à moins que le double modèle de la morale existe⁶. » Évidemment, cette expression réfère directement à la sexualité des jeunes femmes, c'est-à-dire au standard véhiculé par le discours normatif de l'époque. Ce modèle exige des femmes un comportement sexuel exemplaire, soit la virginité lors du mariage et la fidélité tout au cours de ce dernier. Cette publicité fait donc appel à cette norme pour vendre son film dans un contexte où loin d'être contestée ouvertement, elle fait toutefois l'objet de plusieurs dérogations comme l'a bien montré Andrée Lévesque⁷. Malgré une forte réprobation,

⁶ *La Patrie*, 13 juin 1921, p. 7.

⁷ Andrée Lévesque, *La norme et les déviantes : des femmes au Québec pendant l'entre-deux-guerres*, Montréal, Éditions du Remue-Ménage, 1989, 232 p.

Figure 2.1



Source : *La Patrie*, 5 novembre 1921, p. 7.

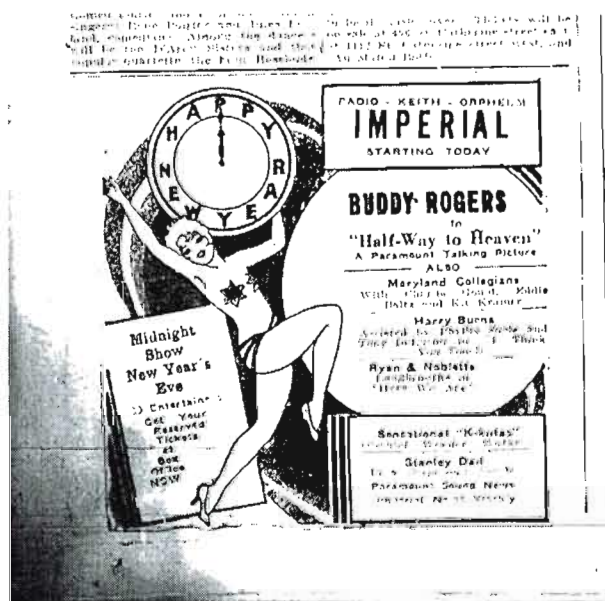
des comportements tels l'avortement, la contraception et la prostitution ne sont pas des cas isolés au Québec dans les années 20. Une deuxième manifestation de la sexualité apparaît sous forme de dessin. *La Patrie* montre un couple qui s'embrasse dans une production intitulée *After the Show*⁸ (figure 2.1). Bien qu'elles ne soient pas majoritaires, ces publicités où l'on assiste à un rapprochement entre deux personnes de sexes opposés reviennent tout au long de la décennie⁹. *Le Herald* publie quelques publicités pour le cinéma où il est possible d'admirer les courbures féminines en détails. À plusieurs reprises, des femmes occupent l'avant-plan des publicités avec comme seul vêtement une petite tenue qui découvre entièrement les jambes, les bras

⁸ *La Patrie*, 5 novembre 1921, p. 18.

⁹ *La Patrie*, 15 septembre 1923, p. 31, 11 janvier 1924, p. 7, 5 décembre 1927, p. 6, 10 décembre 1927, p. 39, 23 novembre 1928, p. 14, 24 novembre 1928, p. 34.

ainsi qu'une partie des épaules. Un dessin d'une telle femme couvre une page complète en 1922 pour l'annonce d'un film cinématographique¹⁰, alors qu'en 1929,

Figure 2.2



Source : *The Herald*, 28 décembre 1929, p. 8.

une actrice nommée Nora Gardner est photographiée pour la première d'une pièce théâtrale¹¹. Enfin, le paroxysme est atteint en 1929 avec une annonce présentant le dessin d'une femme presque complètement dénudée faisant la promotion de pièces à l'affiche pour le nouvel an¹² (figure 2.2). Celle-ci n'est couverte que d'un cache sexe et de deux fleurs pour masquer ses seins. Les courbes de la jeune femme sont par conséquent parfaitement visibles. Ces publicités visant à promouvoir le théâtre et le cinéma s'appuient grandement sur la sexualité des jeunes femmes alors que le discours normatif de cette époque condamne toute idée de sexualité féminine liée au plaisir. Aussi, dans l'ensemble des publicités trouvées, ce sont des images de jeunes femmes qui sont employées à promouvoir le cinéma. L'image des hommes est

¹⁰ *Herald*, 11 mars 1922, p. 20.

¹¹ *Ibid.*, 31 août 1929, p. 16.

¹² *Ibid.*, 28 décembre 1929, p. 8.

rarement présentée ou elle accompagne celle d'une femme. De plus, malgré la censure officielle des affiches¹³, cela n'empêche pas les compagnies théâtrales et cinématographiques de mettre de l'avant dans les journaux des femmes ayant l'air de prendre plaisir à l'amour. Luc Côté et Jean-Guy Daigle, qui ont étudié l'évolution des publicités au Québec des années 20 aux années 60, révèlent qu'une des principales tactiques publicitaires « consiste à associer étroitement la personnalité d'un produit à celle d'un consommateur ou consommatrice type ; une marchandise quelconque acquiert alors une valeur distinctive en prétendant reproduire certains traits de la personnalité de l'acheteur éventuel¹⁴. » Alors que les stratégies publicitaires appellent à l'imitation, doit-on en penser que les publicités arborant des femmes sexy s'adressent à des femmes désirant se sentir également sexy?

Outre l'étalage de publicités faisant foi de la disponibilité des représentations cinématographiques et théâtrales pour les Montréalais, la facilité d'accès témoigne de l'engouement de la population pour ces phénomènes. La fréquentation active montréalaise des cinémas et des théâtres semble facilement identifiable par la présence de nombreux cinémas dans la métropole, d'une part. En effet, *L'Action française* rapporte à deux reprises le nombre total de cinémas situés à Montréal. Ce nombre est estimé à 60 au début de la décennie¹⁵ et à un nombre équivalent en 1925¹⁶. Pour notre part, l'étude de l'annuaire *Lovell's Montreal Directory* a révélé la présence de 39 cinémas en 1921, 46 en 1925 et 41 en 1929¹⁷. Malgré tout, les chiffres avancés par *L'Action française* n'en demeurent pas moins probables puisque notre

¹³ Yves Lever, *Histoire générale du cinéma au Québec*, Montréal, Boréal, 1988, p. 61.

¹⁴ Luc Côté et Jean-Guy Daigle, *Publicité de masse et masse publicitaire : le marché québécois des années 1920 aux années 1960*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1999, p. 276.

¹⁵ « À travers la vie courante », *L'Action française*, septembre 1921, p. 569.

¹⁶ « Épargne et gaspillage », *L'Action française*, juin 1928, p. 336.

¹⁷ *Lovell's Montreal Street Directory*, Montréal, John Lovell & Son, Limited, 1921, 1925, 1929.

analyse du *Lovell* s'est effectuée sur les grandes artères du centre-ville seulement, c'est-à-dire sur les rues Sainte-Catherine, Saint-Laurent, Saint-Denis et Notre-Dame. Selon Yvan Lamonde, en 1920, 47,2 % des salles de cinéma sont situés sur les rues Sainte-Catherine, Saint-Laurent et Notre-Dame Ouest¹⁸. Notre étude du *Lovell* se révèle donc représentative du nombre de cinémas. Notons que Germain Lacasse en arrive au même constat dans son histoire du cinéma muet au Québec, soit qu'il y a 59 salles de cinéma à Montréal à la fin de la décennie¹⁹. L'engouement pour le cinéma chez les Montréalais entraîne la construction de salles dédiées uniquement à la projection de vues animées.

Pour sa part, le théâtre est un phénomène bien distinct du cinéma. Le cinéma, muet jusqu'en 1928²⁰, semble rassembler Canadiens français et Canadiens anglais, tandis que le théâtre scinde les deux ethnies selon la langue dans laquelle il est présenté. De plus, le nombre de salles diffère considérablement. *L'Action française* en compte deux en 1925 contre 55 cinémas. Hélène Beauchamp avance des chiffres similaires avec trois théâtres en plus de cinq salles utilisables en 1932²¹. Quant à Paul-André Linteau, celui-ci note une douzaine de salles disponibles à la fin de la décennie pour le burlesque²². Au total, ce sont 7 500 sièges qui seraient disponibles

¹⁸ Yvan Lamonde et Pierre-François Hébert, *Le cinéma au Québec : essai de statistique historique : 1896 à nos jours*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1981, p. 24.

¹⁹ Germain Lacasse, *Histoires de scopes : le cinéma muet au Québec*, Montréal, Cinémathèque québécoise/Musée du cinéma, 1988, p. 78.

²⁰ *Ibid.*, p. 101.

²¹ Hélène Beauchamp (dir.), *Théâtres québécois et canadiens-français au XXe siècle : trajectoires et territoires*, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, 2003, p. 42.

²² Linteau, *op. cit.*, p. 400.

pour les spectateurs, selon Chantal Hébert²³. Il est important de souligner que les salles de théâtre de l'époque présentent, entre autres, une forme de loisir intitulé burlesque. Provenant des États-Unis, le burlesque se révèle être un spectacle composé de chants, de musique, de théâtre et de danse. À Montréal, il s'avère populaire auprès des masses²⁴. *La Bonne Parole* soutient d'ailleurs dans un rapport sur les cinémas et les théâtres que le burlesque est le type de théâtre le mieux accueilli du public²⁵. Une des raisons qui explique cet engouement, selon Donald Cuccioletta, provient du fait que le burlesque est la seule forme québécoise de culture populaire²⁶. En comparaison, le cinéma présenté à l'époque est majoritairement importé des États-Unis. Le burlesque connaît donc une grande popularité, et ce, surtout auprès des femmes²⁷. Le théâtre semble avoir été un phénomène minoritaire à Montréal. Ceci est dû à plusieurs facteurs. D'abord, le budget théâtral ne peut contrer celui, gigantesque, des compagnies cinématographiques. Le théâtre n'est pas en mesure de suivre la fréquence de projection des films animés, ce qui réduit considérablement ses possibilités d'expansion²⁸. Au XIX^e siècle, le théâtre était un loisir réservé aux élites, tandis que le peuple préférait le cirque et autres attractions en tous genres²⁹. Peut-on croire qu'il en va de même dans les années 1920 avec d'un côté le théâtre, populaire

²³ Chantal Hébert, *Le burlesque au Québec: un divertissement populaire*, Montréal, Hurtubise HMH, 1981, p. 40 dans Donald Cuccioletta, «The Américanité of Quebec Urban Popular Culture as Seen Through Burlesque Theater in Montreal (1919-1939)», Thèse de doctorat, Montréal, Université du Québec à Montréal, 1997, p. 109.

²⁴ *Ibid.*, p. 400.

²⁵ «Les cinémas et les théâtres », *La Bonne Parole*, décembre 1922, p. 13.

²⁶ Cuccioletta, *op.cit.*, p. 107.

²⁷ Hébert, *op. cit.*, p.92, dans Cuccioletta, *op.cit.*, p. 105.

²⁸ Michel Bellefleur, *L'évolution du loisir au Québec, essai socio-historique*, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, 1997, p. 61.

²⁹ *Ibid.*, p. 58.

parmi les classes mieux nanties et de l'autre le burlesque, le vaudeville et le cinéma pour les masses populaires ?

En outre, la ferveur des Montréalais envers les amusements commerciaux semble démontrée par la publication de quelques statistiques. *L'Action française* avance des chiffres de 19 millions d'entrées montréalaises pour les cinémas et les théâtres pour l'année 1925³⁰. Cette information paraît valide puisque le *Herald* publie des chiffres similaires pour l'année 1922 avec 18 millions d'entrées³¹. Ce nombre total d'entrées divisé par la population de la ville de Montréal équivaut à 30 admissions annuelles pour chaque habitant. Selon *La Bonne Parole*, de 50 000 à 60 000 personnes fréquentent les cinémas quotidiennement pour la ville de Montréal seulement³². S'il faut en croire ces données colossales, la popularité du cinéma ne fait point de doute dans les années 1920. Un deuxième article publié par le *Herald* vient corroborer la grande popularité des divertissements commerciaux déjà soutenue par le vaste nombre de cinémas et de théâtres établis ainsi que par la pléthore d'entrées vendues. Dans cet article, A.L. Gauthier, le gérant du *Gayety Theatre* situé sur Sainte-Catherine, se confie à l'équipe du *Herald* à propos de la forte compétition qui existe non seulement entre les nombreux théâtres, mais également avec une nouvelle forme d'attraction, soit les sports. Pour contrer cette concurrence, plusieurs moyens ont été entrepris dont l'embauche de vedettes américaines populaires comme comédiennes et la restauration complète du théâtre³³. Ce témoignage rend bien compte de la ferveur populaire envers le théâtre et de la concurrence avec d'autres formes de loisirs. Les coûts engendrés par de grandes rénovations laissent présager que l'entreprise était florissante.

³⁰ « Épargne et gaspillage », *L'Action française*, juin 1928, p.336.

³¹ « How Theatres are Attended », *Herald*, 16 juillet 1923, p.3.

³² « Les cinémas et les théâtres », *La Bonne Parole*, décembre 1922, p.12.

³³ « Burlesque Now Competing with Legitimate Stage », *Herald*, 31 août 1929, p.16.

La Patrie, *L'Action catholique* et *L'Action française* attestent également de cet engouement pour les loisirs commerciaux. D'une part, *La Patrie* affirme à deux reprises la grande popularité des théâtres et des cinémas. *La Patrie* avance en 1921 que Montréal est devenu un centre musical dû à l'affluence des foules dans les nombreux théâtres qui offrent des concerts musicaux. Le même article considère que la pratique du cinéma se révèle dans ce cas-ci être un éducateur intellectuel des masses³⁴. Un autre article traite de la censure et de l'industrie prospère du cinéma³⁵. D'autre part, un article paru dans *L'Action catholique* confirme de manière indirecte la vogue des théâtres. En effet, le directeur du journal, Jules Dorion, s'emploie à critiquer un projet de loi qui permettrait aux restaurants et aux tavernes de prolonger leurs heures d'ouverture d'une heure. Dorion croit qu'un des motifs à l'origine de cette loi est l'habitude croissante des gens de fréquenter les restaurants à la sortie des théâtres³⁶. Dorion qualifie cette tendance de «coutume des dîners fins avec les petites femmes³⁷ ». Enfin, *L'Action française* publie un texte en 1921 où elle fait état de la popularité du cinéma. Dans celui-ci, l'auteur se montre désappointé de constater que l'ensemble de la population semble avoir adopté le cinéma, des plus riches aux plus démunis, et même les femmes³⁸. La popularité et la facilité d'accès du cinéma et du théâtre semblent donc incontestables.

Situés en plein cœur de la métropole, il est facile pour les travailleurs d'accéder à ces commerces en tout temps, d'autant plus qu'ils sont ouverts le

³⁴ « Le phonographe et le cinéma sont nos deux éducateurs artistiques », *La Patrie*, 2 avril 1921, p. 20.

³⁵ « Il faut une censure mais une censure éclairée », *La Patrie*, 6 novembre 1920, p. 23.

³⁶ « Buveurs de bière », *L'Action catholique*, 25 février 1926, p. 3.

³⁷ « Buveurs de bière », *Ibid.*, 25 février 1926, p. 3.

³⁸ « À travers la vie courante », *L'Action française*, septembre 1921, p. 570.

dimanche. Aussi, le prix d'entrée est abordable pour toutes les classes et les âges de la population. En témoignent les millions de billets vendus annuellement à l'ensemble de la population, c'est-à-dire tant aux enfants qu'aux adultes. Le coût varie entre dix sous pour une matinée pour un enfant et 35 sous pour une représentation en soirée pour un adulte³⁹. Selon le recensement de 1921, le salaire hebdomadaire des femmes à Montréal au début de la décennie est assez varié. En effet, une femme employée au service domestique gagne environ 7,74 \$, une ouvrière de manufactures 10,68 \$, une vendeuse 12,18 \$ et une commis de bureaux 16,49 \$⁴⁰. À la lumière de ces données, le cinéma semble donc un loisir tout à fait accessible pour les femmes. Par ailleurs, une étude sur l'incendie du *Laurier Palace* qui a fait 78 victimes chez les enfants du quartier Hochelaga a révélé que l'assistance était en grande partie composée d'enfants et d'adolescents⁴¹. Malgré tout, quelques adultes assistaient à la représentation en cet après-midi de janvier 1927⁴². Cette étude démontre la grande autonomie exercée par les enfants à l'égard de leurs parents à l'intérieur de leur quartier. Cette autonomie se voit attribuée aux enfants dès leur plus jeune âge. Elle est possible grâce à une certaine autonomie financière dont les enfants disposent par l'exécution de petits ouvrages⁴³. La facilité d'accès est également un facteur d'autonomie important.

Par conséquent, on peut présumer, tout comme l'ont montré Kathy Peiss et Paula Fass, que les jeunes femmes bénéficiaient tout autant de cette liberté. Celle-ci

³⁹ Thompson et Seager, *op. cit.*, p. 175-176.

⁴⁰ « Moyenne hebdomadaire des gains dans certaines occupations, en les cités de 30 000 âmes et plus, au cours des douze mois terminés le 31 mai 1921 », publié dans Canada, *Sixième recensement du Canada, 1921*, vol. III, Ottawa, F.A. Acland, 1927, p. 154.

⁴¹ Magda Fahrni, « Parents, Children, and Commercial Leisure in Working-Class Montreal : the Laurier Palace Fire of 1927 », Communication présentée lors du colloque *Labouring Feminism and Feminist Working-Class History in North America and Beyond*, University of Toronto, 29 septembre au 2 octobre 2005, p. 6.

⁴² *Ibid.*, p. 14.

⁴³ *Ibid.*, p. 11.

est attribuable au contexte urbain qui a provoqué des bouleversements considérables au sein des familles. Afin de contribuer à l'économie familiale, le travail en industrie est fréquent chez bon nombre d'enfants et de jeunes femmes. Ainsi, en 1921, 19 % des femmes de plus de 15 ans sont sur le marché du travail au Québec, le plus haut taux au Canada pour l'époque⁴⁴. Aussi, à Montréal, 25 % des femmes qui travaillent à l'extérieur ont moins de 21 ans et 51 %, moins de 25 ans⁴⁵. Selon le Collectif Clio, la plupart de ces jeunes femmes sont issues de familles ouvrières⁴⁶. Si dans ce dernier cas la jeune femme doit verser une partie de son salaire à sa famille, dans tous les cas, la travailleuse bénéficie de quelques sous personnels. La vogue des loisirs laisse penser que cela pouvait constituer une source de dépenses. De plus, les jeunes femmes n'ayant que peu accès aux études supérieures, se voient contraintes d'arrêter l'école après le cours primaire⁴⁷. Comme l'âge moyen du mariage est de 23, 1 ans au Québec entre les deux guerres⁴⁸, cela octroie aux jeunes femmes quelques années au cours desquelles elles peuvent disposer à leur guise de leur temps libre, en dehors des heures de travail et des corvées familiales. Le temps et l'argent ne semblent donc pas avoir été un obstacle dans la pratique des loisirs pour les jeunes femmes montréalaises.

Bien qu'il n'existe aucune statistique quant aux habitudes de fréquentation des jeunes Canadiens à propos du cinéma, il est possible de l'estimer. En effet, dans une étude réalisée par Paula Fass, celle-ci affirme que les jeunes Américains, toutes

⁴⁴ Alison Prentice, *Canadian Women : a History*, Toronto, Nelson Thompson Learning, 1996, p. 251.

⁴⁵ Collectif Clio, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Le Jour, 1992, p. 288.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 288-289.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 332.

⁴⁸ Denise Girard, *Mariage et classes sociales : les Montréalais francophones entre les deux Guerres*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 2000, p. 125.

classes sociales confondues, assistent à au moins un film par semaine dans les années 1920⁴⁹. Il est possible de croire que la proportion est semblable pour la jeunesse montréalaise, qui se montre avide de ce loisir. D'une part, l'étude de l'historienne Magda Fahrni sur le *Laurier Palace* vient appuyer cette hypothèse. Parmi les témoignages recueillis lors de l'enquête à la suite de l'incendie, on trouve celui de Laurette Francoeur, une adolescente de 16 ans présente au cinéma grâce à l'emploi qu'elle occupe⁵⁰. Une deuxième adolescente, répondant au nom de Madeleine Guèvremont, affirme aller au cinéma de trois à quatre fois par semaine⁵¹. D'autre part, cette réalité transparaît également dans le livre de Tamara Myers. Celle-ci s'intéresse à l'histoire des adolescentes délinquantes à travers les rapports judiciaires de la Cour juvénile⁵². Les nombreux témoignages répertoriés viennent confirmer la popularité du cinéma auprès des jeunes filles. L'ensemble des filles qui ont comparu au tribunal jouissait d'une grande autonomie rendue possible par les gains obtenus de leur emploi. Nombre d'entre elles attestent fréquenter les cinémas en après-midi ou en soirée⁵³. Une enquête menée par la Fédération nationale Saint-Jean Baptiste révèle les dépenses effectuées par les jeunes filles travaillant à l'extérieur du foyer. L'étude en question montre qu'un grand nombre de filles ouvrières avouent un faible pour le cinéma, loisir pour lequel elles dépensent le plus⁵⁴. Plusieurs avouent également bénéficier de la « galanterie d'un ami » afin de s'adonner à leurs différents loisirs⁵⁵. À une autre occasion, dans le rapport sur les cinémas et les théâtres publié par *La Bonne*

⁴⁹ Paula Fass, *The Damned and the Beautiful : American Youth in the 1920's*, New York, Oxford University Press, 1977, p. 218.

⁵⁰ Fahrni, *op. cit.*, p. 11.

⁵¹ *Ibid.*, p. 13.

⁵² Tamara Myers, *Caught : Montreal's Modern Girls and the Law, 1869-1945*, Toronto, University of Toronto Press, 2006, p. 10.

⁵³ *Ibid.*, p. 67.

⁵⁴ « Emploi du salaire et des loisirs », *La Bonne Parole*, janvier 1922, p. 12.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 10.

Parole, il est estimé que la majorité du public fréquentant les cinémas est composée de jeunes⁵⁶. Le cinéma semble donc un loisir important dans la vie des jeunes filles montréalaises.

Enfin, le dernier facteur témoignant de la popularité du cinéma vient de l'ensemble des médias et du clergé catholique. Ceux-ci, en s'appliquant à dénoncer les loisirs commerciaux de multiples manières, prouvent leur popularité. Effectivement, si cette tendance n'était pas un tant soit peu répandue, ses opposants ne s'évertueraient pas à dénoncer ses effets néfastes sur la population. Le discours journalistique et religieux met l'accent sur trois grands points : la frivolité, la criminalité et la moralité. La sexualité est sous-jacente à l'ensemble des thèmes soulevés par les différents discours. La sexualité féminine est prépondérante tant dans la dénonciation que dans la publicité. Dans cette société préoccupée par le rôle que doit observer chaque sexe, il apparaît clair que le rôle des femmes est jugé dans le domaine des loisirs et plus précisément à propos du cinéma et du théâtre.

2.2 Les différents discours

2.2.1 Frivolité

Le discours journalistique entourant le phénomène des théâtres et des cinémas se concentre principalement autour de trois axes. D'abord, on peut remarquer une propension de *L'Action française* et de *L'Action catholique* à dénoncer la hausse du goût des frivolités engendré par la fréquentation de ces lieux de divertissement. Cette tendance survient après quatre années d'une guerre extrêmement meurtrière. Alors que la jeunesse s'éprend d'un goût des plaisirs, les médias, plus particulièrement

⁵⁶ «Les cinémas et les théâtres », *La Bonne Parole*, décembre 1922, p. 12.

L'Action française, associent ces nouveaux loisirs aux conséquences néfastes de la guerre ainsi qu'à la dilapidation des ressources familiales à des fins de luxe et d'acquisition de biens matériels⁵⁷. Ces fustigations envers les frivolités, les biens matériels et les loisirs s'inscrivent dans un mode de pensée bien particulier à *L'Action française*, comme l'a démontré Susan Mann. *L'Action française* considère l'économie de manière moraliste, en condamnant tout matérialisme chez les Canadiens français afin de revigorer leur volonté⁵⁸. Aussi, Mann soupçonne que par leur nationalisme, les membres de *L'Action française* se sont évertués à protester contre les mœurs urbaines qui prennent de plus en plus de place dans un Québec en voie d'urbanisation⁵⁹.

Ainsi, un journaliste de *L'Action française* accuse dans un premier temps les divertissements commerciaux d'être à l'origine de comportements néfastes dans la population. Par exemple, dans un article consacré à l'émigration à la ville, *L'Action française* considère qu'une des causes des départs des campagnes vers les villes est le désir des jouissances. Ce désir qualifié d'immodéré est tourné vers les « enchantements apparents » de la ville, qui elle-même se révèle être une cité trompeuse⁶⁰. Le vocabulaire employé par *L'Action française* exprime bien sa position envers les loisirs. En effet, il est synonyme d'illusion et d'irréel, ce qui ne manque pas de transparaître dans le reste de ses arguments. Dans un autre article du même type, *L'Action française* accuse effectivement le cinéma d'être l'instigateur d'un monde de rêve pour la population, ce qui l'entraîne dans la recherche du luxe, et ce,

⁵⁷ « Épargne et gaspillage », *L'Action française*, juin 1928, p. 333.

⁵⁸ Susan Mann, *Lionel Groulx et L'Action française, Le nationalisme canadien français dans les années 1920*, Montréal, VLB éditeur, 2005, p. 90.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 31.

⁶⁰ « L'émigration à la ville », *L'Action française*, avril 1926, p. 197.

principalement pour la gent féminine⁶¹. C'est donc dire que les femmes sont plus susceptibles de se montrer sans défense devant ce divertissement.

D'ailleurs, *L'Action catholique* et *La Patrie* abondent dans le même sens. D'un côté, un article de *L'Action catholique* accuse le théâtre et le cinéma de n'être que futilité en ces temps de récession difficile. Alors que le coût de la vie est toujours élevé aux lendemains de la guerre, la population dépense en futilités, c'est-à-dire dans une vie remplie par les plaisirs du théâtre et du cinéma. *L'Action catholique* publie même un article où il avance que le monde théâtral de Paris s'applique à dénoncer ses propres compositions puisqu'elles ne représentent que des mirages devant un auditoire composé de jeunes gens démunis⁶². Une fois leur imagination attaquée, ce sont le reste du corps et même l'âme qui se retrouvent « pollués ». Ainsi, tout comme l'avance un journaliste de *L'Action catholique*, la jeunesse se retrouve à ne penser qu'à des futilités provoquées par ces images cinématographiques. Le journal implore même la population montréalaise de ne pas se laisser pourrir par ces images venues de Paris. En s'appuyant sur des adversaires parisiens du théâtre, *L'Action catholique* s'applique à légitimer sa propre opinion négative envers ce divertissement. Elle met en lumière à plusieurs reprises la faiblesse de la volonté provoquée chez l'individu par le visionnement cinématographique. Cette faiblesse se traduit par une accoutumance en frivolités et une montée de la criminalité encouragée par le cinéma. Un article de *L'Action catholique* divise le peuple en deux. D'un côté ceux qui s'amusent et de l'autre, ceux qui vivent une pauvreté quotidienne. En s'amusant, le premier groupe brime le deuxième, puisqu'il prive ces gens d'une charité publique en encourageant le maintien élevé des prix d'après-guerre par leurs dépenses en divertissement⁶³. Le journaliste cherche donc à culpabiliser les consommateurs de

⁶¹ « Contre le cinéma », *Ibid.*, juillet 1924, p. 75.

⁶² « Le mauvais théâtre », *L'Action catholique*, 13 octobre 1924, p. 3.

⁶³ « À rebours », *L'Action catholique*, 19 janvier 1920, p. 2.

loisirs commerciaux en les blâmant pour les problèmes sociaux de l'heure, c'est-à-dire la pauvreté, l'inflation, le chômage et le dépeuplement des campagnes⁶⁴. Dominique Marquis souligne d'ailleurs dans son livre sur *L'Action catholique* que quelques-uns de ces sujets, dont le travail et l'assistance publique, sont au cœur du discours du journal au cours des années 1920⁶⁵. Évidemment, l'ensemble des thèmes traité par le journal comporte une certaine teinte religieuse. C'est pourquoi le journal refuse systématiquement d'afficher toute publicité concernant le cinéma et le théâtre. Ces loisirs jugés dangereux pour les valeurs morales de la population sont par conséquent bannis du journal⁶⁶. Dans cette optique, il n'est pas étonnant que *L'Action catholique* dénonce les mordus de ces divertissements.

D'un autre côté, *La Patrie* s'applique dans un article s'adressant aux femmes à dénoncer la nouvelle génération féminine qui se perd en futilités. En effet, selon l'auteur, celle-ci se montre grandement influencée par les images cinématographiques, ce qui a de graves conséquences sur leurs comportements. Les femmes fument, boivent, ne travaillent point et attendent de marier un homme, nommé Prince charmant, dont les qualités sont calquées sur celles qui prévalent dans les films, c'est-à-dire superficielles. Ces jeunes filles sont pointées du doigt parce qu'elles se couvrent de ridicule et de vulgarité en se montrant indignes de leurs ancêtres et sont presque accusées de vouloir anéantir la race. À savoir, on compare les femmes à des coquettes et les hommes à des freluquets, qui, s'ils s'accouplent, donneront naissance à un zéro⁶⁷. Cette perception de la jeunesse en pleine transformation dans les années 20 n'est pas sans rappeler l'affrontement idéologique

⁶⁴ *Ibid.*, p. 2.

⁶⁵ Dominique Marquis, *Un quotidien pour l'Église, L'Action catholique, 1910-1940*, Montréal, Leméac, 2004, p. 112.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 158.

⁶⁷ «Vous qui attendez le prince charmant », *La Patrie*, 1 décembre 1920, p. 1.

qui existe entre la tradition et la modernité dans cette décennie. En effet, comme l'a démontré Paula Fass en ce qui concerne l'histoire américaine, la décennie 1920 est celle où s'affrontent traditionalistes et progressistes à propos des nouvelles tangentes explorées par les jeunes⁶⁸. Aussi, pour ce qui est de l'histoire québécoise, Peggy Bette montre bien dans son mémoire de maîtrise l'ampleur du tiraillement entre la tradition et la modernité qui est présent jusque dans la représentation du corps féminin⁶⁹. Cet exemple tiré de *La Patrie* se pose clairement dans la lignée traditionaliste puisque l'auteur blâme le nouveau comportement adopté par les jeunes femmes, tout en soulignant à plusieurs reprises l'antagonisme qui existe entre ces femmes et leurs grands-mères, autrement dit, la tradition.

Un changement est perceptible dans la conception du mariage pour la période des années 1920. Alors qu'auparavant le mariage était exécuté dans un but clairement procréateur, il n'en est plus tout à fait certain dans les années 1920. Plusieurs historiennes se sont penchées sur la question, dont Suzanne Morton⁷⁰, Kathy Peiss⁷¹ et Paula Fass⁷². Toutes en tirent les mêmes conclusions. L'image du mariage est désormais modernisée en grande partie grâce aux loisirs commerciaux qui tendent à présenter des images de romantisme. En témoigne d'ailleurs une informatrice dans le cadre de la recherche de Denise Girard sur les mariages francophones. L'informatrice en question raconte qu'elle désirait rencontrer un homme ressemblant à un acteur de cinéma. Son idéal, qu'elle nomme prince charmant, a donc été façonné par des

⁶⁸ Fass, *op. cit.*, p. 15.

⁶⁹ Peggy Bette, *Corps féminins et modernité, Étude des pratiques corporelles féminines et des perceptions du corps féminin dans La Revue Moderne de novembre 1919 à octobre 1927*, Mémoire de maîtrise, Université Lumière-Lyon 2, 2003.

⁷⁰ Suzanne Morton, *Ideal Surroundings : Domestic Life in a Working-Class Suburb in the 1920s*, Toronto, University of Toronto Press, 1995, p. 86.

⁷¹ Kathy Peiss, *Cheap Amusements : Working Women and Leisure in Turn-of-the-Century New York*, Philadelphia, Temple University Press, 1986, p. 187.

⁷² Fass, *op. cit.*, p. 278-279.

images visionnées au cinéma⁷³. Le mariage d'amour se pose désormais comme un choix pour les jeunes des années folles, ce qui tend à exacerber les critiques les plus conservatrices, comme le montre l'article publié dans *La Patrie*. Dans celui-ci, l'auteur déplore que les jeunes filles modernes préfèrent attendre le prince charmant des vues animées, plutôt que de marier un homme dont les qualités sont celles de son père, comme le faisaient autrefois les femmes⁷⁴. Un article soumis à la revue *La Bonne Parole* par une lectrice dans le cadre d'un concours sur la jeune fille moderne, exprime ces sentiments romanesques. L'auteure affirme que du cinéma découle le goût des aventures. Selon elle, toute femme rêve de succès et de beauté « espérant voir lui sourire un jour le beau ténor, le héros, l'artiste ou le chevaleresque aviateur⁷⁵ ». Si elle admet qu'au moment du mariage le romanesque diminue, il n'en demeure pas moins que son idée d'une jeune fille moderne attendant le mariage est conçue à partir des loisirs qu'elle s'accorde. De plus, *L'Action catholique* et *L'Action française* abondent dans le même sens. D'un côté, quelques articles de *L'Action catholique* insistent sur le fait que les images présentées tournent la tête des jeunes⁷⁶. Ces images orientées vers la luxure et le libertinage ne peuvent qu'influencer négativement les jeunes⁷⁷. D'un autre côté, des articles parus dans *L'Action française* avancent à deux reprises des arguments similaires. À savoir, le cinéma tourne les têtes et poussent les jeunes à passer à l'action⁷⁸. Avec des images emplies d'amour, de passion et de romanesque, les jeunes, plus particulièrement les femmes, se retrouvent

⁷³ Girard, *op. cit.*, p. 61.

⁷⁴ « Vous qui attendez le prince charmant », *La Patrie*, 1 décembre 1920, p. 1.

⁷⁵ « La jeune fille moderne », *La Bonne Parole*, septembre 1928, p. 5.

⁷⁶ « Le cinématographe, plaisir dangereux », *L'Action catholique*, 12 août 1920, p. 3 et « Le mauvais théâtre », *L'Action catholique*, 13 octobre 1924, p. 3.

⁷⁷ « Le cinématographe, plaisir dangereux », *Ibid.*, 12 août, 1920, p. 3.

⁷⁸ « À travers la vie courante », *L'Action française*, septembre 1921, p. 571.

dans un monde irréel⁷⁹. L'opinion des différents journaux montre que le cinéma semble exposer pour la première fois des images d'amour qui influent sans contredit sur les jeunes qui se forment une tout autre idée de l'union moderne.

2.2.2 Criminalité

D'autre part, en plus d'entraîner les jeunes vers un monde de luxe et de plaisir, le théâtre et le cinéma sont également accusés d'être à la source de la montée de la criminalité. En effet, deux des principaux journaux étudiés abondent dans ce sens, soit *L'Action française* et *L'Action catholique*. Pour Harry Bernard de *L'Action française*, une des principales causes de cet état des choses provient du fait que ceux qui détiennent le réel monopole des productions cinématographiques ne sont pas des Américains, mais des Juifs. Selon Bernard, ceux-ci, guidés seulement par l'appât du gain, sont prêts à tout pour parvenir à leurs fins. Pour ce faire, ils prendront tous les moyens nécessaires, comme « exploiter les passions » et « flatter les instincts », ce qui fera du cinéma « un outil de dépravation » et une « école de corruption »⁸⁰. Plus tard, un journaliste de *L'Action française* insinue que les habitués du cinéma deviennent des apprentis du crime⁸¹. L'historienne Sylvie Taschereau a bien démontré dans le cadre d'un article sur la Hebrew Free Loan Association of Montreal publié dans la *Revue d'histoire de l'Amérique française*, le poids de l'antisémitisme chez l'élite intellectuelle canadienne-française⁸². Taschereau montre que la crainte du juif usurier fait rage particulièrement dans le milieu canadien-français à travers les

⁷⁹ « Théâtre et cinéma », *Ibid.*, juillet 1924, p. 75.

⁸⁰ « Théâtre et cinéma », *L'Action française*, juillet 1924, p. 71-72.

⁸¹ « Ses ennemis moraux », *Ibid.*, janvier 1926, p. 72-73.

⁸² Sylvie Taschereau, « Échapper à Shylock : la Hebrew Free Loan Association of Montreal entre antisémitisme et intégration, 1911-1913 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 59, 4, (printemps 2006), p. 465.

idées nationalistes et ultramontaines. L'antisémitisme est grandement associé au catholicisme, puisque l'Église catholique n'hésite pas à propager ses idées xénophobes⁸³. Proche des valeurs catholiques, il n'est donc pas étonnant que *L'Action française* publie de tels propos.

Quant au discours de *L'Action catholique*, celui-ci est beaucoup plus étoffé. Il s'affaire à démontrer de manière soutenue que le cinéma encourage la criminalité chez les jeunes. D'abord, en s'attaquant au contenu, qu'il dépeint comme destructeur de l'autorité et de l'ordre social en présentant abondamment des voleurs et des assassins⁸⁴. Encore une fois, on insiste sur le fait que les gens vont au cinéma de manière fréquente et que donc leur imagination se laisse influencer par cette pléthore de valeurs douteuses, telles l'envie et la haine⁸⁵. Ensuite, *L'Action catholique* appuie ses dires par quelques exemples. Elle cite un rapport d'enquête sur les méfaits du cinéma à Québec datant d'avril 1918, qui relate les conséquences néfastes du cinéma⁸⁶. Elle insiste sur des exemples plus concrets en rapportant l'histoire de Mme Bounay, attaquée par un voleur influencé par le cinéma⁸⁷. Enfin, *L'Action catholique* demande une prise d'actions avec la suggestion de quelques-unes, soit la mise sur pied d'une ligue contre le mauvais cinéma⁸⁸, d'une œuvre pour la protection de la jeune fille⁸⁹ et le maintien de la censure⁹⁰.

⁸³ *Ibid.*, p. 466-467.

⁸⁴ « Le malfaisant cinéma », *L'Action catholique*, 31 mai 1919.

⁸⁵ *Ibid.*,

⁸⁶ *Ibid.*,

⁸⁷ « Le cinématographe, plaisir dangereux », *Ibid.*, 12 août 1920, p. 3.

⁸⁸ « Le malfaisant cinéma », *Ibid.*, 31 mai 1919.

⁸⁹ « Des œuvres, encore des œuvres », *ibid.*, 8 juillet 1920, p. 3.

⁹⁰ « Il faut tenir bon », *Ibid.*, 5 mai 1926, p. 3.

Tout comme les discours journalistiques, le discours religieux s'articule autour de plusieurs thèmes, soit l'influence criminelle du théâtre et du cinéma ainsi que la moralité. Selon une lettre pastorale écrite par l'archevêque de Montréal en 1921, Mgr Paul Bruchési, à l'adresse des prêtres de son diocèse, le cinéma représente un agent corrupteur pour la société⁹¹. Mgr Bruchési prend soin de préciser que ceci est vrai tant pour les enfants, que pour les jeunes et les adultes. À l'instar de *L'Action catholique*, cette lettre pastorale associe la corruption aux images de violence présentées par les producteurs qui s'emploient à les héroïser⁹². Pour Mgr Bruchési, le véritable enjeu de cette exposition à la criminalité s'avère être l'âme.

La corruption associée à la criminalité représente donc un élément fondamental dans les deux types de discours concernant le cinéma et le théâtre. Par contre, ce discours ne s'adresse pas spécifiquement aux jeunes femmes, mais bien à l'ensemble des jeunes. Il vise, tout comme les propos au sujet de la frivolité, à condamner les images véhiculées par le cinéma et le théâtre qui corrompent littéralement l'imagination des jeunes, ou l'âme dans le cas de l'Église catholique, pour en faire des criminels. Dans le cas de *L'Action française*, l'emphasis est mise sur ceux considérés comme les véritables coupables de cette corruption, les Juifs. Ses propos radicalement antisémites laissent sous-entendre que les habitués du cinéma ne peuvent lutter contre cette contamination et deviennent de véritables marionnettes entre les mains de ce loisir corrupteur. *L'Action catholique* abonde dans le même sens tout en poussant un peu plus loin la note. Effectivement, *L'Action catholique* concrétise son discours en s'appuyant sur des rapports gouvernementaux et des faits vécus, ce qui a pour but d'effrayer les lecteurs en leur dépeignant une réalité dangereuse. Ce discours n'est certainement pas sans répercussion puisqu'il est appuyé par une série de lois. Il existe plusieurs lois au Québec visant à réduire l'impact du

⁹¹ *Mandements, lettres pastorales, circulaires et autres documents publiés dans le diocèse de Montréal*, vol 16, Montréal, Chapleau, 1925, p. 363.

⁹² *Ibid.*, p. 364.

cinéma. Par exemple, une loi sur la censure est votée dès 1913. Ensuite, en 1919, sous la pression ecclésiastique, une loi restreint l'accès aux salles de cinéma aux mineurs de moins de seize ans non accompagnés. À la suite de l'incendie du *Laurier Palace*, cette loi sera modifiée et interdira complètement l'accès au cinéma pour les mineurs. Enfin, en 1928, la censure s'étend aux affiches de cinéma⁹³. Comme l'a souligné Michel Bellefleur, dans sa lutte contre les loisirs, l'Église attend de l'État une législation à cet effet⁹⁴. Si elle ne peut enrayer le fléau du cinéma chez les jeunes, elle réussit tout de même à influencer sur l'État pour une loi sur l'interdiction du cinéma pour les mineurs. C'est donc de toutes parts que fusent les pointes envers le cinéma et le théâtre, soit provenant du discours journalistique, religieux et même par des actes de l'État.

En outre, la tentative d'inscrire le cinéma dans les plaisirs urbains dangereux est visible dans le type de vocabulaire employé. Plusieurs qualificatifs éloquentes sont utilisés par l'ensemble des journaux traitant du cinéma. Ainsi, un journaliste de *L'Action française* désigne le cinéma comme une « source du mal »⁹⁵, un agent destructeur, déformateur et corrompeur⁹⁶, un plaisir dangereux, contagieux et empoisonneur⁹⁷. On peut constater que dans ce cas-ci, le cinéma est synonyme de péril et représenté comme une maladie. En effet, l'ensemble des termes réfère à une source de propagation du mal devant laquelle les jeunes sont impuissants. Les propos de *L'Action catholique* sont similaires avec l'emploi des épithètes « malfaisant »⁹⁸ et

⁹³ Y. Lever, *op. cit.*, p. 58-61.

⁹⁴ Michel Bellefleur, *L'évolution du loisir au Québec, essai socio-historique*, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, 1997, p. 35.

⁹⁵ « Contre le cinéma corrompeur », *L'Action française*, avril 1922, p. 188. « Le problème de notre vie morale », juillet 1927, p. 188.

⁹⁶ « Le problème de notre vie morale », *Ibid.*, juillet 1927, p. 5.

⁹⁷ « La primauté du moral », *Ibid.*, septembre 1927, p. 129.

« source empoisonnée⁹⁹ ». Paul Henri de *L'Action catholique* exhorte ses lecteurs à se garder à l'abri du mal¹⁰⁰ et à se distraire honnêtement¹⁰¹, c'est-à-dire autrement que par le cinéma. *La Patrie* publie un article calqué sur l'organe officiel du Vatican, *L'obsevatore Romano*. Dans celui-ci, l'Église catholique accuse le cinéma américain « de faire ingurgiter au monde un véritable poison et de dégrader les masses en cherchant à leur plaire¹⁰² ». Quant aux lettres pastorales, elles s'affairent également à présenter le cinéma comme un danger. Le coadjuteur de Montréal, Mgr Georges envoie une circulaire aux prêtres de Montréal en 1929 présentant des sujets de sermons. Un des points concerne le théâtre et le cinéma, considérés comme un poison pour la population, puisqu'ils développent les penchants mauvais¹⁰³. En 1921, Mgr Bruchési accuse le cinéma d'encourager les « passions les plus déshonnêtes¹⁰⁴ ». Puis, il avance que les théâtres sont incompatibles avec une ville honnête¹⁰⁵. Par conséquent, il est clair que les discours journalistique et religieux tentent de décourager les jeunes de fréquenter les cinémas et les théâtres qu'ils associent à la notion du mal.

⁹⁸ « Le malfaisant cinéma », *L'Action catholique*, 31 mai 1919.

⁹⁹ *Ibid.*

¹⁰⁰ « Buveurs de bière », *Ibid.*, 25 février 1926, p. 3.

¹⁰¹ « Des œuvres, encore des œuvres », *Ibid.*, 8 juillet 1920, p. 3.

¹⁰² « Leur cinéma empoisonneur », *La Patrie*, 22 juillet 1927, p. 5.

¹⁰³ *Mandements, lettres pastorales, circulaires et autres documents publiés dans le diocèse de Montréal*, vol. 18, Montréal, Arbour et Dupont, 1940, p. 79.

¹⁰⁴ *Mandements, lettres pastorales, circulaires et autres documents publiés dans le diocèse de Montréal*, vol 16, Montréal, Chapleau, 1925, p. 363.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 364.

2.2.3 Moralité

En plus de corrompre les âmes de manière criminelle, le théâtre et le cinéma sont accusés de la dépravation des mœurs par leur essence immorale. Dans le Montréal urbain des années 20, la sexualité devient une réalité beaucoup plus visible. D'une part, cela s'explique par la promiscuité des jeunes fournie par le contexte urbain. D'autre part, les loisirs commerciaux ne sont pas étrangers à ce phénomène. Ils permettent d'échapper au contrôle parental, scolaire et professionnel, en fournissant aux jeunes un cadre de rencontre mixte. Le théâtre n'échappe pas à cette règle, d'autant plus qu'il est lui-même fournisseur d'images qu'on pourrait qualifier d'osées pour l'époque. La fréquentation du cinéma comme cause première d'immoralité constitue le cœur de l'argumentation de plusieurs journaux et de l'Église catholique. D'abord, *La Patrie* publie un article sur l'importance d'une censure cinématographique éclairée en insistant sur le fait que la province de Québec en est une « profondément morale et catholique ». Aussi, le journal prône la protection de la jeunesse envers les spectacles dangereux ou risqués¹⁰⁶. En mettant l'accent sur le protectorat des jeunes, *La Patrie* montre clairement qu'ils sont le groupe cible qu'il faut prémunir des scènes jugées menaçantes pour leur âme.

Ensuite, un journaliste de *L'Action française* exprime clairement son opinion anti-sémite en dénonçant le cinéma judéo-américain comme dangereux pour les mœurs. Il vise particulièrement la jeunesse, qui à l'aide du cinéma, prend connaissance des « dessous de la vie » et du vice¹⁰⁷. Manifestement, ces deux expressions font directement référence à la sexualité. À une époque où la sexualité demeure un sujet tabou, l'effervescence des loisirs commerciaux tend à sortir les jeunes femmes de leur ignorance à ce sujet. L'opinion mise de l'avant dans cet article

¹⁰⁶ « Il faut une censure mais une censure éclairée », *La Patrie*, 6 novembre 1920, p. 23.

¹⁰⁷ « Théâtre et cinéma », *L'Action française*, juillet 1924, p. 74.

se révèle être le reflet d'une société qui préférerait maintenir les jeunes femmes dans l'ignorance à propos de la sexualité, comme l'a démontré Andrée Lévesque¹⁰⁸. On peut penser que *L'Action française* qualifie de vice une sexualité liée au plaisir et à l'amour, telle que présentée au cinéma. Cette idée est contraire à celle prescrite par la religion voulant que la sexualité soit réalisée dans un but exclusivement procréateur¹⁰⁹. En outre, des articles parus dans *L'Action française* visent directement les femmes en accusant à trois reprises le cinéma d'enseigner aux jeunes filles l'adultère¹¹⁰. Un journaliste de *L'Action française* va plus loin en 1926 en jugeant le cinéma immoral. Il croit que la pratique des loisirs provoque une chute des natalités et une hausse des divorces causés par l'indépendance des époux¹¹¹. Le relâchement des mœurs est suscité par le cinéma, évidemment, et s'attaque à la famille en premier, croit-on. Contrairement à la croyance selon laquelle le cinéma et le théâtre sont à la source de la criminalité chez les jeunes en général, ils sont plutôt néfastes pour les femmes dans ce cas-ci. Le rédacteur pointe d'abord du doigt les jeunes femmes qui, sous l'influence du cinéma, se rendront coupables d'infidélité et par conséquent d'un éclatement de la famille, qui est une grande source d'inquiétude à cette époque¹¹². Le cinéma est certes dangereux pour la jeunesse, mais pour les jeunes femmes avant tout semble-t-il.

La position de *L'Action catholique* est semblable. En effet, lorsque le journal aborde la question du théâtre et du cinéma, il traite presque à tout coup de la question

¹⁰⁸ Lévesque, *op. cit.*, p. 71.

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 12.

¹¹⁰ « Théâtre et cinéma », *L'Action française*, juillet 1924, p. 74, « Ses ennemis moraux », *L'Action française*, janvier 1926, p. 73, « Le problème de notre vie morale », *L'Action française*, juillet 1927, p. 12.

¹¹¹ « Ses ennemis moraux », *L'Action française*, janvier 1926, p. 66-67.

¹¹² Lévesque, *op. cit.*, p. 24.

des mœurs, où il juge le cinéma maître d'immoralité¹¹³ et grand instrument de perversion¹¹⁴. S'il décèle des dangers physiques et moraux, il s'attarde beaucoup plus sur ces derniers en insinuant que la population n'est qu'une marionnette face aux images qu'elle visionne. Le résultat de l'observation de scènes d'amour emporte les jeunes sur le chemin de la luxure, de la passion et des plus bas instincts¹¹⁵. À l'instar de *L'Action française*, *L'Action catholique* insiste sur les graves conséquences qu'entraîne la fréquentation des cinémas, soit l'adultère, le libertinage et la prostitution pour les femmes. Le journal exagère à outrance la répercussion du mal moral sur les femmes, en avançant que celles-ci se dépraveraient sexuellement en fréquentant le cinéma. À quelques reprises, *La Bonne Parole* avance des propos similaires. Dans un article paru en 1922, l'auteur insiste sur le fait qu'en traitant du sujet des loisirs, il est impossible d'omettre les dangers qui s'y rattachent. Ainsi, les jeunes femmes profitant de leur liberté dans les loisirs s'exposent à des dangers physiques et moraux, particulièrement à des contacts malsains en fréquentant les cinémas¹¹⁶. L'auteur semble insinuer qu'elles sont disposées à commettre l'acte sexuel en employant des expressions comme « contacts malsains » et « elles papillonnent autour du feu¹¹⁷ ». Un autre article dans le même journal reproduit un rapport sur les cinémas et les théâtres pour la province de Québec. Dans celui-ci, on peut y lire que sur une étude de 284 vues animées, ce sont les scènes immorales qui sont majoritaires avec un nombre de 448, contre 6 antireligieuses, 93 antisociales, 113 contre le bon goût, 50 inoffensives et 22

¹¹³ « Le malfaisant cinéma », *L'Action catholique*, 31 mai 1919, p. 2.

¹¹⁴ « Bon cinéma », *Ibid.*, 26 mai 1923, p. 3.

¹¹⁵ « Le malfaisant cinéma », *Ibid.*, 31 mai 1919, p. 2.

¹¹⁶ « Emploi du salaire et des loisirs », *La Bonne Parole*, janvier 1922, p.12.

¹¹⁷ *Ibid.*, p.11.

instructives¹¹⁸. Aussi, le rapport indique que les scènes les mieux accueillies sont celles où on y présente « l'amour libre, le concubinage, l'adultère, le divorce, la séduction, l'enlèvement, la passion justifiée, les scènes de mauvais lieux, de cabarets, de l'ivrognerie, de meurtres, de suicides, de duels, de vols, d'incendies¹¹⁹ ». *La Bonne Parole* souligne l'action de la Ligue des Mœurs contre ces scènes qu'elle juge immorales¹²⁰. Pour *La Bonne Parole*, le cinéma semble donc synonyme d'immoralité.

La position du clergé catholique se montre également éloquente avec la publication de plusieurs lettres pastorales à cet effet. Par exemple, en 1927, le chanoine Valois fait appel à un vocabulaire très explicite quant à la question de la moralité. Le chanoine insiste sur le caractère sacré de la journée du dimanche en exhortant les fidèles à cesser ces divertissements qui incitent à la profanation, au lucre et au péché¹²¹. Aussi, dans une circulaire visant à proposer des sujets de sermons pour l'année 1929, il est question de théâtre et de cinéma où ces derniers sont condamnés pour cause des sujets représentés et de l'immodestie des parures¹²². Ces amusements doivent être mis à l'écart par l'immoralité qu'elle suscite au sein des familles¹²³.

La question de moralité et de sexualité revient à plusieurs reprises, entre autres dans une lettre pastorale datant de 1921. Dans celle-ci, l'archevêque de Montréal, Paul Bruchési, réproouve le cinéma pour « l'amour impur » qu'on y

¹¹⁸ «Les cinémas et théâtres », *La Bonne Parole*, décembre 1922, p.12.

¹¹⁹ *Ibid.*, p.13.

¹²⁰ *Ibid.*, p.14.

¹²¹ *Mandements, lettres pastorales, circulaires et autres documents publiés dans le diocèse de Montréal*, vol. 18, Montréal, Arbour et Dupont, 1940, p.55.

¹²² *Ibid.*, p.78.

¹²³ *Ibid.*, p. 79.

présente, ainsi que pour les scènes de séduction, de prostitution, de rapt et d'adultère qui prévalent dans les films pour s'emparer du cœur des spectateurs dits victimes¹²⁴. Il est certain que la notion d'amour impur invoquée par Mgr Bruchési fait référence à la sexualité hors du mariage. On peut constater que les propos de *L'Action catholique* s'inspirent directement des déclarations de l'Archevêque. Effectivement, dans les deux cas, le cinéma est accusé de dominer le public en le manoeuvrant. Il conduit aux mêmes fins, la prostitution et l'adultère. Le théâtre, loin d'être mieux selon Mgr Bruchési, construit sa popularité sur des affiches éhontées et des représentations de nuit, ce qui est contraire à une ville honnête. De plus, les costumes déshonnêtes, les amours libres et les « hymens », que l'on peut sans aucun doute associer au mariage sans fidélité, contribuent à l'aversion de l'Église catholique envers ces divertissements¹²⁵. En 1922, les propos du clergé catholique sont similaires avec la condamnation du théâtre en tant que remplaçant des offices liturgiques qui est pour la jeunesse une source de moralité douteuse, de perversion, de désordre, d'entretien de la passion et de jeux organisés¹²⁶. À n'en pas douter, cette réprobation vise les femmes. À savoir, les costumes déshonnêtes et les parures immodestes désignent ces tenues légères de femmes où il est désormais possible de contempler les jambes, les bras, les épaules et parfois même le décolleté. Les « hymens » sans fidélité représentent sans contredit les femmes coupables d'adultère. Les mœurs légères sont par conséquent attribuées en grande partie aux femmes par l'Église catholique.

En lien avec l'immoralité du cinéma et du théâtre, le haut clergé catholique formule une deuxième inquiétude, soit le respect du caractère sacré du dimanche. Dans une de ses ordonnances, le coadjuteur de Montréal dénonce le goût des

¹²⁴ *Mandements, lettres pastorales, circulaires et autres documents publiés dans le diocèse de Montréal*, vol 16, Montréal, Chapleau, 1925, p. 364.

¹²⁵ *Ibid.*, p. 364.

¹²⁶ *Mandements, lettres pastorales, circulaires et autres documents publiés dans le diocèse de Montréal*, vol 17, Montréal, Chapleau, 1926, p. 260.

amusements de la population et plus particulièrement, celui lié au théâtre et au cinéma. Cet engouement va à l'encontre des mœurs catholiques avec la transformation de la vie sociale qui a résulté en commercialisation du dimanche¹²⁷. Cette modification est attribuable au contexte urbain montréalais qui favorise l'accès aux loisirs commerciaux en tout temps, et ce, même les jours de fin de semaine. Le coadjuteur met en opposition à ces mauvais amusements, ce qu'il considère de saines distractions, c'est-à-dire les exercices physiques auxquels les jeunes s'adonnent en groupe en plein air. Les loisirs commerciaux ne sont donc pas présents dans ce qui est considéré loisir sain. Dans une lettre pastorale de l'archevêque Louis-Nazaire Bégin de Québec distribuée à Montréal en 1922, la condamnation des amusements effectués le dimanche est plus élaborée. En effet, les représentations théâtrales sont qualifiées de « folie mondaine » et associées à divers dangers, tels le péché, la promiscuité, la moralité douteuse et même perverse, le désordre et la passion¹²⁸. Comme on peut le constater, la moralité et la sexualité forment le cœur de l'argumentation de l'archevêque Bégin. En outre, face à cet engouement pour le théâtre, l'archevêque Bégin déplore la désertion de « l'édifiant spectacle de nos offices liturgiques ¹²⁹ ». Une autre lettre pastorale abonde dans le même sens avec pour sujet principal, la sanctification du dimanche. Cette lettre vise à dénoncer « la profanation du dimanche par les divertissements défendus ¹³⁰ ». Il est à savoir que les divertissements payants sont interdits le dimanche dans les autres provinces canadiennes, qui sont majoritairement protestantes¹³¹. La lutte du clergé catholique n'est que plus féroce

¹²⁷ *Mandements, lettres pastorales, circulaires et autres documents publiés dans le diocèse de Montréal*, vol. 18, Montréal, Arbour et Dupont, 1940, p. 105-106.

¹²⁸ *Mandements, lettres pastorales, circulaires et autres documents publiés dans le diocèse de Montréal*, vol 17, Montréal, Chapleau, 1926, p. 259-260.

¹²⁹ *Ibid.*, p. 260.

¹³⁰ *Mandements, lettres pastorales, circulaires et autres documents publiés dans le diocèse de Montréal*, vol. 18, Montréal, Arbour et Dupont, 1940, p. 55.

¹³¹ Lever, *op. cit.*, p. 64.

afin de prouver la bonne vertu québécoise, d'où l'importance du respect du dimanche. Le chanoine Valois met l'emphasis sur le théâtre et le cinéma en condamnant la violation du jour du Seigneur que ces loisirs entraînent. Cette condamnation tourne également autour de la question de la moralité. Il n'est guère surprenant que l'Église catholique accuse le théâtre et le cinéma d'être à l'origine de la dégradation du jour destiné à lui être consacré. D'une part, ces deux divertissements commerciaux ne servent que de boucs émissaires à un rythme de vie complètement bouleversé par l'univers urbain. D'autre part, cette vie urbaine semble influencer grandement sur l'assiduité religieuse. En ce qui concerne l'histoire américaine, Paula Fass a bien démontré comment les jeunes se sont détournés de l'Église pour plutôt vénérer une nouvelle sorte de « religion » orientée vers les loisirs et les sports¹³². Il en va de même au Québec, puisque Lucia Ferretti soutient que la vie sociale paroissiale s'effrite considérablement au temps des années 20 dans la paroisse Saint-Pierre Apôtre de Montréal¹³³. Cette paroisse ne serait pas la seule à connaître l'affaiblissement de la vie communautaire. Dans sa *Brève histoire de l'Église catholique au Québec*, Lucia Ferretti affirme que ce phénomène touche tout Montréal et serait en partie causé par l'émancipation des jeunes permise par leur travail hors du foyer¹³⁴. Comme on peut le voir, la vie urbaine et ses loisirs occupent une place de plus en plus importante dans l'existence des jeunes, au grand désespoir de l'Église.

Par ailleurs, *L'Action catholique* et *L'Action française* abordent la question de la religion face aux divertissements. D'une part, *L'Action catholique* croit que les vues animées suppriment l'enseignement prodigué par l'Église. L'auteur prend soin de préciser que les préceptes de l'Église sont constitués de pureté, de chasteté,

¹³² Fass, *op. cit.*, p. 45.

¹³³ Lucia Ferretti, *Entre voisins, La société paroissiale en milieu urbain Saint-Pierre Apôtre de Montréal, 1848-1930*, Montréal, Boréal, 1992, p. 179-188.

¹³⁴ Lucia Ferretti, *Brève histoire de l'Église catholique au Québec*, Montréal, Boréal, 1999, p. 131.

d'humilité, de discipline, de respect de soi-même et de piété conjugale¹³⁵. L'année suivante, *L'Action catholique* publie un article où il est question de créer des œuvres afin d'appuyer l'Église et la famille face aux plaisirs de la ville, dont le cinéma¹³⁶. Puisqu'il est de nature catholique, il semble naturel que *L'Action catholique* mette de l'avant les valeurs et les œuvres catholiques. Par contre, il est intéressant de constater que la majorité des valeurs soulignées par l'auteur soient liées à la sexualité. Ainsi, l'Église apparaît comme le défenseur moral contre ce « mal » encouragé par les loisirs, tels le cinéma et le théâtre.

D'autre part, *L'Action française* affiche une position analogue. Dans un article sur les ennemis moraux du peuple canadien-français, les lieux de débauche et d'amusement sont associés à l'immoralité. Le remède suggéré contre ces plaisirs de la ville est sans hésitation la religion, pour *L'Action française*. Seule la pratique de la religion peut sauver le peuple, car une attitude de neutralité face à ce duel est considérée une trahison¹³⁷. En outre, Harry Bernard de *L'Action française* accuse les Juifs, grands propriétaires des entreprises cinématographiques, de viser la déchristianisation par leurs productions¹³⁸. La religion catholique fait donc figure de véritable rempart face à ce fléau d'immoralité et d'irrégion que sont le cinéma et le théâtre. Cette position semble être partagée bien sûr par l'Église catholique ainsi que par *L'Action catholique*. Malgré cette condamnation virulente, la jeunesse montréalaise ne donne pourtant pas l'impression d'avoir grandement été influencée par ces propos. En effet, les statistiques avancées par les journaux sur les millions de billets de cinéma achetés à Montréal laissent sous-entendre la popularité de ce loisir dans la métropole.

¹³⁵ « Le malfaisant cinéma », *L'Action catholique*, 31 mai 1919.

¹³⁶ « Des œuvres, encore des œuvres », *Ibid.*, 8 juillet 1920, p. 3.

¹³⁷ « Ses ennemis moraux », *L'Action française*, janvier 1926, p.75-79.

¹³⁸ « Théâtre et cinéma », *Ibid.*, juillet 1924, p.71.

En somme, les années folles semblent être grandement profitables au phénomène émergent qu'est le cinéma. Bien que le théâtre soit également présent à Montréal, il semble éclipsé par la popularité du cinéma. En témoignent le nombre de cinémas ainsi que les quelques déclarations trouvées. En outre, les différents discours journalistiques et religieux traitent de ces loisirs commerciaux et s'attardent fréquemment sur les jeunes femmes et la question de la sexualité. Ce sujet, grande préoccupation du discours normatif de l'époque à propos des femmes, se révèle également au centre des discours traitant du cinéma, du théâtre et des femmes. Qu'en est-il de la danse ?

CHAPITRE III

LES DANSES MODERNES À MONTRÉAL

En plus d'être sous l'emprise des théâtres et des cinémas, le Montréal des années folles vibre au rythme du jazz et de la danse. En effet, ces deux nouveaux éléments sont omniprésents dans les discours journalistiques et religieux. À la lumière des différents discours sur le théâtre et le cinéma, largement provoqués par la sexualité féminine, les discours portant sur la danse sont-ils aussi marqués par la sexualité ? Afin de répondre à cette question, voyons d'abord la nature de ce qui constitue cette « danse moderne » faisant fureur auprès des Montréalais et Montréalaises. Ensuite, les conséquences de la danse, telles que vues par la presse et l'Église catholique, seront exposées. Les sources employées pour traiter de la danse et du jazz sont diverses. Ce chapitre se base sur 55 articles de journaux divers (*La Patrie*, *La Revue populaire*, le *Herald*, *L'Action catholique*, *Le Quartier latin* et le *McGill Daily*), trois mandements provenant des évêques et des cartes postales localisées à la Bibliothèque nationale du Québec.

Du côté de l'historiographie québécoise, trois auteures se démarquent. Pour débiter, Andrée Lévesque a produit une analyse importante du discours normatif sexuel, provenant des autorités médicales et religieuses et s'adressant aux femmes dans la période de l'entre-deux-guerres¹. Le discours normatif étudié par Lévesque est primordial étant donné la fréquence à laquelle il est souligné par les différents discours au sujet de la danse féminine montréalaise. Denise Girard s'intéresse à la

¹ Andrée Lévesque, *La norme et les déviantes : des femmes au Québec pendant l'entre-deux-guerres*, Montréal, Éditions du Remue-Ménage, 1989, 232 p.

même période dans son livre sur les mariages francophones à Montréal. Celui-ci offre le témoignage de plusieurs jeunes femmes quant à leurs habitudes de vie avant le mariage. Les loisirs commerciaux y sont présents, ainsi que quelques témoignages relatifs à la danse². Plus récemment, Tamara Myers a publié un livre sur les adolescentes montréalaises ayant dû faire face à la Cour juvénile. Les dépositions laissées par ces jeunes filles montrent qu'elles participent grandement à la vie culturelle montréalaise³. Ces révélations de la jeunesse féminine sont de la plus haute importance par les informations sur la danse montréalaise qu'elles offrent. Du côté américain, Kathy Peiss étudie la relation entre les femmes qui travaillent et les loisirs urbains⁴. Elle consacre tout un volet de son analyse aux salles de danse new-yorkaises. Grande ville industrielle et culturelle comme Montréal, les comparaisons sont fort utiles. Paula Fass se concentre sur la jeunesse étudiante américaine, particulièrement sur l'influence du groupe des pairs sur les jeunes ainsi que les nouvelles habitudes adoptées par ces derniers⁵. Fass traite des nouveaux codes moraux adoptés par les groupes de jeunes s'adonnant au plaisir de la danse. Enfin, pour la période antérieure, c'est-à-dire de 1789 à 1860, il existe un ouvrage de Christine Stansell portant sur les liens existant entre les femmes provenant de la classe ouvrière, la ville, le travail rémunéré et la sexualité⁶. Malgré le fait que Stansell ne se penche pas particulièrement sur le phénomène de la danse, son ouvrage n'en demeure pas moins pertinent. Elle étudie un contexte industriel dans lequel évoluent

² Denise Girard, *Mariage et classes sociales : les Montréalais francophones entre les deux Guerres*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 2000, 203 p.

³ Tamara Myers, *Caught : Montreal's Modern Girls and the Law, 1869-1945*, Toronto, University of Toronto Press, 2006, 345 p.

⁴ Kathy Peiss, *Cheap Amusements : Working Women and Leisure in Turn-of-the-Century New York*, Philadelphia, Temple University Press, 1986, 244 p.

⁵ Paula Fass, *The Damned and the Beautiful : American Youth in the 1920's*, New York, Oxford University Press, 1977, 497 p.

⁶ Christine Stansell, *City of Women : Sex and Class in New York, 1789-1860*, New York, Alfred A. Knopf, 1986, 301 p.

les jeunes femmes, similaire à celui de Montréal des années 20, c'est-à-dire où les jeunes femmes provenant des classes inférieures servaient de soutien financier à la famille. Commençons d'abord par examiner l'état de la danse à Montréal.

3.1 Nature des danses modernes

3.1.1 Publicités et pratiques

Dans un premier temps, il est à savoir que la danse à Montréal dans les années 1920 est populaire et surtout très accessible. Les publicités ainsi que les multiples possibilités d'endroits pour aller danser témoignent de cet engouement. Les publicités

Figure 3.1



Source : *The Herald*, 23 novembre 1928, p. 19.

sont nombreuses et de toutes sortes. Elles annoncent des cours de danse et parfois des cours privés⁷. Des soupers dansants sont également mis de l'avant dans les publicités, soit dans des cafés⁸, des hôtels⁹ ou encore dans des salles de danse¹⁰. La grande majorité des publicités montre un couple homme et femme enlacé et dansant (figure 3.1). Alors que les discours journalistiques et religieux sont si vindicatifs à l'égard de la promiscuité entre les sexes, les publicités passent outre ce jugement et affichent tout de même ces couples. La compagnie de cigarettes Rex publie également cette image afin de promouvoir son produit¹¹ (figure 3.2). D'autres n'hésitent pas à utiliser la popularité de la danse pour vendre leur produit. *La Patrie* contient plusieurs de ces publicités, dont pour les disques Columbia¹², un produit pour les pieds endoloris¹³, pour les chocolats Moirs¹⁴, pour les vêtements de chez Morgan¹⁵ et enfin pour un gramophone¹⁶. À en juger par ces publicités, les endroits où danser ne semblent donc pas manquer à Montréal. Phénomène intéressant, l'ensemble de ces publicités présente de jeunes couples dansant. Elles semblent donc viser particulièrement les jeunes ou à tout le moins associer la danse à la jeunesse. Le *McGill Daily* présente une kyrielle de publicités concernant la danse. S'adressant majoritairement aux étudiants, deux types de publicités leur sont destinés. D'un côté, celles qui annoncent

⁷ *Quartier Latin*, 30 mars 1921, p. 3.

⁸ *Herald*, 31 août 1929, p. 12.

⁹ *Ibid.*, 23 novembre 1928, p. 5, *La Patrie*, 8 décembre 1922, p. 13, 7 novembre 1927, p. 8.

¹⁰ *Herald*, 6 décembre 1922, p. 5.

¹¹ *Ibid.*, 22 novembre 1928, p. 5.

¹² *La Patrie*, 12 juin 1922, p. 8.

¹³ *Ibid.*, 31 mars 1923, p. 29.

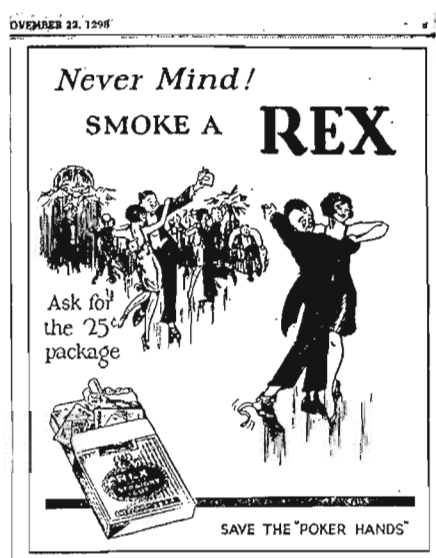
¹⁴ *Ibid.*, 17 octobre 1924, p. 8.

¹⁵ *Ibid.*, 7 novembre 1927, p. 14.

¹⁶ *Ibid.*, 23 novembre 1928, p. 19, 13 décembre 1928, p. 19.

les multiples danses ayant lieu à Montréal dans les différents cafés et autres endroits¹⁷. D'un autre côté, d'autres publicités promeuvent avec l'aide d'articles¹⁸ des danses se déroulant à McGill ainsi que des thés jazzés¹⁹. Au contraire des publicités trouvées dans le *Herald* et *La Patrie*, les publicités du *McGill Daily* sont exemptes d'images. Seules les publicités pour la compagnie de cigarettes *Rex* présentent

Figure 3.2



Source : *The Herald*, 22 novembre 1928, p. 5.

¹⁷ *McGill Daily*, 5 janvier 1920, p. 1, 6 janvier 1920, p. 1, 7 janvier 1920, p. 1, 10 janvier 1920, p. 3, 9 mars 1920, p. 1, 10 mars 1920, p. 4, 12 mars 1920, p. 3, 10 novembre 1921, p. 2, 11 novembre 1921, p. 2, 12 novembre 1921, p. 2, 27 octobre 1922, p. 1, 8 décembre 1922, p. 1, 9 novembre 1923, p. 3, 22 janvier 1924, p. 4, 31 octobre 1925, p. 2, 2 novembre 1928, p. 3.

¹⁸ *Ibid.*, « Precautions are Taken for Dance », 6 janvier 1920, p. 1, « American Club to Hold Dance », 11 février 1921, p. 3, « Jolly Time Spent at Union Dansant », 23 octobre 1922, p. 1, « Maccabaeen Dance to be Held on December 12 », 4 décembre 1922, p. 4, « Maccabaeen Dance at the Venetian », 7 février 1923, p. 4, « Ecstasies and Thrills at Informal », 26 janvier 1924, p. 1, « Maccabaeen Dance on Wednesday Night », 14 décembre 1925, p. 1, « Union House Dance Proved Very Popular », 18 décembre 1926, p. 1.

¹⁹ *Ibid.*, 29 octobre 1925, p. 4, 4 novembre 1926, p. 3, 15 décembre 1926, p. 4, 15 février 1927, p. 3, 12 janvier 1928, p. 3.

de jeunes couples dansant²⁰ (figure 3.2). Peut-on supposer que le lectorat étant en grande partie formé de jeunes, les publicités ont moins besoin d'être explicites quant à leurs destinataires?

Les mandements catholiques corroborent la popularité du phénomène de la danse. Dans une lettre pastorale datant de 1921, Mgr Bruchési veut condamner la danse qui est omniprésente selon lui, alors qu'on la retrouve chez des amis, dans les clubs, dans les restaurants et les hôtels²¹.

Outre les salles de danse, les parcs constituent un endroit privilégié pour les jeunes désirant s'adonner à ce loisir. Ainsi, les parcs Dominion et Belmont attirent les foules tout au long de la décennie tandis que le parc Sohmer doit fermer ses portes au début de celle-ci à cause d'un incendie²². Bien que peu de mentions n'apparaissent dans les journaux étudiés, il existe d'autres parcs populaires aux alentours de Montréal où les jeunes se retrouvent pour danser. Le parc King Edward de Boucherville accueille la population bourgeoise de Montréal grâce à des bateaux à vapeur assurant régulièrement la liaison entre les deux villes. Otterburn Park dans les environs de Saint-Hilaire est également une destination prisée. Le parc Tétreaultville dans l'est de la ville est desservi par le tramway. Il en va de même pour les parcs Dominion et Belmont qui sont situés à des extrémités de lignes de tramway. Opposés géographiquement, le parc Dominion se situe dans l'est de la ville tandis que le parc Belmont s'est instauré dans le nord-ouest, plus précisément à Cartierville²³. Ces parcs

²⁰ *Ibid.*, 17 janvier 1927, p. 2, 21 janvier 1927, p. 2, 18 février 1927, p. 2.

²¹ *Mandements, lettres pastorales, circulaires et autres documents publiés dans le diocèse de Montréal*, vol 16, Montréal, Chapleau, 1925, p. 363.

²² La date exacte de fermeture demeure nébuleuse puisque tandis que Lamonde et Montpetit la situent à 1919, le journal *La Patrie* publie en 1920 un compte rendu des activités du parc.

²³ Steve Proulx, *Les saisons du parc Belmont, 1923-1983*, Outremont, Libre expression, 2005, p. 20-21.

connaissent diverses sources d'inspiration, dont les parcs champêtres et cafés-concerts de Paris et de Londres. L'apparition des parcs d'attractions se réalise dans le but d'attirer une plus vaste clientèle, comme le fait *Coney Island* aux États-Unis avec *Steeplechase*, *Luna Park* et *Dreamland*²⁴. Ce nouveau type de parcs à Montréal témoigne de la privatisation de la culture et du divertissement, en opposition avec des lieux publics gratuits comme le jardin Viger ou le Mont-Royal²⁵.

L'intérêt de la population pour ces parcs transparait dans les journaux. Les lecteurs peuvent fréquemment y trouver des informations sur les diverses activités tenues dans les parcs, et ce, surtout dans le journal *La Patrie*. Ces articles montrent clairement l'enthousiasme de la population pour les parcs montréalais. *La Patrie* mentionne à de nombreuses reprises la grande affluence des foules et précise dans un article sur le parc Dominion que c'est par milliers que les Montréalais et les étrangers viennent s'amuser²⁶. Ces chiffres ne paraissent pas exagérés, puisque l'affluence du parc Sohmer seulement correspond à 750 000 personnes par été²⁷. Les trois parcs vantent leur pavillon de danse et le parc Dominion met de l'avant l'attrait que cette piste exerce sur les jeunes²⁸. Quant au parc Belmont, une de ses annonces met plutôt l'emphasis sur les aspects de la salle de danse. Selon *La Patrie*, celle-ci aurait des dimensions de 300 pieds sur 150²⁹. On peut facilement imaginer qu'une telle salle peut contenir une large foule, ce qui laisse présager de sa popularité. En juin 1924, un

²⁴ *Ibid.*, p. 14-16.

²⁵ Yvan Lamonde et Raymond Montpetit, *Le parc Sohmer de Montréal*, Ville Saint-Laurent, Institut québécois de recherche sur la culture, 1986, p. 62.

²⁶ « Bénéfice de l'institut Harvey au parc Dominion », *La Patrie*, 14 juin 1921, p.11, « Nos parcs, la vie au grand air », 24 juin 1924, p. 14.

²⁷ Lamonde et Montpetit, *op. cit.*, p. 204.

²⁸ « La popularité du parc Dominion et ses nombreuses attractions », *La Patrie*, 25 août 1925, p. 7.

²⁹ « Au parc Belmont », *La Patrie*, 18 mai 1925, p. 18.

article de *La Patrie* avance que « le pavillon de la danse ne désemplit pas³⁰ ». Par ailleurs, lors de sa première année d'activités, le parc attire 40 000 visiteurs³¹. Les trois parcs mettent de l'avant à un moment ou à un autre au cours de la décennie, la salle de danse dont ils disposent ainsi que leur orchestre jouant la musique de l'heure, soit le jazz. Une recherche effectuée par Magda Fahrni et Yves Frenette sur Alma Drouin, une jeune Franco-Américaine ayant vécu à Montréal de juillet 1917 à octobre 1918, témoigne de la popularité de la danse chez les jeunes femmes. Âgée de 20 ans lors de son séjour à Montréal, la jeune femme confie à son journal intime et ses correspondants son amour des plaisirs urbains, dont celui de la danse³². Les écrits d'Alma Drouin permettent de constater que les loisirs urbains étaient accessibles à toutes les strates de la population, puisque cette Franco-Américaine provient de la classe ouvrière³³. Alma déclare fréquenter le parc Dominion³⁴ et son cas ne semble pas unique. Des cartes postales du Parc conservées à la Bibliothèque nationale du Québec affichent la présence de plusieurs jeunes filles au parc. Sur un total de 17 cartes, six montrent des foules parmi lesquelles on distingue clairement des jeunes femmes. Par exemple, deux cartes présentent des attractions du parc, dont le célèbre « Shoot the Chutes » et l'on peut y voir une foule agglutinée aux alentours³⁵. À l'œil seulement, les femmes semblent représenter la moitié de l'attroupement. Par leurs traits et leurs cheveux, plusieurs semblent être de jeunes femmes au début de la

³⁰ « Nos parcs, la vie au grand air », *La Patrie*, 24 juin 1924, p. 14.

³¹ Proulx, *op. cit.*, p. 34.

³² Magda Fahrni et Yves Frenette, « 'Don't I Long for Montreal': L'identité hybride d'une jeune migrante franco-américaine pendant la Première Guerre mondiale », *Histoire sociale/Social History* (à paraître), p. 14-15.

³³ *Ibid.*, p. 12.

³⁴ *Ibid.*, p. 15.

³⁵ *Shooting the Chutes, Dominion Park*, s.d. < www.bnquebec.ca/carpos/c029.jpg > (Consulté le 30 mars 2007), *Montreal, "Dominion Express"*, s.d. < www.bnquebec.ca/carpos/c05396.jpg > (Consulté le 30 mars 2007).

vingtaine. Croquées sur le vif, ces cartes démontrent que les femmes participaient bel et bien aux loisirs en place à Montréal³⁶.

Les jeunes Montréalais ne manquent ni d'endroit ni de temps pour se consacrer à leur loisir favori puisque les heures d'ouverture sont favorables aux gens de toutes conditions sociales. Effectivement, l'ensemble des parcs est ouvert sept jours par semaine, et ce, jusqu'à minuit. Le fait d'ouvrir le dimanche offre l'opportunité aux classes ouvrières de profiter des différentes activités des parcs. Le faible coût de ces attractions, et parfois leur gratuité, accorde d'autant plus la chance aux ouvriers de s'adonner à ces loisirs. Kathy Peiss en vient d'ailleurs aux mêmes conclusions en ce qui concerne les parcs d'attractions situés à New York, les célèbres Coney Island et Steeplechase. L'auteure croit en effet que les propriétaires de ces parcs en ont fait des endroits sécuritaires et attrayants pour toutes les classes sociales. L'importante commercialisation de ces loisirs a permis de créer une culture désormais hétérosociale³⁷. La popularité de la danse à Montréal est également entravée par une loi adoptée en 1922. Cette loi oblige les salles de danse à fermer leurs portes à minuit les jours de semaine et à fermer complètement le dimanche³⁸. Si cette décision satisfait les résidents de certains quartiers de Montréal, elle ne fait pas l'unanimité chez tout le monde. D'un côté, quelques Montréalais affirment au quotidien *Herald* que la loi a entraîné une quiétude dans des quartiers où les fêtards s'attardaient parfois jusqu'aux petites heures du matin³⁹. D'un autre côté, quelques danseurs se

³⁶ *Montreal Attraction in the Dominion Park*, s.d. <www.bnquebec.ca/carpos/c05393.jpg> (Consulté le 30 mars 2007), *Montreal, P.Q., Entrance to Dominion Park*, s.d. <www.bnquebec.ca/carpos/c02968.jpg> (Consulté le 30 mars 2007), *Aerial Swings, Dominion Park*, s.d. <www.bnquebec.ca/carpos/c02969.jpg> (Consulté le 30 mars 2007), *View of Dominion Park*, s.d. <www.bnquebec.ca/carpos/c02963.jpg> (Consulté le 30 mars 2007).

³⁷ Kathy Peiss, *Cheap Amusements : Working Women and Leisure in Turn-of-the-Century New York*, Philadelphie, Temple University Press, 1986, p. 186-187.

³⁸ «Dance by-Law Good for Sleep », *Herald*, 5 juin 1922, p. 2.

³⁹ *Ibid.*, p. 2.

montrent désappointés dans les paroles du maire Médéric Martin que cite le *Herald*. Les danseurs mécontents affirment que la danse ne débute qu'après la fermeture des théâtres. Cet argument laisse sous-entendre de la popularité des loisirs chez les jeunes, qui le soir venu, se paient du théâtre et de la danse. Quant au maire, il est convaincu du bien fondé de cette décision. La nouvelle loi assure la santé des danseurs qui se verront dans l'obligation de se coucher plus tôt, tout en étant permissive, puisque selon le maire, plusieurs villes américaines et canadiennes fixent la fermeture des salles de danse à onze heures⁴⁰. Le maire Martin se montre catégorique face aux opposants de la nouvelle loi : « As regards the complaint that dancing does not start until after the theatres close, this does not interest me at all. The place for a person after the theatre is in the home, not to start turning night into day and dance their health away until the early hours of the morning and spend the day at work half asleep⁴¹. » Malgré tout, cette loi ne semble pas avoir diminué l'ardeur des danseurs, puisqu'en 1924 l'Église catholique produit un mandement sur ce sujet. Dans celui-ci, l'ensemble de la population est accusé de s'adonner à la danse. Les riches dans les grands hôtels et le peuple dans les salles publiques où, dit-on, les filles comme les garçons danseraient jusqu'aux petites heures du matin tous les soirs⁴². Le phénomène de la danse semble donc irrémédiablement installé à Montréal.

⁴⁰ « Dance Halls Must Close by Midnight », *Herald*, 10 juin 1922, p. 2.

⁴¹ *Ibid.*, p. 2.

⁴² *Mandements, lettres pastorales, circulaires et autres documents publiés dans le diocèse de Montréal depuis son érection jusqu'à l'année 1869*, vol 17, Montréal, Chapleau, 1926, p. 304.

3.1.2 Danse synonyme du Mal

Malgré la suprématie de cette distraction qu'est la danse dans la vie des Montréalais et Montréalaises, les discours journalistiques tendent à déprécier ce loisir, d'abord en l'associant avec le mal. Ce mal semble provenir tant de la danse elle-même que de la musique jazz. D'une part, quelques journaux dont *L'Action catholique* associent directement la danse avec le mal. En comparant à plusieurs reprises les danses modernes à une calamité, *L'Action catholique* condamne cette pratique chez les jeunes. Un article du directeur Jules Dorion définit clairement l'opinion de *L'Action catholique* sur ce mal qui se répand dans la population. Véritable pilier du journal, il est à savoir que Dorion donne la priorité aux valeurs catholiques dans l'ensemble de ses rédactions. D'ailleurs, Dorion est un homme convaincu de ses opinions, auxquelles il s'accroche⁴³. Selon Dorion, le mal devient commun au point que : « Tout, depuis vingt ans, a tendu à l'avilissement de la femme, au retour à cette époque payenne où elle n'était qu'un objet de plaisir⁴⁴. » Ces danses dégoûtantes poussent les hommes à tenir les femmes par la taille et les femmes à se faire « malaxées par un polisson quelconque⁴⁵ ». Nous pouvons voir que l'idée du mal développée par le rédacteur en chef de *L'Action catholique* est liée à celle de la sexualité. Ce mal touche d'autant plus les femmes qui deviennent non seulement victimes, mais complices de ce mal puisqu'elles « consentent » aux attouchements. Il est visible dans cet article que la femme paraît beaucoup plus coupable que l'homme dans la pratique de la danse. En effet, alors que l'homme se contente de tenir sa partenaire à la taille, de son côté, la femme se montre coupable

⁴³ Marquis, *op. cit.*, p. 191.

⁴⁴ « Ne soyons pas “communs” », *L'Action catholique*, 12 janvier 1924, p. 3.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 3.

d'actes quasi-sexuels. C'est ce que l'Église appelle les danses lascives, associées au mal et condamnées⁴⁶.

La position de l'Église catholique est similaire à celle de *L'Action catholique* en tous points. À savoir, l'Église considère la danse de nature sexuelle et consensuelle. D'une part, en 1924 l'archevêché de Montréal produit une circulaire sur les danses modernes qui menacent les mœurs québécoises. La circulaire s'attarde sur la définition des danses ainsi que sur leurs conséquences. À propos de la nature des danses, l'Église se montre éloquente. Pour ce faire, l'auteur de la circulaire cite une enquête sur les danses modernes comportant non seulement des hommes d'Église et des hommes de science tels que des médecins, mais également des professionnels comme des avocats et des journalistes. Ce rapport décrit les danses modernes en ces termes : « Il semble que tout y ait été prévu pour favoriser une excitation. Les contacts prolongés du corps, qui étaient jadis une indécence, y sont intimes et continus⁴⁷. » Ces danses ne sont que « contacts et attouchements » qui s'avèrent être « une insulte à la pudeur⁴⁸ ». Plus précisément encore, ce rapport désigne les danses comme « un moyen de jouissance sexuelle plus ou moins hypocrite⁴⁹ ». Cette danse qualifiée d'impure, d'exotique et de barbare aurait comme « but d'exciter la passion et de la soutenir⁵⁰. » Aux premiers abords, les commentaires suscités par les danses modernes rappellent ceux portant sur le théâtre et le cinéma, c'est-à-dire qu'elles seraient sans aucun doute liées à la sexualité.

⁴⁶ « Chronique religieuse », *Ibid.*, 10 janvier 1924, p. 3.

⁴⁷ Mandements, lettres pastorales, circulaires et autres documents publiés dans le diocèse de Montréal depuis son érection jusqu'à l'année 1869, vol 17, Montréal, Chapleau, 1926, p.308.

⁴⁸ *Ibid.*, p.308.

⁴⁹ *Ibid.*, p.308.

⁵⁰ *Ibid.*, p.308.

D'autre part, l'Église accuse les danses modernes, qui se pratiquent à deux partenaires, de « coopération ». Plus précisément, en s'adonnant à ce loisir, les danseurs s'associent dans le mal puisqu'ils se placent en état de scandale, puis de péché. Pourtant, il n'est pas essentiel pour ces pécheurs d'en arriver à l'acte sexuel puisque la complicité du loisir suffit. À preuve : « Il n'est pas toujours nécessaire, pour être coupable, que l'on aille jusqu'à provoquer le péché du danseur avec une intention formellement mauvaise : il suffit que l'on y prenne part en connaissance et en pleine approbation⁵¹. » L'Église met de l'avant un précepte qu'elle place sur la loi de la charité. Cette loi oblige moralement chaque individu à dénoncer tout phénomène jugé à scandale et pouvant causer la ruine morale⁵². La loi de la charité vise à contrer toute coopération, et ce, jusqu'à la tolérance du mal. Cette tolérance du mal prévaut chez les danseurs « qui, avertis de l'abus qui va être fait de leur personne et du péché qui se prépare, laissent faire⁵³. » L'Église en fait un devoir pour tous ses croyants. Pour l'Église catholique, il est indéniable que les danses modernes placent leurs adeptes en état de péché. Elle soutient clairement que la chasteté s'en trouve menacée et laisse même sous-entendre qu'il serait fort improbable qu'il n'en soit pas ainsi⁵⁴. Encore une fois, le vocabulaire employé par l'Église catholique est grandement éloquent. L'état de péché engendré par les contacts intimes des danses modernes fait penser à l'acte sexuel tandis que la chasteté en danger ne laisse planer aucune ambiguïté.

Le mal personnifié par les loisirs entraîne « dans son tourbillon toutes les classes sociales⁵⁵ ». L'ensemble de la société montréalaise, riche et pauvre, est donc

⁵¹ *Ibid.*, p.311.

⁵² *Ibid.*, p.311.

⁵³ *Ibid.*, p.313.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 311.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 304.

touché par la société des loisirs et se retrouve condamné par l'Église. Il en va de même pour le phénomène des nouvelles danses. Les danses modernes aux yeux de l'Église sont omniprésentes et représentent un véritable fléau⁵⁶. Alors qu'auparavant les soirées de famille s'avéraient d'amicales causeries où les jeunes filles amorçaient des relations, elles sont désormais remplacées par des soirées transformées en sauteries et en réunions turbulentes et sensuelles⁵⁷. À l'instar de *L'Action catholique*, l'Église impute aux femmes une grande part des responsabilités quant au relâchement des mœurs sexuelles. Selon la circulaire datant de 1924, ce sont les femmes qui permettent aux danseurs ces « familiarités scabreuses » et ces « abandons compromettants⁵⁸ ». Les costumes indécents féminins sont directement liés au libertinage. De plus, par leurs actions scandaleuses, les danseuses influent sur les autres filles en les entraînant à « frôler des dangers qu'elles savent mortels⁵⁹ ». Le discours normatif sur la sexualité qui prévaut à l'époque est simple, comme l'a démontré Andrée Lévesque. En effet, l'idéal sexuel enseigné aux jeunes femmes par l'entremise du clergé et des médecins est clair. La virginité est impérative, alors que la sexualité est acceptée dans les limites du mariage seulement, et ce, dans un but procréateur et non de plaisir⁶⁰. Celles qui oseraient s'aventurer hors de ces limites, c'est-à-dire avoir des relations sexuelles avant le mariage, risquent gros, d'où la mise en garde des dangers mortels provenant de l'Église catholique. D'une part, la simple perte de la virginité pourrait conduire à la déchéance sociale selon Andrée Lévesque, puisque ces jeunes filles seraient condamnées au célibat, leur réputation étant

⁵⁶ *Mandements, lettres pastorales, circulaires et autres documents publiés dans le diocèse de Montréal*, vol 16, Montréal, Chapleau, 1925, p. 363.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 363.

⁵⁸ *Mandements, lettres pastorales, circulaires et autres documents publiés dans le diocèse de Montréal*, vol 17, Montréal, Chapleau, 1926, p. 312.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 312.

⁶⁰ Andrée Lévesque, *La norme et les déviantes : des femmes au Québec pendant l'entre-deux-guerres*, Montréal, Éditions du Remue-Ménage, 1989, p.61-63.

entachée⁶¹. D'autre part, la perte de la virginité accompagnée d'une grossesse aurait des conséquences presque fatales pour la jeune fille qui se retrouverait mise au ban de la société en subissant la honte et l'ostracisme de ses pairs⁶². Malgré ces menaces, selon le *Rapport annuel du ministère de la Santé et du Bien-être social*, le nombre d'enfants illégitimes nés au Québec pour la deuxième moitié de la décennie 1920 oscille entre 2 000 et 2 400⁶³. Une partie de ces mères sera recueillie par l'Hôpital de la Miséricorde de Montréal afin de protéger les familles du scandale et de permettre aux jeunes femmes d'expier leur faute. Ces comportements intolérables pour l'Église existent donc en un certain nombre au Québec. C'est pourquoi l'Église s'efforce par son discours de décourager les comportements qu'elle juge inadmissibles et qui n'aboutissent, selon cette perspective, qu'à des scénarios catastrophes.

Les jeunes femmes ne sont pas les seules à inciter les autres sur le chemin de la perte. Les mères sont à plusieurs reprises montrées du doigt par l'Église catholique et divers journaux. L'Église catholique dénonce les mères qui poussent leurs filles vers le mal et les fréquentations libres dans le but de les marier⁶⁴. Les mères sont dépeintes comme trop permissives et molles dans l'éducation qu'elles dispensent à leurs enfants, tandis que ceux-ci abusent de leur liberté⁶⁵. En agissant ainsi, les mères risquent de compromettre le mariage de leurs filles, qui exposées au contact intime des danses modernes pourraient demeurer célibataires.

⁶¹ *Ibid.*, p.63.

⁶² *Ibid.*, p.85.

⁶³ *Ibid.*, p.121.

⁶⁴ *Mandements, lettres pastorales, circulaires et autres documents publiés dans le diocèse de Montréal*, vol 17, Montréal, Chapleau, 1926, p.313.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 314-315.

Une opinion similaire est exprimée dans le journal étudiant *Le Quartier Latin*. Deux auteurs avancent l'idée que les mères encouragent ces attouchements lors de la danse afin de marier leurs filles. Pierre Revel parle de « vaste conspiration matrimoniale⁶⁶ » alors que Georges Rousseau dénonce la « lâcheté des mères⁶⁷ ». Enfin, *L'Action catholique* consacre un article en 1928 sur l'importance du rôle de la mère dans l'éducation des jeunes filles. Selon la chroniqueuse Claudette de *L'Action catholique*, la modernité prévaut sur tout, même sur l'éducation des jeunes filles. Celles-ci deviennent des poupées de salon, c'est-à-dire qu'elles ne pensent qu'à s'amuser et à danser et cela à cause d'une éducation ratée. Elles ne peuvent tenir une maison étant donné l'éducation superficielle qu'elles ont reçue de leur mère⁶⁸. Certains journalistes de *L'Action catholique* insistent sur le fait que pour un mariage heureux, les femmes doivent savoir se rendre utiles et tenir une maison. Sinon, elles ne trouveront pas à se marier. Tout comme l'Église catholique appuie le fait que les jeunes femmes demeureront célibataires si elles sont compromises par la danse, des journalistes de *L'Action catholique* mettent l'emphasis sur le désir des hommes de voir leur épouse aux tâches ménagères plutôt qu'obnubilée par les loisirs. Ainsi, Claudette cite les paroles d'un jeune homme sur son épouse pour appuyer ses dires : « Jamais je ne l'aime autant que lorsque, arrivant à l'improviste, je la surprends à raccommoder ou à peler des légumes⁶⁹. » Il est certain que l'industrialisation et l'urbanisation viennent bouleverser tant la vie de famille que la vie des jeunes. Ces derniers, loin d'être confinés à la maison comme ils pouvaient l'être à la campagne, découvrent une ville riche en attractions en même temps qu'une certaine liberté. La structure interne de la famille étant grandement modifiée, elle se retrouve du coup accusée d'être la source du désordre de la jeunesse. L'historienne américaine Paula

⁶⁶ « De la danse », *Le Quartier Latin*, 17 mars 1921, p. 1.

⁶⁷ *Ibid.*, 11 janvier 1924, p. 1.

⁶⁸ « Pour les femmes, l'éducation des filles », *L'Action catholique*, 20 octobre 1928, p. 15.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 15.

Fass en a fait la remarque dans son livre *The Damned and the Beautiful*⁷⁰. Des conclusions similaires ressortent du présent cas avec le dépouillement des mandements catholiques, du *Quartier Latin* et de *L'Action catholique*. Enfin, *La Revue populaire* associe également les danses modernes au mal, puisqu'elle qualifie ces danses de démoniaques⁷¹.

Les danses modernes que nous avons vu liées au mal et à l'éducation donnée par les mères à leurs filles, sont également associées à la mode. Surtout, pas à n'importe quelle mode, mais à la mode de l'indécence. Encore une fois, la tendance générale semble converger vers une critique de la sexualité. *La Revue populaire* publie un article où il est question de la mode indécente et de la danse. Selon celui-ci, il est impératif que les femmes se couvrent décentement afin de ne pas troubler les hommes. Aussi, le corps de la femme a été conçu afin de donner la vie et non d'être étalé aux yeux de tous les hommes. *La Revue populaire* s'attaque au manque de goût soutenu par la danse et les toilettes écourtées⁷². Un article publié dans *La Bonne Parole* accuse les jeunes femmes de porter des tuniques de nymphes que l'auteur juge trop courtes lors des bals⁷³. L'allusion est à peine voilée puisque par définition, une nymphe est nue ou à demi-nue. Encore une fois, ce sont les jeunes femmes qui se voient coupables d'attiser la sexualité dans la danse.

L'Action catholique établit le même rapport. Le journal dénonce les toilettes provocantes, au service des loisirs, portées par les jeunes filles. *L'Action catholique* répète que l'Église catholique condamne cette pratique qui est une cause de péché et

⁷⁰ Paula Fass, *The Damned and the Beautiful : American Youth in the 1920's*, New York, Oxford University Press, 1977, p. 37-55.

⁷¹ « La femme d'hier et la femme d'aujourd'hui », *La Revue populaire*, décembre 1921, p. 94.

⁷² « La femme d'hier et la femme d'aujourd'hui », *La Revue populaire*, décembre 1921, p. 143-144.

⁷³ « Bals et jeunes filles », *La Bonne Parole*, septembre 1925, p. 13.

de lourdes dépenses familiales. Dans un autre article, *L'Action catholique* implore les jeunes filles de cesser de rêver d'être des mannequins vivants. Celles-ci sont beaucoup trop portées vers les loisirs et la mode plutôt que vers les véritables tâches qui incombent aux jeunes filles, soit les tâches ménagères⁷⁴.

Les mandements de l'Église catholique reflètent la même position. Ils condamnent les modes immorales jugées de folie coupable et qui sont jointes au phénomène des danses lascives. Encore une fois, la femme est accusée de provocation avec ce manque de pudeur flagrant⁷⁵. L'Église en appelle à la conscience ainsi qu'à la morale naturelle et chrétienne afin que les jeunes cessent ces amusements et ces modes, car les « mœurs deviennent légères comme les robes⁷⁶ ». Dans ses mémoires sur les années 20, l'auteur James Gray rapporte une anecdote aux conclusions similaires. À savoir qu'en 1925, dans l'Ouest canadien, Mgr Jubinville aurait condamné la danse chez les jeunes, car les jeunes filles à moitié vêtue, dit-il, se tordent sur les pistes de danse comme des serpents⁷⁷. Pour l'Église catholique, il est clair que la femme est en grande partie responsable des danses lascives.

Enfin, *Le Quartier Latin* se prononce dans le même sens. Dans un de ses articles, Pierre Revel se montre outré du décolleté féroce que les jeunes femmes exhibent sur les pistes de danse. Il compare ces femmes à des négrillones en pagne⁷⁸. Suggérée péjorativement, cette analogie donne l'impression que les femmes montréalaises sur les pistes de danse se transforment en femmes de tribus

⁷⁴ « Pour les femmes, l'éducation des filles », *L'Action catholique*, 20 octobre 1928, p. 15.

⁷⁵ *Mandements, lettres pastorales, circulaires et autres documents publiés dans le diocèse de Montréal*, vol 16, Montréal, Chapleau, 1925, p. 362-364.

⁷⁶ *Mandements, lettres pastorales, circulaires et autres documents publiés dans le diocèse de Montréal*, vol 17, Montréal, Chapleau, 1926, p. 305.

⁷⁷ James Gray, *The Roar of the Twenties*, Toronto, Macmillan of Canada, 1975, p. 97.

⁷⁸ « De la danse », *Le Quartier Latin*, 17 mars 1921, p. 1.

« primitives » sans foi ni loi. Dans un autre article, l'auteur souligne le péril auquel les jeunes sont exposés sur la piste de danse, car « [...] la danseuse est littéralement nue sous la robe et que le partenaire, qui ne porte même pas de gants, est bien obligé de s'en rendre compte. Le salon est devenu un laboratoire où tout danseur peut se livrer impunément à la passion des études anatomiques⁷⁹. » L'ensemble de ces articles affiche une position sans équivoque. La préservation de la pudeur dans la mode incombe aux femmes. Celles-ci doivent absolument être vêtues décentement afin de ne pas attiser le désir sexuel de leur partenaire pour préserver leur chasteté.

La nature du jazz est tout aussi néfaste. Un journaliste de *La Patrie* désapprouve le jazz en 1921 en publiant un article sur la condamnation du jazz en Hongrie, car il inciterait à la dépravation des mœurs. L'auteur souhaite un sort identique pour le jazz au Québec⁸⁰. Il est intéressant de constater que *La Patrie* désire en fait modifier les goûts artistiques de la masse populaire au Québec selon son article. Un article de *La Revue populaire* traite le jazz de la même manière, c'est-à-dire qu'il le compare à un crime. Dans un de ses articles sur cette musique, *La Revue populaire* débute avec ces mots : « Tout crime comporte un châtiment proportionné. Il en est de certaines mauvaises habitudes comme de la plupart des crimes. Tout se paie, tout s'expie⁸¹. » Malgré la pléthore d'injures envers le jazz à Montréal, il est impossible de stopper cette vague de jazz, de charleston et de tango qui déferle d'un peu partout. John Gilmore a bien montré dans son livre sur le jazz à Montréal, comment cette musique est omniprésente dans les années 20. Les salles de danse, les boîtes de nuit, les théâtres de vaudeville ont adopté cette musique provenant de musiciens noirs, et ce, jusqu'aux bateaux de croisière sur le Saint-Laurent⁸². Pourtant,

⁷⁹ « Danses modernes », *Le Quartier Latin*, 11 janvier 1924, p. 1.

⁸⁰ « Le "jazz" condamné », *La Patrie*, 24 mai 1921, p. 11.

⁸¹ « Le jazz fait sa première victime », *La Revue populaire*, octobre 1922, p. 137.

⁸² John Gilmore, *Swinging in Paradise*, Montréal, Véhicule Press, 1988, p. 47.

la condamnation du jazz en Hongrie et l'association de cette musique à un crime montrent bien que certains journalistes tentent désespérément d'y mettre un frein. La place importante qu'occupent les danses modernes et le jazz à Montréal ne ravissent pas l'ensemble des médias et l'Église catholique, comme l'a démontré l'analyse de plusieurs articles. En vérité, ils sont plutôt associés à une calamité qui s'attaque à l'ensemble de la population malgré les efforts des autorités pour endiguer ce fléau. D'ailleurs, John Gilmore est clair. Bien reçu par la communauté musicale blanche de Montréal, il en va tout autrement de la génération adulte en place. Celle-ci croit que le jazz associé à la danse pourraient provoquer le déclin de la civilisation occidentale ainsi que de la morale chrétienne⁸³. Outre le mal qu'elles provoquent, les danses modernes entraînent les jeunes vers une sexualité ouvertement étalée. Les jeunes femmes se montrent particulièrement coupables face à cette sexualité affichée par leurs comportements et leur habillement provocateur. Examinons maintenant les conséquences qui, selon les journaux étudiés, découlent de ces actes.

3.2 Conséquences des danses modernes

3.2.1 Conséquences physiques

Le phénomène montant de la danse ne fait pas que susciter un discours sur la nature de celle-ci, mais également un discours sur les conséquences physiques et morales de cette pratique. D'une part, les conséquences physiques déplorées sont multiples. Cependant, avant de cerner les séquelles physiques provoquées par la danse, *Le Quartier Latin* et *La Revue populaire* cherchent à savoir si la danse est un exercice physique. Dans le cas du *Quartier Latin*, la réponse est mitigée. Pour deux auteurs, la danse est bel et bien un exercice, mais devant être pratiquée avec

⁸³ *Ibid.*, p. 35.

modération⁸⁴. Dans un troisième article, l'auteur se montre catégorique, la danse n'est en aucun point un exercice physique et entraîne de graves résultats⁸⁵. Afin de déterminer la portée de ceux-ci, *Le Quartier Latin* fait appel à l'opinion de médecins. Le docteur Vigouroux, favorable à la danse avec modération, croit tout de même que les désagréments sont nombreux. Ils peuvent prendre la forme de troubles respiratoires, de courbatures, de bronchites, de pneumonies, de palpitations et de fièvre. Selon le médecin, le manque de repos et les boissons glacées prises au moment de la danse sont à l'origine de ces troubles⁸⁶. Pour Pagès, un hygiéniste opposant de la danse, les conséquences physiques sont énormes, car les danses modernes entraînent de l'énervement, du surmenage cérébro-spinal, de l'hystérie et de la neurasthénie⁸⁷, c'est-à-dire des névroses. En plus, selon Pagès, l'état d'épuisement engendré par la pratique de la danse conduit vers le fléau de la stérilité. Le gynécologue Bernard soutient les arguments de Pagès, puisqu'il est convaincu que les danses modernes menacent l'avenir de la race. Cette opinion est fondée sur les nombreux troubles physiques et psychiques dont le docteur Bernard a été témoin⁸⁸. Il est important ici de nuancer certains propos. Les médecins Bernard et Pagès étant d'origine française, on peut supposer que l'auteur de ces articles tente d'effrayer ses lecteurs avec des autorités lointaines, le lectorat n'étant pas en mesure de vérifier facilement la véracité de tels propos. De plus, la crédibilité du docteur Vigouroux semble douteuse par le choix du nom utilisé. Cela paraît être un pseudonyme employé par une personne quelconque. Tout de même, les propos publiés dans *Le Quartier Latin* s'insèrent dans le courant traditionaliste qui traverse la société à l'époque. En

⁸⁴ « Pour la danse », *Le Quartier Latin*, 31 mars 1921, p. 4 et « Un mal à guérir », 10 février 1924, p. 1.

⁸⁵ « Danses modernes », *Le Quartier Latin*, 11 janvier 1924, p. 1.

⁸⁶ « Un mal à guérir », *Le Quartier Latin*, 10 février 1924, p. 1.

⁸⁷ « Danses modernes », *Le Quartier Latin*, 11 janvier 1924, p. 1.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 1, et « La danse », 8 mars 1923, p. 2.

effet, les mœurs changeantes provoquent le besoin chez certains de se rallier au passé. On croit que l'esprit de famille, les rôles traditionnels et la stabilité familiale sont en péril⁸⁹. D'où la crainte que la nouvelle société des loisirs soit néfaste pour les générations futures, l'étant déjà pour la génération des années 1920. Aussi, selon les spécialistes, les danses modernes seraient à l'origine de certains troubles mentaux⁹⁰. Par ailleurs, l'ensemble de ces troubles physiques déboucherait sur des problèmes moraux. Le discours médical du *Quartier Latin* se montre unanime sur la question des conséquences physiques. L'abus des danses modernes entraîne irrémédiablement des répercussions graves sur la santé des danseurs et sur celle des générations à venir.

En ce qui concerne *La Revue populaire*, la danse n'est point un exercice⁹¹. Plusieurs raisons expliquent cette croyance comme le fait que les danses ne sont qu'un prétexte au flirt⁹² ou bien encore qu'elles constituent un loisir dangereux pour les jeunes femmes. Il existe quelques mentions à cet effet, mais les arguments principaux sont l'objet d'un article en octobre 1922. Cet article cerne les conséquences physiques sur ceux qui pratiquent la danse sur la musique du jazz tout en étalant une histoire à sensation où une jeune fille américaine serait victime de cette musique. L'article avance que les adeptes qui abusent du jazz développent une maladie nommée diarthrose. Selon l'article, cette maladie s'attaquerait aux articulations en les faisant bouger involontairement de tous côtés⁹³. Les équipes médicales des États-Unis, de l'Angleterre, de la France et du Canada seraient aux abois devant d'éventuels désastres, alors que le premier cas pathologique a été

⁸⁹ Lévesque, *op. cit.*, p. 24.

⁹⁰ « Danses modernes », *Le Quartier Latin*, 11 janvier 1924, p.1.

⁹¹ « L'éternel féminin », *La Revue populaire*, novembre 1920, p.118 et « La femme et les sports », décembre 1921, p.94.

⁹² « L'éternel féminin », *Ibid.*, novembre 1920, p.119.

⁹³ « Le jazz fait sa première victime », *Ibid.*, octobre 1922, p.137.

découvert aux États-Unis par le cas de Marie, victime de la diarthrose. Celle-ci voit son corps danser le shimmey contre son gré et alerte ainsi les autorités⁹⁴. L'article insiste sur la honte et l'humiliation que subit la jeune fille victime des danses modernes. D'où l'appel de *La Revue populaire* désireux de mettre fin à la musique du jazz et aux danses qui l'accompagnent tel le shimmey, par crainte de propagation de la maladie. En citant un cas dit réel, *La Revue populaire* s'emploie à effrayer les jeunes et surtout les jeunes filles en prenant Marie comme exemple.

3.2.2 Conséquences morales

D'autre part, les conséquences morales déplorées par les discours journalistiques et religieux convergent dans le même sens. Les danses modernes favorisent les rapports intimes entre les sexes et s'attaquent ainsi à la bonne vertu des jeunes gens. Outre des séquelles physiques dénoncées par les médecins cités dans *Le Quartier Latin*, des séquelles d'ordre moral sont également divulguées. Les danses modernes sont qualifiées immorales et de s'apparenter au « lupanar⁹⁵ », c'est-à-dire en langage plus courant, à une maison de prostitution. Les jeunes filles sont particulièrement visées par les désordres moraux entraînés par les danses modernes, car elles sont représentées comme étant à l'opposé de ces danses. En effet, les jeunes filles étant censées être chastes, naïves et inconscientes, elles sont l'antithèse de la danse considérée comme un moyen d'excitation sensuelle et sexuelle, de jouissance sexuelle et même de prélude à l'orgie collective⁹⁶. De plus, la danse est considérée comme trop intime⁹⁷ et trop libre⁹⁸.

⁹⁴ «Le jazz fait sa première victime », *Ibid.*, octobre 1922, p.137-138.

⁹⁵ « Danses modernes », *Le Quartier Latin*, 11 janvier 1924, p. 1.

⁹⁶ « Danses modernes », *Ibid.*, 11 janvier 1924, p. 1.

⁹⁷ « De la danse », *Ibid.*, 17 mars 1921, p. 1.

L'opinion qui transparaît dans *La Revue populaire* est semblable. La danse n'est qu'un prétexte au flirt entre jeunes gens⁹⁹. Alors que le jazz incite à la vulgarité, les danseurs par leur rapprochement renvoient une image de sexualité¹⁰⁰. Aussi, en février 1922, paraît encore une fois un article où il est possible de lire un cas vécu, dans ce cas-ci, l'histoire de Mme George J. Ainslie de New York. Cette femme américaine a causé la perte de son couple en sortant tous les soirs pour aller danser. Son mari lui a donc intenté un procès pour cause de divorce¹⁰¹. Cet article montre la femme comme frivole et incapable de s'occuper de son foyer. Préférant s'amuser, elle a chambardé son mariage et provoqué l'inimaginable pour la population du Québec, le divorce.

Pour le discours religieux, les propos sont les mêmes. Les danses modernes sont provocantes et dangereuses pour la vertu¹⁰². Aussi, le problème moral soulevé par ce loisir très populaire chez les jeunes est lié à l'atmosphère trop chargée de sensualité, aux sollicitations qui se veulent pressantes et prolongées « pour que les hardiesses ne se sentent pas encouragées et les faiblesses vouées par avance à la chute¹⁰³. » Afin de contrer ces danses lascives, l'Église souligne le bon travail entrepris par la Ligue des bonnes mœurs. Selon l'Église, cette ligue dirigée par des hommes vise à maintenir la bonne moralité dans chaque quartier. Évidemment, son

⁹⁸ « La danse », *Ibid.*, 8 mars 1923, p. 2.

⁹⁹ « L'éternel féminin », *La Revue populaire*, novembre 1920, p. 119.

¹⁰⁰ « La femme d'hier et d'aujourd'hui », *Ibid.*, décembre 1921, p. 144.

¹⁰¹ « Le drame au foyer », *La Revue populaire*, février 1922, p. 13-18.

¹⁰² *Mandements, lettres pastorales, circulaires et autres documents publiés dans le diocèse de Montréal*, vol 16, Montréal, Chapleau, 1925, p. 363 et p.306.

¹⁰³ *Mandements, lettres pastorales, circulaires et autres documents publiés dans le diocèse de Montréal*, vol 17, Montréal, Chapleau, 1926, p. 311.

caractère catholique représente pour l'Église son plus grand atout¹⁰⁴. C'est pourquoi, dans cette lettre pastorale, Mgr Bruchési implore les élites, les journalistes et les sociétés de femmes de joindre la ligue. Selon Suzanne Marchand, le peu d'impact engendré par l'Église à propos de ses interdits sur les danses modernes et le théâtre a poussé l'Église à mettre sur pied des ligues telle la Ligue des femmes chrétiennes¹⁰⁵. Le soutien et l'encouragement envers la Ligue des bonnes mœurs provenant de l'Église s'inscrivent dans cette veine afin de mieux encadrer les femmes dans leur vie quotidienne. Cela permet à l'Église de tenter d'assurer un certain respect de ses préceptes avec un contrôle plus large.

Cette étude ne comporte aucun témoignage permettant de réellement prouver le caractère sexuel qui prévalait lors des soirées dansantes. Pourtant, l'étude de Kathy Peiss sur les loisirs commerciaux montre clairement que les jeunes Américains s'adonnaient à certains échanges de nature sexuelle lors des danses. Les conclusions de Peiss sont éloquentes :

« The culture of the commercial dance hall -the anonymity of its spaces, tolerance of uninhibited behavior, aura of romance, and peer pressure to conform –supported the social relationship of treating. It induced young women to engage in freer forms of sexuality and perhaps glamorized the notion of a sexual exchange. While treating gave some women opportunities for social participation they otherwise would have lacked, it remained a situation of vulnerability and potential exploitation¹⁰⁶. »

¹⁰⁴ *Mandements, lettres pastorales, circulaires et autres documents publiés dans le diocèse de Montréal*, vol 16, Montréal, Chapleau, 1925, p. 367-368.

¹⁰⁵ Suzanne Marchand, *Rouge à lèvres et pantalons, des pratiques esthétiques féminines controversées au Québec 1920-1939*, Montréal, Hurtubise, 1997, p. 89.

¹⁰⁶ Kathy Peiss, *Cheap Amusements : Working Women and Leisure in Turn-of-the-Century New York*, Philadelphie, Temple University Press, 1986, p. 113.

Il est quelque peu probable qu'il ait existé une situation semblable à Montréal. En effet, tout comme aux États-Unis, les loisirs commerciaux servaient fréquemment pour des sorties de couples qui en étaient à leurs fréquentations¹⁰⁷. Plusieurs femmes provenant de la classe bourgeoise ont déclaré en entrevue à Denise Girard participer à des soirées dansantes les vendredi et les samedi soirs lors des sorties précédant le mariage¹⁰⁸. Les thés dansant à l'hôtel Mont-Royal occupaient également les jeunes en couple les samedi après-midi¹⁰⁹. Aussi, bien que plusieurs jeunes filles occupent un emploi à cette époque, les salaires sont maigres et servent souvent de revenus d'appoint à la famille. Cela signifie que les jeunes femmes montréalaises ne possèdent pas beaucoup d'argent pour leurs sorties et que par conséquent, elles peuvent être tentées d'échanger certaines caresses afin de plaire et de sortir. Paula Fass en vient à une conclusion similaire, soit qu'une nouvelle norme s'installe dans les années folles, celle du rendez-vous galant et des caresses qui s'ensuivent. Ce phénomène découle de la nouvelle société des loisirs qui favorisent des sorties de couples, tels la danse et le cinéma, où la paire est la forme la plus pratique. Ainsi, les jeunes se rencontrent de manière irrégulière et sans la pression du mariage. L'intimité favorisée par l'environnement de la sortie et la pression du groupe occasionnent, selon Fass, les caresses dans le couple, car cette forme de sexualité n'est pas menaçante pour la virginité féminine¹¹⁰. Dans la récente étude de Tamara Myers sur les filles délinquantes à Montréal, plusieurs témoignages ont été relevés au sujet de la danse. D'abord, Myers trouve des similarités avec ce que l'on voit dans l'ouvrage de Paula Fass. Les adolescentes qui travaillent à Montréal se retrouvent intégrées à un groupe de pairs s'adonnant aux loisirs ensemble. Ce groupe mène bien souvent à la

¹⁰⁷ Denise Girard, *Mariage et classes sociales : les Montréalais francophones entre les deux Guerres*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 2000, p. 52-54.

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 46.

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 45.

¹¹⁰ Fass, *op. cit.*, p. 262-269.

formation de couples à partir du groupe¹¹¹. Myers affirme ensuite que les jeunes filles usent de leur liberté avec les salles de danse en ne respectant pas le couvre-feu¹¹². À plusieurs reprises, elles dansent toute la nuit, ne rentrant parfois pas du tout à la maison¹¹³. Quelques adolescentes attestent avoir été séduites sur le plancher de danse. Une d'elles se retrouve enceinte et indique que le *Jardin de danse* situé sur Sainte-Catherine devrait être mis sous surveillance policière puisque l'alcool y coule à flot et que plusieurs jeunes se droguent¹¹⁴. Selon l'auteure, il est clair que pour les parents et la Cour juvénile, la proximité sexuelle dans les salles de danse montréalaises et ses conséquences, se révèle leur véritable source d'inquiétude. L'auteure a d'ailleurs trouvé une corrélation entre l'ensemble des jeunes filles accusé de délinquance. En effet, selon Myers, la majorité de ces cas est liée à la sexualité féminine¹¹⁵. Cette étude montréalaise réalisée par Myers rend possible la vérification des hypothèses de Peiss et de Fass en ce qui concerne les jeunes filles new-yorkaises. Il ne fait aucun doute que pour plusieurs Montréalaises, la danse et la sexualité vont de pair.

Finalement, s'il est indéniable que les discours journalistiques et religieux s'entendent pour dire que les danses modernes possèdent un certain caractère sexuel, il est par contre impossible d'établir si ces danses engendraient des rapports sexuels entre la majorité des jeunes. Il est certain que ces danses qualifiées par l'Église catholique de lascives dégagent une image de sexualité, étant à l'opposé des danses plus traditionnelles. Les danses modernes transgressent toutes les normes par leurs pas moins stricts et le rapprochement des danseurs. Aussi, il est désormais possible de danser un peu partout, dans les cafés, les hôtels ou des salles spécialement réservées à

¹¹¹ Myers, *op. cit.*, p. 163.

¹¹² *Ibid.*, p. 160.

¹¹³ *Ibid.*, p. 161.

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 160.

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 64.

cet effet, ce qui ne se voyait pas auparavant. Ces salles favorisent les rapprochements entre filles et garçons qui ne sont que très rarement accompagnés de chaperons comme l'ont souligné Myers¹¹⁶ et Girard¹¹⁷. Dans ces conditions, les danses modernes représentent pour une société oscillant entre tradition et modernité dans les années 20 un véritable penchant pour une sexualité explicite.

Comme nous avons pu le constater, la société des loisirs est omniprésente dans les années 1920 à Montréal. Le phénomène des danses modernes est bien installé comme le montrent la publicité dans les journaux et l'accessibilité de la danse tant dans des salles que dans des parcs. De plus, ce nouveau loisir ne laisse personne indifférent. D'un côté, la ville légifère tandis que d'un autre, les discours journalistiques et religieux traitent abondamment du sujet. Ces derniers ne peuvent s'empêcher d'associer, tout comme nous avons vu précédemment avec le cinéma et le théâtre, les danses modernes à l'acte sexuel. Ils croient fermement que la chasteté et la vertu des femmes s'en trouvent menacées. Celles-ci se voient tour à tour attribuer le rôle de victimes, puis de coupables de ce fléau qui se propage à Montréal. Complices du mal par leurs comportements et leur habillement jugé indécent, qu'en sera-t-il alors que les femmes décident d'adopter le pantalon afin de pratiquer leur sport préféré ?

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 161.

¹¹⁷ Girard, *op. cit.*, p.54.

CHAPITRE IV

LA REPRÉSENTATION DES SPORTS FÉMININS

Au cours des années 1920, on assiste à une véritable explosion du phénomène sportif chez les femmes. Il existe en effet toute une kyrielle de sports accessibles pour les femmes, tant pour l'été que pour l'hiver. Ils transparaissent quelque peu dans les journaux et abondamment dans les catalogues de prêt-à-porter, comme ceux de Eaton et de Dupuis Frères. Étant donné la grande publicité dont les sports sont l'objet, plusieurs peuvent être considérés comme loisirs commerciaux. De plus, les sports font désormais partie de la vie des jeunes sous forme de spectacle¹. Le phénomène automobile prend également de l'ampleur au Québec. La commercialisation de ce nouveau mode de transport dans les journaux, montre l'automobile comme un loisir. Les jeunes en viennent donc à utiliser cette nouvelle technologie pour se divertir. Ce chapitre est consacré à l'analyse des discours sur les différents sports et loisirs publicisés au cours de la décennie étudiée.

Dans un premier temps, nous établirons la manifestation des sports féminins dans les catalogues et les journaux des années 1920. Cette première partie permettra de comprendre la commercialisation des sports féminins. Dans un deuxième temps, nous rendrons compte du discours relatif à la pratique du sport par les femmes. Quelles étaient donc les croyances circulant à propos du sport féminin ? La sexualité, dominante dans les autres discours sur les loisirs, est-elle présente dans les discours portant sur les sports féminins ? Ce quatrième chapitre sera divisé en quatre parties, soit les sports d'été, les sports d'hiver, la pratique de ces sports et finalement les

¹ Paula Fass, *The Damned and the Beautiful : American Youth in the 1920's*, New York, Oxford University Press, 1977, p. 65.

discours émanant des diverses sources au sujet de leur pratique. Il se base d'abord sur 36 images trouvées dans le catalogue Eaton relatives aux sports féminins. Véritable bible des consommateurs au cours des années 20, ce catalogue est très en vogue auprès de la gent féminine². Pour sa part, le catalogue Dupuis Frères connaît également une grande popularité au Québec puisqu'il est distribué à 20 000 exemplaires en 1921³. Au total, 28 références au sport féminin ont pu être relevées dans ce catalogue. En ce qui concerne les journaux, trois articles ont été trouvés dans *La Patrie* ainsi que 36 publicités. Trois articles de *L'Action catholique* ont été utilisés, en plus de sept publicités. Deux articles du *Herald* et une publicité ont également servi. De *La Bonne Parole*, deux articles ont été tirés. Enfin, un article de *L'Action française* a été trouvé. Il en est de même pour *Le Quartier latin*, *La Revue populaire* et le *McGill Daily*. Un total de 64 images de catalogues, de 11 articles et de 108 publicités a donc été employé à la rédaction de ce chapitre.

4.1 Sports d'été

Les sports d'été pratiqués par les femmes sont multiples. L'été étant synonyme de chaleur, la baignade est un sport incontournable. La campagne représente un endroit idéal pour se baigner, ainsi que les bains publics récemment construits à Montréal. Ces derniers font leur apparition dans la première décennie du siècle autant par soucis sanitaires que récréatifs⁴. De plus, les piscines publiques sont également créées à des fins récréatives. Le parc Belmont, par exemple, compte une

² Michelle Comeau, « Les grands magasins de la rue Sainte-Catherine à Montréal : des lieux de modernisation, d'homogénéisation et de différenciation des modes de consommation », *Revue d'histoire de la culture matérielle*, 41, (printemps 1995), p. 62.

³ *Ibid.*, p. 63.

⁴ Paul-André Linteau, *Histoire de Montréal depuis la Confédération*, Montréal, Boréal, p.243.

piscine ouverte aux deux sexes dès 1924⁵. Les maillots apparaissent donc dans les catalogues de prêt-à-porter. Une page avec photos est disponible pour la collection d'été 1923 de Dupuis Frères. Dans celle-ci, on y présente les maillots tant pour les femmes que pour les fillettes⁶. La même stratégie est adoptée par le catalogue Eaton pour les saisons printemps-été 1922 et 1924⁷. Plus tard, la collection de maillots de bain est réduite à un modèle seulement pour les femmes et fait l'objet d'une page

Figure 4.1



Source : *Eaton*, printemps-été 1925, p. 85.

⁵ Steve Proulx, *Les saisons du parc Belmont, 1923-1983*, Outremont, Libre expression, 2005, p. 45.

⁶ Catalogue Dupuis Frères, été 1923, p. 4.

⁷ Catalogue Eaton, printemps-été 1922, p.88 et printemps-été 1924, p. 88.

séparée des fillettes. Quant au catalogue Dupuis Frères, aucun modèle n'est présenté après 1925. Au début de la décennie, tant dans le catalogue de Dupuis Frères que dans celui d'Eaton, la vente de maillots est effectuée sur un fond de décor de plage. Ainsi, les femmes dessinées arborant les nouveaux modèles de maillots se retrouvent en bottines de plage sur la plage ! Les maillots annoncés dans les catalogues et les journaux sont semblables. Ils sont composés d'une seule pièce, dénudent les bras et les épaules, forment une jupe et arrivent un peu plus haut que le genou (figure 4.1). Bien qu'ils couvrent une bonne partie des courbes féminines, il n'en demeure pas moins que l'Église considère la dénudation des bras comme une « répugnante invitation à la luxure⁸ ».

Les magasins annonçant les maillots de bain sont nombreux. Ils se retrouvent dans différents journaux où s'ajoutent des publicités pour la plage. Le journal *La Patrie* publie des publicités pour Murphy⁹ et Morgan¹⁰, deux magasins de la rue Sainte-Catherine. Dans cette dernière publicité, on peut voir un costume de bain semblable à ceux annoncés dans le catalogue Dupuis Frères et Eaton. On y invite les femmes à se procurer tout l'équipement requis pour les bains ou les camps d'été, soit le costume, la casquette et les pantoufles. Enfin, le magasin Eaton annonce également des robes de plage¹¹. Le magasin vante ses robes de plage comme étant du dernier cri français. Par ses prix passablement élevés, allant de 30 à 65 dollars, comparativement aux trois dollars que coûtent les costumes de bain, ces robes sont vendues à l'attention d'une clientèle plus aisée. De plus, la publicité présente sa collection pour les vacances au bord de la mer. Trois femmes sur le bord d'une plage appuient ses

⁸ « L'Église et la mode », *Les semaines religieuses de Montréal*, vol. 83, n 51, 18 décembre 1924, p.826-831, publié dans Suzanne Marchand, *Rouge à lèvres et pantalons, des pratiques esthétiques féminines controversées au Québec 1920-1939*, Montréal, Hurtubise, 1997, p. 93.

⁹ *La Patrie*, 25 mai 1921, p. 5.

¹⁰ *Ibid.*, 29 juin 1925, p. 20.

¹¹ *Ibid.*, 6 mai 1926, p. 5.

dières. Il est certain que seule une minorité de la population possédait les moyens de se payer ce luxe. Il va sans contredit que cette classe se compose de bourgeois. *La Patrie* publie également des publicités annonçant la plage indirectement. Les compagnies de train Canadien Pacifique et National diffusent des publicités pour les plages du Maine aux États-Unis. Ces publicités montrent des hommes et des femmes dessinés en costume de bain sur la plage¹². Ce type de publicités est récurrent et se retrouve dans divers journaux, notamment dans le *Herald*¹³.

L'Action catholique publie quelques publicités de la compagnie Paquet où il est possible de voir des jeunes filles en maillot de bain. L'une de ces publicités proclame le bain comme un grand sport¹⁴. Un enthousiasme semblable est visible dans le *Herald* par rapport à la baignade. Dans un de ses articles, le journaliste soutient que même en automne la baignade demeure un sport populaire pratiqué à l'intérieur. Alors que certaines pratiquent ce sport de manière sociale, d'autres le pratiquent de manière plus sportive¹⁵. Un autre article fait référence à un concours de nage ayant eu lieu à Montréal. Trente cinq participants venus tant du Canada que des États-Unis sont venus y participer. Sur ce lot, dix sont des femmes. D'ailleurs, la photo représentant le concours est celle d'une femme américaine posant en maillot de bain¹⁶. Ces deux articles du *Herald* montrent bien que les femmes montréalaises semblent avoir adopté la nage non seulement comme loisir, mais également comme sport dans les années 1920.

¹² *La Patrie*, 25 juin 1929, p. 9.

¹³ *Herald*, 21 novembre 1928, p. 5.

¹⁴ *L'Action catholique*, 26 juin 1924, p. 5.

¹⁵ « Local Women are Enthused Over Swimming », *Herald*, 9 octobre 1922, p. 2.

¹⁶ « Big Local Swim Entry », *Herald*, 31 août 1929, p. 9.

Le tennis est un sport d'été représenté à maintes reprises dans les catalogues et dans *La Patrie*. D'une part, les catalogues Dupuis Frères et Eaton adoptent le même style de marketing au niveau de leur revue. Les deux s'emploient à reproduire des images de jeunes femmes dans la vingtaine majoritairement de type *flapper* afin d'annoncer les différentes collections de prêt-à-porter. Cette expression provient des États-Unis pour désigner la nouvelle apparence de la femme des années 20. Cette dernière est caractérisée par un changement dans son style vestimentaire, plus masculin et surtout plus sportif. La *flapper* arbore donc un look de femme sexy et athlétique avec les cheveux courts ondulés¹⁷. Les cheveux courts dans les années 20 sont clairement un signe de l'émancipation des femmes selon James Gray, car elles adoptent cette coiffure malgré l'opposition de l'Église catholique¹⁸. Ces images de femmes reproduites dans les catalogues sont fréquemment accompagnées d'articles de sport. La raquette de tennis est manifestement l'article de sport favori des catalogues. Elle revient à plusieurs reprises pour souligner les collections printemps et été, dont les chandails et les vêtements de sport¹⁹. La raquette de tennis est vendue par le magasin Dupuis Frères qui propose trois modèles en 1925²⁰. Un modèle s'adresse aux jeunes, cependant aucun n'est vendu spécifiquement à l'attention des femmes.

D'autre part, le tennis féminin fait partie du discours publicitaire du journal *La Patrie*. En effet, ce journal comporte des publicités de toutes sortes faisant référence au tennis. Par exemple, on y trouve des publicités de souliers de marque

¹⁷ Collectif Clio, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Le Jour, 1992, p. 263-264.

¹⁸ James Gray, *The Roar of the Twenties*, Toronto, Macmillan of Canada, 1975, p. 187.

¹⁹ Catalogue Eaton, printemps-été 1919, p. 63, printemps-été 1922, p. 50, printemps-été 1923, p. 51, printemps-été 1924, p. 64, printemps-été 1929, p. 41, et Dupuis Frères, printemps-été 1923, p. 8, automne-hiver 1925-26, p. 35, printemps-été 1927, p. 48, mi-été 1928, p. 49.

²⁰ Catalogue Dupuis Frères, printemps-été 1925, p. 8

Fleet foot où l'on peut voir de jeunes femmes jouer au tennis²¹. D'autres produits tels les cigarettes *Winchester*²² et les jus *Cordiaux Primus*²³ sont l'occasion de montrer des femmes pratiquant ce sport. Évidemment, les publicités pour les grands magasins ne sont pas à négliger, car elles comportent également des références au tennis. C'est le cas pour des annonces des magasins Eaton et Ogilvy's²⁴. Ces dernières montrent des jeunes femmes en jupes courtes et chandails sans manches jouant au tennis. Aussi, la publicité d'Ogilvy's vend des ensembles de tennis complets en proposant aux femmes de ressembler à Suzanne Lenglen ou Helen Wills²⁵, une joueuse française et une autre américaine, populaires à l'époque. Plusieurs indices laissent croire que le tennis était en vogue chez les femmes au cours des années 20. Non seulement elles ont accès à une panoplie de vêtements et d'articles pour pratiquer ce sport, mais le tennis est une forme de marketing féminin pour des produits divers.

Tout comme le tennis, le golf féminin se retrouve être une stratégie de vente courante dans les catalogues et *La Patrie*. Dans les catalogues Eaton et Dupuis Frères, les articles de golf sont présents dans les pages relatives à la vente de vêtements dits sportifs. On peut donc y voir des femmes prenant la pose avec des bâtons de golf à la main²⁶. Cette pose se retrouve également dans le journal *La Patrie* où les femmes jouant au golf sont populaires dans diverses publicités, par exemple de vêtements

²¹ *La Patrie*, 20 mai 1925, p. 21 et 20 mai 1929, p. 10.

²² *Ibid.*, 6 mai 1926, p. 15.

²³ *Ibid.*, 18 juin 1921, p. 8.

²⁴ *Ibid.*, 20 mai 1929, p. 8 et 25 mai 1929, p. 17.

²⁵ *La Patrie*, 25 mai 1929, p. 17.

²⁶ Catalogue Eaton, automne-hiver 1920-21, p. 85, automne-hiver 1922, p. 50, printemps-été 1923, p. 9, printemps-été 1926, p. 83, et Dupuis Frères, printemps-été 1924, p. 8, automne-hiver 1924-25, p. 2, printemps-été 1925, p. 19, automne-hiver 1925-26, p. 34-35.

pour le magasin *English and Scotch Woollen*²⁷, du nettoyeur *Dechaux*²⁸ et de la crème pour le corps *Hinds*²⁹. Le magasin Eaton publie également des annonces de vêtements de sports où le golf est en vedette³⁰. Quant au magasin Morgan, il annonce non seulement les vêtements, mais les articles de sport nécessaires à la pratique du golf. Les femmes sont donc invitées à acheter tout ce dont elles ont besoin pour les sports³¹.

La bicyclette représente également un sport d'été considérablement important puisqu'il est affiché à de nombreuses reprises dans les catalogues. Celui de Eaton est le plus éloquent avec la publication fréquente de publicités accompagnant la vente de bicyclettes. Ces articles recèlent de nombreux arguments sur les avantages de ce sport pour les femmes. On y expose la pratique de la bicyclette comme un plaisir accessible à tous, même aux femmes. La pratique de ce sport au quotidien entraîne évidemment le plaisir, mais également un bénéfice au niveau de la santé qui s'en retrouvera accrue tant sur le plan physique que sur le plan psychologique avec une recrudescence de la joie³². Des modèles pour femmes sont donc élaborés et mis en vente autour du concept du plaisir et non du mode de transport³³. Le catalogue Dupuis Frères propose aussi aux femmes l'achat d'une bicyclette. Par contre, les modèles proposés ne sont pas spécifiquement féminins et ne disposent pas non plus de textes spéciaux à leur

²⁷ *La Patrie*, 13 août 1920, p. 4.

²⁸ *Ibid.*, 25 juin 1929, p. 2.

²⁹ *Ibid.*, 29 août 1925, p. 7.

³⁰ *Ibid.*, 30 juin 1925, p. 5.

³¹ *Ibid.*, 23 mai 1925, p. 42.

³² Catalogue Eaton, printemps-été 1919, p. 358.

³³ Catalogue Eaton, printemps-été 1921, p. 299, printemps-été 1925, p. 397, printemps-été 1926, p. 406, printemps-été 1928, p. 379.

attention³⁴. Cependant, ce manque de différenciation entre les sexes démontre d'une certaine manière que ce sport s'adresse également aux femmes. En effet, en vendant des vélos pour tous, les femmes sont nécessairement incluses.

Un deuxième mode de transport fait fureur au cours des années 1920 à titre de loisir. Bien que n'étant pas réellement un sport, l'automobile est omniprésente dans la vie des jeunes au cours des années 20. Comme l'avance Paula Fass dans son livre sur la jeunesse américaine dans la décennie 1920, l'automobile représente un amusement populaire qui permet l'isolation du groupe d'amis³⁵. L'automobile constitue également un endroit de rencontre pour les deux sexes. L'auteure américaine Beth Bailey en vient aux mêmes conclusions. L'automobile dans les années 20 procure aux jeunes mobilité et intimité³⁶. Elle cite aussi un sociologue du nom d'Ernest Burgess qui donne des conférences dans les années 50 aux États-Unis. Ce dernier croit que le grand changement de masse sur les habitudes de séduction et de mariage provient d'une réaction de la population aux bouleversements de la société tels l'urbanisation et les moyens de transport personnels comme la voiture³⁷. Selon Bailey, les transformations en cours au XX^e siècle, entraînant de nouvelles libertés dans les manières et la morale, inquiètent les Américains qui craignent pour la tradition morale et le mariage³⁸.

L'automobile fait l'objet de plusieurs publicités. Évidemment, cette nouvelle technologie n'est accessible que pour une fraction de la population, c'est-à-dire les

³⁴ Catalogue Dupuis Frères, automne-hiver 1925-26, p. 172, printemps-été 1927, p. 212, automne-hiver 1926-27, p. 186, mi-été 1927, p. 33, printemps-été 1928, p. 228.

³⁵ Fass, *op. cit.*, p. 218

³⁶ Beth Bailey, *From Front Porch to Back Seat*, Baltimore, The John Hopkins University Press, 1988, p. 19.

³⁷ *Ibid.*, p. 120.

³⁸ *Ibid.*, p. 120.

mieux nantis. Les jeunes en bénéficient le plus souvent grâce à leurs parents. Le nombre d'automobiles enregistrées augmente considérablement au Québec durant la décennie 1920. En effet, en 1920 ce sont 41 562 véhicules qui circulent sur les routes alors qu'ils sont 178 548 en 1930³⁹. Bien que ces chiffres démontrent un intérêt croissant de la population pour cette technologie, ils révèlent également que tous n'y avaient pas accès. Les publicités trouvées se retrouvent dans le journal *La Patrie*. Toutes renvoient une image similaire associée au plaisir. Ainsi, tout comme la bicyclette, la voiture devient synonyme de loisir et non de transport. Dans une des

Figure 4.2

POLITIQUE GRAY-DORT
 Dire constructeur.
 Argumenter la solidité.
 Livrer la pleine valeur.
 Conserver les clients.

"Il est probable d'acheter ce qu'il y a de mieux, mais au point de vue de l'économie que de la satisfaction qu'il y a de posséder un bon article."

Si c'est un bon service, d'usage
 autre que vous désirez, alors
 vous ne faites pas d'erreur en
 achetant une Gray-Dort.

Service et Satisfaction
 Assurés.

L'AUTO QUI EST A LA PORTEE DE TOUS
MONTREAL AUTOMOBILE COMPANY

SALLES D'ETALAGE:
354, RUE BLEURY.
 (Proven 8452)

VENDEURS EXCLUSIFS POUR LA CITE DE
MONTREAL.
 Demandez ou venez, afin d'avoir nos brochures.

POSTE DE SERVICE
864, AVE PAPINEAU.
 St-Louis 4220

Source : *La Patrie*, 21 janvier 1920, p. 12.

publicités, la voiture est vendue pour accomplir les devoirs d'affaires ou les fonctions sociales⁴⁰. Dans deux autres publicités, on peut voir la voiture sur le pas d'un bal⁴¹ et

³⁹ Linteau et al. *Histoire du Québec contemporain, De la Confédération à la crise (1867-1929)*, tome I, Montréal, Boréal, p. 455.

⁴⁰ *La Patrie*, 23 novembre 1920, p. 12.

⁴¹ *Ibid.*, 4 mai 1926, p. 15.

sur le bas des pentes de ski⁴². Le mémoire de Peggy Bette révèle des conclusions similaires, à savoir que dans *La Revue moderne* des années 20, apparaît des publicités associant les loisirs et l'automobile⁴³. Désormais, ce mode de transport offre aux femmes aisées le luxe de se déplacer rapidement à la campagne pour se consacrer à différents loisirs⁴⁴. De plus, dans l'ensemble des publicités, la voiture est le point central d'une réunion entre plusieurs personnes. Les fabricants *Dodge Brothers* ont bien mis en mots ce que les images des publicités laissent paraître, c'est-à-dire que les acheteurs de voitures acquièrent des amis : « Ceux qui ont possédé cette auto depuis des années, dès le début, sont ses plus ardents amis⁴⁵. » Cette impression se dégage des autres publicités par le nombre de personnes qui tournoient autour de la voiture, comme si elle favorisait les relations humaines. Aussi, la voiture est associée à la femme par la présence de celle-ci près de la voiture ou encore au volant de cette dernière (figure 3.2). Le sociologue Michel Bellefleur a réalisé une étude sur les publicités automobiles et est parvenu à une analyse semblable. Il a relevé plusieurs publicités où les femmes prenaient place derrière le volant et n'a trouvé trace d'aucun préjugé face à cette pratique alors que, selon lui, le Québec de l'époque en possédait⁴⁶. De plus, les publicités automobiles des années 20 sont marquées par les loisirs et le bonheur qui s'y rattache⁴⁷.

⁴² *Ibid.*, 27 février 1926, p. 37.

⁴³ Peggy Bette, *Corps féminins et modernité, Étude des pratiques corporelles féminines et des perceptions du corps féminin dans La Revue Moderne de novembre 1919 à octobre 1927*, Mémoire de maîtrise, Université Lumière-Lyon 2, 2003, p. 52 et 88.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 88.

⁴⁵ *La Patrie*, 20 janvier 1920, p. 12.

⁴⁶ Michel Bellefleur, *L'entrée de l'automobile au Québec : une étude de l'acculturation publicitaire : 1900-1950*, Trois-Rivières, Université du Québec à Trois-Rivières, 1994, p. 130-131.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 142-143.

4.2 Sports d'hiver

À l'instar des sports d'été, les sports d'hiver féminins sont représentés dans les différents catalogues et journaux afin de soutenir la publicité de divers produits. D'une part, le ski semble un sport important pour les femmes de l'époque puisqu'il est présent à de nombreuses reprises. Le catalogue Eaton emploie l'image de la femme empoignant des skis pour la vente de sa collection hivernale de vêtements⁴⁸. L'image publiée dans le catalogue d'automne-hiver 1926-1927, montre une femme en habits masculins, c'est-à-dire en pantalon prête à utiliser ses skis. Le catalogue Eaton n'est pas le seul à offrir la vision de la jeune fille sportive en pantalon. Le journal *L'Action catholique* publie deux publicités où il est possible de

Figure 4.3



Source : *L'Action catholique*, 10 mars 1924, p. 4.

⁴⁸ Catalogue Eaton, automne-hiver 1919-1920, p. 86, automne-hiver 1920-1921, p. 85, automne-hiver 1926-1927, p. 47, automne-hiver 1928-1929, p. 57.

voir une jeune femme en train de skier en habits dits masculins pour l'époque. La première publicité provient de la compagnie de cigarettes *Millbank-E*⁴⁹ (figure 4.3), tandis que la seconde est publiée aux frais du magasin *Paquet*⁵⁰. Il est intéressant de constater qu'à deux reprises, la femme sportive fait l'objet d'une publicité pour une compagnie de cigarettes, accompagnée d'un homme en train de fumer. Or, selon l'historien Jarrett Rudy, la cigarette était souvent utilisée dans les publicités pour construire une image masculine de l'homme axée sur la jeunesse et la sexualité⁵¹. Doit-on en conclure que les publicités montrant une femme sportive désirent présenter une image sexy de la femme athlétique puisqu'elle est en présence d'un homme fumant? *La Patrie* publie également une publicité du magasin Eaton montrant encore une fois, une femme en pantalon tenant des skis. Le catalogue Dupuis Frères utilise de la même manière le ski féminin, c'est-à-dire en le prenant comme accessoire⁵². La femme en pleine action n'est visible que dans un seul catalogue, soit celui d'automne-hiver 1925-1926, où elle pose pour la vente de skis féminins⁵³. Cette page comporte un slogan où il est possible de lire aux côtés de la femme sportive : « Le ski est un des plus beaux sports. » En plus de faire la promotion de skis et de vêtements de sport d'hiver, le catalogue Dupuis Frères vante les mérites du sport lui-même.

D'autre part, le patin tout comme le ski, est un sport très représenté dans les catalogues et *L'Action catholique*. Le catalogue Eaton fait la promotion de patins

⁴⁹ *L'Action catholique*, 10 mars 1924, p. 4.

⁵⁰ *Ibid.*, 26 décembre 1929, p. 5.

⁵¹ Jarrett Rudy, *The Freedom to Smoke : Tobacco Consumption and Identity*, Montreal, McGill/Queen's University Press, 2005, p. 123.

⁵² Catalogue Dupuis Frères, automne-hiver 1925-1926, p. 44-45, automne-hiver 1927-1928, p. 34, automne-hiver 1928-1929, p. 222.

⁵³ Catalogue Dupuis Frères, automne-hiver 1925-1926, p. 171.

avec la vente de patins féminins⁵⁴ ainsi qu'avec la mise en scène de femmes patinant. De telles scènes sont visibles à deux reprises, d'abord dans le catalogue automne-hiver 1918-1919 où les filles et les garçons s'amuse sur une patinoire. Dans la deuxième image, quatre femmes occupent l'avant-plan de la page annonçant des manteaux d'hiver tandis que derrière, deux femmes patinent sur une scène extérieure, l'une d'elles manipulant un bâton de hockey⁵⁵. D'autres images montrent simplement des femmes tenant des patins ou des bâtons de hockey, faisant référence directement au patin. Les images du catalogue Dupuis Frères sont similaires.

Figure 4.4



Source : *L'Action catholique*, 11 décembre 1928, p. 8.

Nous avons trouvé trois publicités de patins dans *L'Action catholique*. La première est pour le magasin *Quebec Skate and Cycle*, un fournisseur d'équipements

⁵⁴ Catalogue Eaton, automne-hiver 1918-1919, p. 525.

⁵⁵ *Ibid.*, automne-hiver 1919-1920, p. 21.

athlétiques et de clubs de hockey⁵⁶. La publicité contient une image d'un garçon et d'une fille patinant. Les deux autres publicités sont de la compagnie des patins CCM. Elles présentent toutes les deux l'image d'une jeune fille joyeuse patinant à l'extérieur. Bien que portant un foulard, un bonnet et des mitaines, les deux filles sont pourtant munies de jupes courtes (figure 4.4). L'une des deux publicités vante son produit pour la pratique du hockey, du patin de fantaisie et de vitesse⁵⁷. La deuxième est axée sur le plaisir du patin et sur les bienfaits que cela procure. En effet, ceux-ci sont ressentis lors du patinage : « [...] pendant que le vent vous fouette la figure et que le sang s'échauffe dans les veines. Rien d'étonnant donc que les amateurs de patinage se sentent pleins d'entrain et l'esprit joyeux⁵⁸. » On peut supposer que l'entrain réfère à la santé et que donc le patin est bon pour la santé.

4.3 Pratique

Les sports, tant ceux d'été que ceux d'hiver, sont présents dans les catalogues populaires des années 1920, soit celui de Eaton et de Dupuis Frères, comme dans certains journaux, telles *La Patrie* et *L'Action catholique*. Cette grande visibilité témoigne d'une fort probable popularité des sports comme loisirs chez les femmes. Par contre, ces sports ne sont point accessibles à toutes les classes sociales. Plusieurs publicités visant une clientèle aisée le laissent croire. Aussi, la grande majorité des sports requérant un certain montant pour l'équipement, ils ne semblent pas abordables pour tous. Certes, la condition de vie des ouvriers avec le nombre d'heures élevé passées en usine restreint considérablement le temps accordé aux pratiques sportives,

⁵⁶ *L'Action catholique*, 21 janvier 1920, p. 8.

⁵⁷ *Ibid.*, 5 décembre 1927, p. 7.

⁵⁸ *Ibid.*, 11 décembre 1928, p. 8.

comme le souligne Michel Bellefleur⁵⁹. Ce dernier a bien démontré comment la pratique sportive s'est instaurée chez les Canadiens français. À l'origine, le sport provient de la noblesse anglaise qui s'y adonnait pour le prestige et l'entraînement physique para-militaire. Cette tendance fut propagée en premier lieu aux élites canadiennes-françaises par le biais de l'immigration anglaise au Canada⁶⁰. Par conséquent, le sport est avant tout une culture d'élite au XIX^e siècle. L'auteur Ann Hall montre bien comment cette culture s'est propagée. Selon elle, la Première Guerre mondiale, en attirant de nombreuses jeunes femmes vers la ville pour y travailler, leur a ouvert un monde de loisirs. Ces jeunes femmes se sont donc tournées vers les sports durant leur temps libre⁶¹. Certes, le tennis et le golf sont depuis longtemps disponibles aux femmes, mais demeurent réservés à l'élite à cause des restrictions sur le temps de jeu dans les clubs pour les femmes⁶². Selon Hall, le sport féminin ne serait pas contraint par la classe, mais bien par l'ethnicité. Ainsi, les Montréalaises anglophones sont plus enclines vers le sport dans les années 20. Elles sont actives dans plusieurs sports au contraire des Canadiennes françaises⁶³. Il existe cependant une *Association athlétique amateur nationale de Montréal*, mieux connue sous le nom de son club, soit La Palestre Nationale. Ouverte en 1919, elle accueille les francophones de Montréal. Dès lors, une campagne prend place dans *Le Devoir* et *La Presse* afin d'attirer femmes et filles au club sportif. L'emphase de ces articles est mise sur le fait que les femmes doivent être en forme pour assurer leur rôle dans la société, donner naissance et prendre soin des enfants⁶⁴. Ainsi, même lorsqu'il est

⁵⁹ Michel Bellefleur, *L'Église et le loisir au Québec avant la Révolution tranquille*, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, 1986, p. 34.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 33.

⁶¹ Ann Hall, *The Girl and the Game*, Peterborough, Broadview Press, 2002, p. 3.

⁶² *Ibid.*, p. 43.

⁶³ *Ibid.*, p. 50.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 70.

question de sports, le discours normatif en place dans la société transparaît. Les femmes doivent assumer leur rôle reproducteur.

Divers auteurs ont démontré la place importante occupée par les sports au sein des jeunes. D'abord, Paula Fass croit que les jeunes des années 20 tournent principalement leur attention vers les loisirs, dont les sports⁶⁵. Ceci est vrai tant pour la pratique des sports que pour encourager ceux-ci sous forme de spectacle. Selon Fass, les étudiants américains utilisent deux heures ou plus par semaine pour assister à des compétitions sportives⁶⁶. Ces statistiques sur les étudiants excluent en grande partie la classe ouvrière qui ne fréquente guère les universités dans les années 1920. De son côté, Peggy Bette soutient qu'il est bien vu pour les femmes de classes aisées de pratiquer un sport au minimum⁶⁷. Cette affirmation provient de l'analyse de *La Revue moderne* et confirme les divers témoignages recueillis par Denise Girard. Dans son livre sur les mariages francophones, Denise Girard rapporte à quelques reprises que le sport faisait partie intégrante de la vie des jeunes provenant des classes bourgeoises et moyennes. Des femmes de ces milieux affirment avoir skié et joué au tennis en compagnie de leur amoureux ou d'autres jeunes⁶⁸. Au contraire, selon Girard, le sport ne fait pas partie des loisirs relevés chez la classe ouvrière lors de la période de fréquentation⁶⁹. Dans *La Bonne Parole*, deux articles laissent sous-entendre la popularité des sports chez les jeunes filles. Le premier paru en novembre 1924, traite de la jeunesse d'aujourd'hui. Cet article dit se baser sur deux études récentes sur les jeunes filles modernes. Un des deux auteurs affirme que les jeunes

⁶⁵ Fass, *op. cit.*, p. 45.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 204.

⁶⁷ Bette, *op.cit.*, p. 114.

⁶⁸ Denise Girard, *Mariage et classes sociales : les Montréalais francophones entre les deux Guerres*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 2000, p. 45 et 52.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 59-63

femmes aiment les sports. Ses propos sont d'ailleurs intéressants : « L.B. note encore le goût des sports, qui peut être bon, en évitant les abus, mais qui, à notre avis, est un engouement et une mode qui passera, ou, du moins, se réduira dans des bornes raisonnables⁷⁰. » Loin d'être perçu négativement, le sport semble néanmoins être un phénomène beaucoup trop présent aux yeux de l'auteur. Le second article, publié en mars 1925, s'inquiète de l'engouement des jeunes filles bourgeoises pour des amusements qui sont contraires à l'enseignement qu'elles ont reçu au couvent. L'auteur prend le soin de souligner que ces jeunes filles ne pensent qu'aux sports d'été et aux sports d'hiver en plus des autres loisirs⁷¹. Cette spécification sur les sports laisse clairement penser que les sports étaient populaires à l'année auprès des jeunes filles.

Suzanne Marchand démontre que ce sont les femmes bourgeoises qui, pour des raisons différentes, s'adonnent le plus aux pratiques sportives. D'une part, Marchand reprend la thèse de Luc Boltanski qui affirme « que les individus entretiennent avec leurs corps un rapport différencié suivant leur origine sociale⁷². » En clair, Marchand suggère que les classes populaires privilégient une relation pratique avec leurs corps basée sur le besoin de celui-ci pour le travail. Ils mettent l'emphasis sur leur résistance et leur force physique plutôt que sur la beauté, la santé et la forme physique considérées par les classes aisées comme une forme de prestige social. D'autre part, Marchand avance l'idée que le discours de l'Église n'est pas perçu de la même manière selon la classe sociale à laquelle la femme appartient. Plus la distance sociale est importante entre le curé et ses ouailles, plus le discours clérical

⁷⁰ « La jeunesse d'aujourd'hui », *La Bonne Parole*, novembre 1924, p. 6.

⁷¹ « La jeune fille et les œuvres de charité », *La Bonne Parole*, mars 1925, p. 5.

⁷² Luc Boltanski, « Les usages sociaux du corps », *Annales : économies, sociétés, civilisations*, vol. 26, n 1 (janvier-février 1971), p.205-233, dans Suzanne Marchand, *Rouge à lèvres et pantalons, des pratiques esthétiques féminines controversées au Québec 1920-1939*, Montréal, Hurtubise, 1997, p. 133.

prend une importance accrue pour ces derniers. Ainsi, les témoignages recueillis par Marchand démontrent que les femmes provenant d'un milieu aisé s'adonnaient à divers sports et pour ce faire, portaient des pantalons. Elles ne se montrent guère sensibles dans leur témoignage aux remontrances du clergé face à l'habillement féminin⁷³. Aussi, ce sont en majorité ces mêmes femmes qui possèdent des maillots de bain pour la plage, les séjours à la campagne ou aux États-Unis⁷⁴. Il semble enfin que la majorité des femmes ayant osé défier l'autorité cléricale par rapport à l'habillement provient du milieu urbain. Ces femmes portaient non seulement les maillots, mais les robes courtes et sans manches ainsi que les pantalons⁷⁵. Cela signifie que les publicités trouvées dans les journaux et les catalogues reflètent une certaine tendance des femmes montréalaises qui se procuraient des vêtements de sport afin de pratiquer leur loisir préféré.

Malgré le fossé qui sépare les différentes classes sociales, cela n'empêche pas la vague du sport de se propager rapidement. Un article paru dans *La Patrie* en 1926, vient démontrer la popularité des jeux publics chez les adultes en Amérique. Selon une étude réalisée par l'Association américaine des terrains de jeux et amusements, les adultes ont pu profiter de manière grandissante des amusements instaurés par les municipalités. Ainsi, l'investissement des villes se chiffrent à près de 19 millions de dollars pour les villes américaines et canadiennes. De plus, le golf gagne en popularité selon le rapport qui auparavant ne contenait aucune statistique sur ce sport et qui est présent en 1926 dans 190 villes. Les terrains de tennis connaissent une explosion semblable avec le dénombrement de 6 110 terrains dans 174 villes en 1923 contre 4 865 dans 410 villes en 1924. Quant aux bains publics, ils ont plus que doublé

⁷³ *Ibid.*, p. 133-135.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 130.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 122-125.

en cinq ans⁷⁶. Bien que ces chiffres soient valides pour les États-Unis et le Canada ensemble, leur ampleur laisse entrevoir la popularité des sports dans les villes canadiennes. Les loisirs touchent de plus en plus de villes avec le temps. Les publicités retrouvées dans les journaux et les catalogues sont le véritable reflet des sports populaires de l'époque, c'est-à-dire le golf, le tennis et la baignade. En outre, les résultats de l'enquête laissent sous-entendre que les sports sont très liés aux municipalités. Sans leurs investissements, le sport n'aurait certainement pas été aussi présent et accessible pour les citoyens. Michèle Dagenais s'est penchée sur l'influence qu'a eue la ville de Montréal sur les espaces publics, dont évidemment, les parcs. Dagenais se montre en contradiction avec différents auteurs, notamment Terry Copp, sur le rôle de la municipalité dans le secteur des loisirs. Selon Dagenais, le rôle de Montréal est indéniable en ce qui concerne la mise en place des parcs et leur définition, car en plus d'être « pourvoyeuse de lieux », elle est également « pourvoyeuse de services⁷⁷ ». Les parcs sont désormais créés en lien avec leur fonction sociale. Sous la pression des réformistes, les « élus tendent à ne plus concevoir le rôle des institutions locales comme lié à la seule mise en valeur du territoire et à son développement économique, et s'intéressent davantage à la population et à ses besoins⁷⁸. » Les espaces de loisirs instaurés à Montréal font donc partie d'un « processus de structuration politique de l'espace urbain⁷⁹ ».

⁷⁶ « Les jeux publics en Amérique », *La Patrie*, 7 mai 1926, p. 20.

⁷⁷ Michèle Dagenais, *Faire et fuir la ville. Espaces publics de culture et des loisirs à Montréal et Toronto aux XIX^e et XX^e siècles*, Lévis, Les Presses de l'Université Laval, 2006, p. 70.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 71.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 160.

4.4 Discours

Les diverses conséquences associées à la pratique des sports par les femmes sont nombreuses. Ces conséquences touchent tant le volet physique que moral des femmes. D'abord, les supposés dangers physiques apparaissent dans le discours médical. Les médecins se prononcent à propos de la santé des femmes et des sports féminins depuis la fin du XIX^e siècle. À cette époque, les médecins étendent leur savoir et leur influence sur la population. Le discours scientifique régit la vie des femmes puisqu'il se retrouve un peu partout. Les médecins multiplient livres, pamphlets, articles de magazines et conférences à l'attention des femmes⁸⁰. Le discours au sujet du sport et du corps de la femme semble unanime au sein de la communauté médicale. Celle-ci associe directement les problèmes d'accouchement et de stérilité des femmes à la pratique des sports⁸¹. Aussi, le discours conservateur du début du siècle voit dans le délaissement des jupes longues pour le sport un rejet de la féminité⁸². Peut-on y voir également dans cette attitude un refus du rôle attribué à la femme à cette époque, c'est-à-dire la maternité ? Pourtant, selon Lenskyj, ce discours évolue au cours des années en raison de la guerre et de la présence du sport féminin dans la vie quotidienne. Ainsi, la décennie 1920 est marquée par la mode de la *flapper* qui popularise et féminise le port du pantalon pour le sport. Les vêtements de sport sont désormais en vogue⁸³. Parallèlement, au niveau pan-canadien, les sports féminins cessent d'être confinés aux écoles et universités. Les sports d'équipe tels le basket-ball et le hockey sont populaires auprès des femmes qui peuvent désormais rivaliser au niveau régional et parfois même national⁸⁴.

⁸⁰ Helen Lenskyj, *Out of Bounds : Women, Sport and Sexuality*, Toronto, The Women's Press, 1986, p. 17.

⁸¹ *Ibid.*, p. 27.

⁸² *Ibid.*, p. 60.

⁸³ *Ibid.*, p. 67-68.

Au Québec, la situation semble être près de la réalité décrite par Helen Lenskyj. D'un côté, le rejet de la féminité semble toujours un phénomène présent dans plusieurs discours journalistiques. C'est ce qu'on peut lire en octobre 1925 dans *La Patrie* dans un article traitant d'une conférence sur la femme nouvelle. La conclusion de cette séance tenue par l'Alliance française s'est conclue sur la description de la femme moderne française reconnue pour être sportive, simple de manières et camarade⁸⁵. Ce qualificatif ne sonne pas très positif et est d'ailleurs repris péjorativement par *L'Action française*. Dans un article datant de septembre 1926, on y traite de la jeune fille d'aujourd'hui. Ce texte est tiré d'une conférence prononcée au Congrès de l'Enseignement ménager à Saint-Pascal de Kamouraska par l'abbé Philippe Perrier. La jeune fille moderne y est accusée de garçonisme et de camaraderie. Cette critique provient de l'attitude des jeunes filles qui calquent leurs comportements sur celui des garçons. Plus précisément, elles se rasent les cheveux, portent la culotte pour le sport, fument, boivent et jouent aux cartes⁸⁶. L'abbé y dénonce cette masculinisation qui corrompt non seulement les allures des femmes, mais également leur état d'esprit⁸⁷. Ce discours est similaire à celui tenu dans un article paru dans le journal étudiant de l'Université de Montréal, le *Quartier Latin*. Ce dernier fait une fois de plus quelques constats au sujet de la femme moderne. L'auteur affirme au sujet de la femme et des sports que : « Les sports pratiqués à outrance la rendent masculine et sans grâce [...] »⁸⁸ Le discours selon lequel les femmes se masculinisent par la pratique des sports est toujours présent dans les années 20. Toutefois, les critiques envers les femmes sportives se font rares de manière générale.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 70.

⁸⁵ « Conférence sur la femme nouvelle », *La Patrie*, 17 octobre 1925, p. 11.

⁸⁶ « La jeune fille d'aujourd'hui », *L'Action française*, septembre 1926, p. 163.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 164.

⁸⁸ « La jeune fille moderne », *Quartier latin*, 23 février 1928, p. 2.

Comme le souligne Ann Hall, les femmes sont très présentes dans le sport au Canada, et ce, même dans les plus hauts niveaux de compétition. C'est pourquoi les critiques des médias sont clairessemées dans les années 20⁸⁹.

Par ailleurs, la seule mention des sports dans le livre d'Andrée Lévesque, *La norme et les déviantes, Des femmes au Québec pendant l'entre-deux-guerres*, se révèle être la dénonciation du clergé dans une conférence nataliste donnée en 1923 du vice qui s'est infiltré chez la femme entre autres par la masculinisation et les sports⁹⁰. Le clergé condamne le garçonisme qu'il qualifie de « fruit de l'émancipation fondée sur l'égalité des sexes, qui conduit à la confusion des rôles dont l'ultime expression serait le port de vêtement masculin⁹¹. » Selon le clergé, la féminité serait le rempart de l'impudeur, des comportements trop libres et des pratiques sexuelles hors du mariage⁹². Le rejet de la féminité semble être une facette importante du discours dispensé au sujet du sport féminin. Cette masculinisation est clairement liée à la sexualité, puisque la nouvelle mode dévoile le corps des femmes en public comme elle ne l'a jamais fait auparavant. En effet, pour la première fois, les jambes et les bras des femmes sont mis à découvert. À plusieurs reprises, le clergé rappelle que la dénudation des bras est une « répugnante invitation à la luxure⁹³ ». De plus, elle semble entraîner la confusion des rôles attribués à chacun des sexes, car en montrant une image masculine de la femme, c'est tout le discours entourant l'importance de la virginité et de la maternité de la femme qui perd de son importance. Jarrett Rudy soutient une opinion similaire dans son livre *The Freedom to Smoke*. Dans son

⁸⁹ Hall, *op. cit.*, p. 68-69.

⁹⁰ Andrée Lévesque, *La norme et les déviantes : des femmes au Québec pendant l'entre-deux-guerres*, Montréal, Éditions du Remue-Ménage, 1989, p. 30.

⁹¹ *Ibid.*, p. 69.

⁹² *Ibid.*, p. 69.

⁹³ Marchand, *op. cit.*, p. 93.

analyse de l'opposition à la vente de cigarettes aux femmes, Rudy souligne les arguments qui associent l'habitude de fumer pour la femme à la masculinité. Cette déchéance de la féminité pourrait en venir à un refus du rôle primordial de la femme, soit celui d'enfanter⁹⁴. Un article publié dans *La Bonne Parole* semble converger dans le même sens. En effet, devant la kyrielle de loisirs, dont les sports, adoptés par les jeunes filles, l'auteur s'interroge sur l'avenir de ces dernières, car leur comportement est contraire à leur enseignement religieux. L'auteur croit en un véritable danger social pour la future société composée de ces jeunes femmes⁹⁵. L'auteur propose à ces filles de s'adonner à des œuvres de charité plutôt que de se tourner vers les frivolités. Par ces propos, l'auteur semble inquiet que la jeune fille ne suive pas la voie pour laquelle elle est destinée, c'est-à-dire le mariage, les enfants et même le bonheur. « Toutes n'embrassent pas avec le même enthousiasme la vie trépidante où on les pousse et que la plupart des mamans semblent considérer comme le plus court chemin vers le mariage et le bonheur⁹⁶. » Ce péril n'est d'ailleurs pas le seul.

Dans un de ses articles, *La Revue populaire* met en garde ses lecteurs contre l'abus de certains sports qui mettraient en danger la santé et l'intelligence des jeunes filles⁹⁷. Quelques sports particulièrement dangereux sont cités en exemple comme ayant la propriété d'arrêter le développement mental de la femme. On y cite lacrosse, le hockey, la balle au champ, le ballon et la course. En contrepartie, certains sports seulement sont suggérés aux femmes tels le golf, le tennis, la natation, l'équitation et le canotage, mais ce de manière modérée seulement. Cette opinion est forgée à partir d'un congrès ayant eu lieu à Londres où des professeurs de culture physique anglais et français en sont venus à la conclusion que le sport pouvait mettre en danger la

⁹⁴ Rudy, *op. cit.*, p. 167.

⁹⁵ « La jeune fille et les œuvres de charité », *La Bonne Parole*, mars 1925, p. 5.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 5.

⁹⁷ « La femme et les sports », *La Revue populaire*, décembre 1921, p. 94.

santé et l'intelligence des jeunes filles⁹⁸. Selon l'article, comparativement aux États-Unis, la méthode québécoise serait la meilleure, c'est-à-dire une pratique modérée de divers sports de préférence à la spécialisation.

La pratique des sports chez les femmes ne fait donc pas l'unanimité dans les différents discours existant, spécialement en ce qui a trait au corps de la femme. Malgré tout, l'analyse des publicités publiées dans les catalogues et les journaux révèle que les récriminations du clergé n'ont peut-être pas l'impact escompté. Effectivement, les femmes en pantalons, jupes courtes et chandails sans manches se retrouvent dans l'ensemble des publicités trouvées, et ce, même dans *L'Action catholique*, un journal grandement influencé par les idées religieuses catholiques. On y trouve des femmes en pantalons et jupes courtes dans des publicités représentant des sports hivernaux. L'analyse de Suzanne Marchand rend compte de cette même dichotomie. Alors que Marchand présente un discours clérical sévère quant à l'habillement sportif féminin, les témoignages recueillis montrent que les femmes provenant de milieux mieux nantis ne suivaient pas nécessairement ces préceptes.

D'un autre côté, Helen Lenskyj établit également dans son livre la popularité des sports d'équipe au cours des années 1920. Selon le Collectif Clio, il semble que cette pratique ait peu existé chez les filles en milieu francophone⁹⁹. D'ailleurs, aucune référence au sport féminin n'a pu être trouvée dans le journal étudiant le *Quartier latin*. Au niveau anglophone, la situation est la même. Une seule référence au sport a pu être relevée dans les dix années dépouillées du *McGill Daily*, soit à la patinoire à laquelle les femmes ont accès¹⁰⁰. Malgré le silence du journal étudiant à propos des sports féminins, il existe à l'Université McGill une panoplie de sports et de ligues

⁹⁸ *Ibid.*, p. 94.

⁹⁹ Collectif Clio, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Le Jour, 1992, p. 263.

¹⁰⁰ « Skating to be Popular this Year », *McGill Daily*, 14 décembre 1920, p. 1.

sportives à leur attention. Par exemple, il existe des équipes de basket-ball, de tennis et de hockey¹⁰¹. L'équipe de hockey des Donaldas à McGill est d'ailleurs la première formée dans les universités canadiennes¹⁰². De plus, d'autres sports s'offrent aux étudiantes de McGill tels le patinage, la baignade, le badminton, le golf et le ski¹⁰³. L'activité physique est également intégrée à l'ensemble des programmes dès 1905. Dans les années 20, ce sont 144 heures de cours d'éducation physique que doivent suivre les femmes pour l'obtention de leur diplôme, peu importe leur discipline¹⁰⁴.

Bien qu'invisible dans les journaux étudiants, la vogue des sports décrite par Lenskyj semble tout à fait applicable dans le cas du Québec. Cette invisibilité pourrait s'expliquer en partie par le fait que la majorité du lectorat étudiant est masculine, tout comme la population étudiante. Malgré tout, les références au sport féminin sont abondantes, et ce, tant dans les catalogues que dans les journaux. Lenskyj avance que le discours médical s'est modifié au cours des années 20 avec l'explosion des sports féminins. Tandis que les études de Peggy Bette et Suzanne Marchand sur *La Revue moderne* indiquent un tel changement avec un discours médical centré sur l'exercice physique, rien de tel n'est visible dans les articles de journaux dépouillés. En revanche, plusieurs publicités sur le sport ont axé leurs discours autour de la santé. Quelques-unes sur le vélo et le patin recommandent la pratique du sport pour la santé. De plus, l'atmosphère se dégageant des publicités appelle à une image de santé. Les femmes représentées dans toutes les annonces semblent athlétiques et affichent un air des plus joyeux. Ces deux éléments associés laissent clairement penser que le sport est positif pour la femme et par conséquent peu nuisible pour la santé. Cela se

¹⁰¹ Margaret Gillett, *We Walked Very Warily*, Montreal, Eden Press Women's Publications, 1981, p. 241-243.

¹⁰² Hall, *op. cit.*, p. 32.

¹⁰³ Gillett, *op. cit.*, p. 243.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 241.

pourrait-il également que la présentation des jeunes filles paraissant saines et en santé soit le reflet d'une perfection morale comme l'a souligné Peggy Bette? Cette dernière a établi dans son mémoire la relation selon laquelle la perfection physique des Canadiennes françaises serait la garantie de l'ordre moral et social¹⁰⁵. La femme gardienne de l'ordre moral de la société est définie par les nouvelles tangentes que prend la population des années folles : la pratique du sport.

La popularité de l'automobile entraîne, tout comme les sports, son lot de méfiance. *L'Action catholique* publie un article intitulé « Les vacances, temps de repos et de danger » où il est question des jeunes et des automobiles. Celles-ci entraînent les jeunes vers le plaisir, ainsi que vers la honte et le déshonneur¹⁰⁶. Cette peur de l'automobilisme est fréquente à l'époque. Un article publié dans *La Patrie* traite d'une jeune américaine, Ruth Vincent, militant pour un changement des lois de la Cour juvénile féminine. Cette Américaine attribue le principal agent du mal pour les jeunes filles à l'automobile. Celle-ci octroie une trop grande liberté aux jeunes filles et c'est pourquoi Ruth Vincent lutte pour leur interdire les balades en automobile¹⁰⁷. Un article de *L'Action française* déplore le phénomène des promenades en automobile qu'il ajoute à une cascade de plaintes envers les parties de plaisir et les danses lascives. L'article en question ajoute que ces influences sont négatives pour la jeune fille moderne qui se retrouve exposée à une camaraderie. L'imagination des filles se voit par conséquent « inflammable » selon l'auteur de l'article, car stimulée par une ribambelle de loisirs, eux-mêmes possibles à cause d'une indépendance jugée malsaine. Les jeunes filles modernes ont acquis cette liberté par le manque de surveillance des parents, ainsi que par le travail qu'elles

¹⁰⁵ Bette, *op. cit.*, p. 39.

¹⁰⁶ « Les vacances, temps de repos et de danger », *L'Action catholique*, 25 juin 1929, p. 3.

¹⁰⁷ « Les potins, la médisance, le mensonge sont la cause de la perte de bien des jeunes filles », *La Patrie*, 11 mars 1922, p. 21.

occupent quelquefois et qui les propulsent hors de la maison¹⁰⁸. Le fait que l'auteur mette sur un pied d'égalité les promenades en voiture et les danses lascives est éloquent. En effet, comme il a pu être possible de le constater, les danses lascives sont fréquemment associées à la sexualité des jeunes femmes. Ce fait lié à l'imagination débordante, la liberté et la camaraderie des jeunes filles semble clairement indiquer que les craintes de l'auteur penchent vers la violation du bon comportement que chaque femme doit adopter en société. N'y aurait-il pas également la crainte que cette proximité entre les deux sexes dans un lieu clos encourage la sexualité avant le mariage, comme le suggèrent les notions de honte et de déshonneur soulevées dans l'article de *L'Action catholique*. L'étude de Denise Girard semble abonder dans ce sens. Une informatrice a révélé qu'elle pouvait aller au parc Dominion entre amis alors que les balades en voiture avec un garçon étaient interdites¹⁰⁹. Ce témoignage est cité dans le cadre des codes de conduite qui régissaient les fréquentations. Ces codes étaient respectés par les jeunes gens afin d'empêcher le colportage de rumeurs au sujet de la jeune femme. Il est certain que dans ce cas, la restriction quant à l'automobile est claire. La proximité des jeunes est limitée afin d'éviter les pires appréhensions de l'époque : la perte de la virginité. D'ailleurs, Beth Bailey est claire, l'intimité qui résulte des balades en automobile effraie les Américains¹¹⁰. Cette crainte semble nourrie par certains parents et la Cour des jeunes délinquants qui rapportent publiquement certains cas de séduction en automobile. L'auteur Tamara Myers a relevé quelques cas de jeunes filles qui ont affirmé avoir été séduites pour ensuite perdre leur virginité après avoir accepté une balade en automobile¹¹¹. Ces randonnées semblent avoir été acceptées par un désir

¹⁰⁸ « La jeune fille moderne », *L'Action française*, septembre 1926, p. 165.

¹⁰⁹ Girard, *op. cit.*, p. 63.

¹¹⁰ Bailey, *op. cit.*, p. 120.

¹¹¹ Tamara Myers, *Caught : Montreal's Modern Girls and the Law, 1869-1945*, Toronto, University of Toronto Press, 2006, p. 188.

d'aventure, de liberté, d'intimité et de risque¹¹². L'auteur croit que l'interdiction souvent imposée par les parents pourrait avoir stimulé plus d'une adolescente à accepter ces promenades.

En résumé, le phénomène sportif féminin en éclosion dans les années 1920 se révèle être assez présent dans les discours publicitaires et journalistiques. Les sports adoptés et pratiqués en grande partie par les classes les mieux nanties sont pourtant diffusés à toutes les classes sociales. En effet, les catalogues Eaton et Dupuis Frères utilisent fréquemment différents objets sportifs associés à des femmes à des fins de marketing. Des publicités trouvées dans *La Patrie* et *L'Action catholique* montrent cette même tendance. Bien que fort populaires, les sports rencontrent plusieurs objections tant au niveau médical que religieux. Pourtant, cela n'empêche pas les femmes, bourgeoises du moins, de s'adonner à leur sport favori. Pareillement à la cigarette¹¹³, la femme est d'abord exclue de cette mode émergente pour ensuite être intégrée et avec le temps acceptée. Enfin, comme le souligne Suzanne Morton, la culture de masse qui prend forme au cours des années tend à enrayer certaines grandes différences entre les sexes¹¹⁴. Ceci est particulièrement vrai pour les sports, car avec leur pratique, les femmes modifient leur apparence corporelle par leur habillement et leur coupe de cheveux, ce qui leur confère un certain look masculin. À l'instar des autres loisirs étudiés, les sports féminins sont associés à la sexualité. Le discours religieux dénonce la modification de la tenue vestimentaire, entraînant la masculinisation et la dénudation de certaines parties du corps, ce qui met en péril la virginité des jeunes femmes. L'avènement de l'automobilisme comme loisir engendre la même crainte. Malgré tout, les jeunes femmes revendiquent une place dans un monde de loisirs et réussissent tant bien que mal à y accéder.

¹¹² *Ibid.*, p. 188.

¹¹³ Rudy, *op. cit.* 232 p.

¹¹⁴ Suzanne Morton, *Ideal Surroundings : Domestic Life in a Working-Class Suburb in the 1920s*, Toronto, University of Toronto Press, 1995, p. 153.

CONCLUSION

L'étude de la représentation des loisirs commerciaux pour les femmes dans les années 20 constitue une excellente méthode afin d'en apprendre davantage sur les discours normatifs en vigueur à l'époque. En effet, la pratique des loisirs semble s'avérer pour les jeunes femmes un moyen de s'immiscer dans la sphère publique, comportement souvent perçue négativement dans ces années. La véritable place de la femme, soit au foyer, la confère dans la sphère privée. Cette tendance est lentement remise en question au début du XX^e siècle avec entre autres, l'arrivée des femmes sur le marché du travail, ainsi qu'avec la prise d'habitude jugée libérale pour l'époque, c'est-à-dire fumer la cigarette, comme l'a démontré Jarrett Rudy¹.

Les loisirs, dans un contexte urbain comme Montréal, sont en période d'incroyable effervescence. Diversifiés, ils semblent être adoptés en masse par les jeunes femmes. De nombreux témoignages ainsi que plusieurs statistiques le prouvent. Malgré tout, plusieurs réactions publiques viennent démontrer que la pratique des loisirs ne fait pas l'unanimité. Ces discours s'amalgament parfaitement avec le discours normatif sur la sexualité féminine en vogue à l'époque, tel qu'étudié par Andrée Lévesque². Plus précisément, les loisirs commerciaux connaissent une féroce opposition provenant de l'Église catholique, ainsi qu'un des journaux représentant sa voix, *L'Action catholique*. Plusieurs autres discours journalistiques appuient cette tendance, tels ceux trouvés dans *L'Action française*, *La Patrie*, *La Revue populaire* et *Le Quartier Latin*. À divers degrés, maints journalistes se sont prononcés sur les loisirs commerciaux pour en voir une grande cause d'immoralité,

¹ Jarrett Rudy, *The Freedom to Smoke: Tobacco Consumption and Identity*, Montreal, McGill/Queen's University Press, 2005, 232 p.

² Andrée Lévesque, *La norme et les déviantes : des femmes au Québec pendant l'entre-deux-guerres*, Montréal, Éditions du Remue-Ménage, 1989, 232 p.

voire de mal, chez les jeunes femmes. L'immoralité se retrouve donc à de nombreuses reprises au cœur des discours journalistiques et religieux. Les images présentées au cinéma, la promiscuité engendrée dans des salles obscures ainsi que par les nouvelles danses et les toilettes jugées indécentes pour des jeunes filles qui s'affichent en public, sont toutes des raisons qui engendrent la méfiance chez les élites. Cette suspicion n'a qu'une seule cause, la crainte de la déviance des jeunes femmes de la voie qui leur est tracée : la virginité jusqu'au jour du mariage. Les discours concernant les loisirs commerciaux s'emploient à soutenir cette norme par divers moyens, souvent en essayant de provoquer la peur par divers témoignages, fictifs ou réels. En guise d'exemple, s'arroger le discours médical semble être un moyen fréquemment employé par les journalistes. L'étude d'une décennie d'écrits journalistiques et religieux sur le théâtre, le cinéma, la danse et les sports met clairement en lumière que l'enjeu véritable pour une majorité de ces auteurs s'avère être la sexualité féminine.

Pourtant, ces discours se retrouvent en réelle opposition avec le discours publicitaire. Alors que les discours journalistiques et religieux semblent faire figure du discours dit traditionnel, les publicités sont à l'inverse un vent de modernité sur l'image de la femme. Effectivement, elles n'hésitent pas à présenter des images modernes de la femme, c'est-à-dire émancipées. Les jeunes femmes publicisées portent des tenues masculines ou découvrent passablement leur corps, prennent des poses où elles embrassent des garçons ou pratiquent divers sports. Les catalogues de prêt-à-porter de Dupuis Frères et Eaton, populaires à l'époque, utilisent d'ailleurs l'image de la femme sportive moderne comme une stratégie commerciale. Les années 20 sont donc marquées par une dichotomie dans les discours portant sur les loisirs commerciaux pratiqués par des femmes. Certains discours s'accrochent au discours traditionnel sur la femme, tandis que d'autres, majoritairement publicitaires, optent pour une vision émancipée de celle-ci.

De manière un peu plus subtile, la présente étude a également permis de confirmer quelques hypothèses déjà émises par l'historienne Kathy Peiss au sujet des loisirs new-yorkais. Peiss avait conclu dans son livre que la culture de masse à New York était de nature hétérosociale³, puisqu'elle permettait un rapprochement entre les deux sexes. De plus, la nouvelle culture est pratiquée par un ensemble de jeunes provenant de différentes couches sociales. Plusieurs indices laissent croire que cela semble être vrai pour la culture montréalaise. Les cinémas, nombreux et peu coûteux, sont accessibles à tous. Les millions de billets vendus portent à croire que des gens provenant de toutes les classes sociales y assistaient. Il en va de même pour la danse. Les parcs offrant ce loisir attirent des milliers de visiteurs, pour des prix modiques avec des heures d'ouverture permettant à tous d'y avoir accès. La culture urbaine montréalaise semble donc permettre une fusion des diverses classes sociales et des deux sexes. En revanche, il semble en aller autrement au plan des sports qui, comme nous avons pu le constater, semblent être pratiqués majoritairement par des femmes provenant des classes les mieux nanties. Cette étude a également permis d'établir quelques constats par rapport aux différences ethniques au plan des loisirs. Alors qu'il ne semble pas y avoir de réelles distinctions entre les Canadiennes françaises et anglaises pour la fréquentation des salles de cinéma et de danse, il en existe pour la pratique des sports. En effet, le milieu anglophone bourgeois semble avoir été plus enclin vers la pratique des sports, selon les études de Paula Fass, Denise Girard et Suzanne Marchand.

Par les nombreux témoignages indirects que cette étude contient, il semble indéniable que les jeunes filles, malgré une grande opposition publique, aient participé à la vague montante des loisirs commerciaux à Montréal. Par contre, il est

³ Kathy Peiss, *Cheap Amusements: Working Women and Leisure in Turn-of-the-Century New York*, New York, Temple University Press, 1986, 244p.

important de souligner que cette participation semble étroitement liée au facteur de l'âge. L'ensemble des historiens étudiés (Morton, Girard, Peiss, Fass, etc.) traitant de la question des loisirs s'attardent spécifiquement sur les jeunes, de même que les journalistes d'époque. Il va sans dire que cette analyse a tenu compte de cet aspect. Les femmes mariées, jeunes et moins jeunes, semblent être tombées dans l'oubli en ce qui concerne les loisirs commerciaux montréalais. Cependant, comment une culture si présente dans le décor urbain peut-elle avoir mis de côté tout un pan de la société féminine? Des recherches futures permettront sans aucun doute d'éclairer cette question.

BIBLIOGRAPHIE

Sources

Journaux

L'Action catholique (Québec), 1919-1929, Bibliothèque et Archives nationales du Québec

L'Action française (Montréal), 1919-1929, Université McGill

La Bonne Parole (Montréal), 1919-1929, Bibliothèque et Archives nationales du Québec

The McGill Daily (Montréal), 1919-1929, Université McGill

The Herald (Montréal), 1919-1929, Bibliothèque et Archives nationales du Québec

La Patrie (Montréal), 1919-1929, Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Le Quartier latin (Montréal), 1919-1929, Université de Montréal

La Revue populaire (Montréal), 1919-1929, Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Catalogues

Dupuis Frères, (Montréal), 1921-1929, Archives de l'École des Hautes Études commerciales

Eaton, 1919-1929, Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Mandements

LAMARCHE, Gustave. *Mandements, lettres pastorales, circulaires et autres documents publiés dans le diocèse de Montréal*, vol 16, Montréal, Chapleau, 1925.

--- *Mandements, lettres pastorales, circulaires et autres documents publiés dans le diocèse de Montréal*, vol 17, Montréal, Chapleau, 1926.

Autres publications

Canada, *Sixième recensement du Canada, 1921*, vol. III, Ottawa, F.A. Acland, 1927.

Lovell's Montreal Street Directory, Montréal, John Lovell & Son, Limited, 1921, 1925, 1929.

The Canadian Newspaper Directory. A Complete List of the Newspapers and Periodicals Published in the Dominion and Newfoundland, Montréal, A. McKim & Co. Publishers, 1921, 1925, 1929.

Cartes postales

Shooting the Chutes, Dominion Park, s.d. <www.bnquebec.ca/carpos/c02964.jpg>

Montreal, "Dominion Express", s.d. <www.bnquebec.ca/carpos/c05396.jpg>

Montreal Attractions in the Dominion Park, s.d. <www.bnquebec.ca/carpos/c05393.jpg>

Montreal, P.Q., Entrance to Dominion Park, s.d. <www.bnquebec.ca/carpos/C0968.jpg>

Aerial Swings, Dominion Park, Montreal, s.d. <www.bnquebec.ca/carpos/C02969.jpg>

View of Dominion Park, s.d. <www.bnquebec.ca/carpos/C02963.jpg>

Études

Ouvrages de référence

BEAULIEU André et Jean HAMELIN. *La presse québécoise : des origines à nos jours*, Presses de l'Université Laval Sainte-Foy, 1973.

KIENTZ, Albert. *Pour analyser les médias, L'analyse de contenu*, Tours, Mame, 1971, 175 p.

MUCCHIELLI, Roger. *L'analyse de contenu des documents et des communications*, Paris, ESF, 1982, 133 p.

Études générales

BROWN, Craig (dir.) *Histoire générale du Canada*, Montréal, Boréal, 1990, 694 p.

GRAY, James. *The Roar of the Twenties*, Toronto, Macmillan of Canada, 1975, 358 p.

LAMONDE, Yvan. *Histoire sociale des idées au Québec*, tome I, 1760-1896, Montréal, Fides, 2000, 565 p.

---*Histoire sociale des idées au Québec*, tome II, 1896-1929, Montréal, Fides, 2004, 323 p.

LINTEAU Paul-André et al. *Histoire du Québec contemporain, De la Confédération à la crise (1867-1929)*, tome I, Montréal, Boréal, 750 p.

NORRIE, Kenneth, Douglas OWRAM, et J.C. Herbert EMERY, *A History of the Canadian Economy*, 3^e éd., Scarborough, Nelson, 2002, 439 p.

THOMPSON, John Herd et Allen SEAGER. *Canada 1922-1939 : Decades of Discord*, Toronto, McClelland and Stewart, 1985, 438 p.

Études spécialisées

BAILEY, Beth. *From Front Porch to Back Seat*, Baltimore, The John Hopkins University Press, 1988, 181 p.

BEAUCHAMP, Hélène (dir.) *Théâtres québécois et canadiens-français au XX^e siècle : trajectoires et territoires*, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, 2003, p.

BÉLANGER, Réal. «Pour un retour à l'histoire politique », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 51,2 (1997), p. 223-241.

BELLEFLEUR, Michel. *L'évolution du loisir au Québec, essai socio-historique*, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, 1997, 412 p.

- L'Église et le loisir au Québec, avant la Révolution tranquille*, Sillery, Presses de l'Université du Québec, 1986, 221 p.
- *L'entrée de l'automobile au Québec : une étude de l'acculturation publicitaire : 1900-1950*, Trois-Rivières, Université du Québec à Trois-Rivières, 1994, 186 p.
- BETTE, Peggy. *Corps féminins et modernité, Étude des pratiques corporelles féminines et des perceptions du corps féminin dans La Revue Moderne de novembre 1919 à octobre 1927*, Mémoire de maîtrise, Université Lumière-Lyon 2, 2003.
- BRADBURY, Bettina (dir.) *Canadian Family History : Selected Readings*, Toronto, Irwin, 2000, 443 p.
- CHOKO, Marc. *Crises du logement à Montréal, 1860-1939*, Montréal, Éditions coopératives A. Saint-Martin, 1980, 282 p.
- COCHRANE, Jean, Abby HOFFMAN et Pat KINCAID, *Women in Canadian Life : Sports*, Toronto, 1977, 96 p.
- COHEN, Lizabeth. « Encountering Mass Culture at the Grassroots : The Experience of Chicago Workers in the 1920s », *American Quarterly*, 41, 1, (March 1989), p. 6-33.
- COMEAU, Michelle. « Les grands magasins de la rue Sainte-Catherine à Montréal : des lieux de modernisation, d'homogénéisation et de différenciation des modes de consommation », *Revue d'histoire de la culture matérielle*, 41, (printemps 1995), p. 58-68
- COPP, Terry. *Classe ouvrière et pauvreté*, Montréal, Boréal Express, 1978, 213 p.
- CÔTÉ, Luc et Jean-Guy DAIGLE. *Publicité de masse et masse publicitaire : le marché québécois des années 1920 aux années 1960*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1999, 362 p.
- CUCCIOLETTA, Donald «The Américanité of Quebec Urban Popular Culture as Seen Through Burlesque Theater in Montreal (1919-1939) », Thèse de doctorat, Montréal, Université du Québec à Montréal, 1997, 337 p.

- DAGENAIS, Michèle. *Faire et fuir la ville. Espaces publics de culture et des loisirs à Montréal et Toronto aux XIXe et XXe siècles*, Lévis, Les Presses de l'Université Laval, 2006, 252 p.
- DALES, John H. *Hydroelectricity and Industrial Development in Quebec 1898-1940*, Cambridge, Harvard University Press, 1957, 269 p.
- DANYLEWYCZ, Marta. *Profession : religieuse : un choix pour les Québécoises (1840-1920)* Montréal, Boréal Express, 1988, 246 p.
- « Une nouvelle complicité : féministes et religieuses à Montréal, 1890-1925 », dans Marie Lavigne et Yolande Pinard, *Travailleuses et féministes : les femmes dans la société québécoise*, Montréal, Boréal Express, 1983, p. 245-270.
- DUMAIS, Monique. « Vie religieuse et féminisme », *La vie des communautés religieuses*, 2 (février 1980), p. 57-58
- et Marie-Andrée ROY. *Souffles de femmes, Lectures féministes de la religion*, Montréal, Médiaspaul, 1989, 239 p.
- DUMONT, Micheline. « Les communautés religieuses et la condition féminine », *Recherches sociographiques*, XIX, 1 (janvier-avril 1978), p. 79-102.
- « Vocation religieuse et condition féminine », dans Marie LAVIGNE et Yolande PINARD, *Travailleuses et féministes : les femmes dans la société québécoise*, Montréal, Boréal Express, 1983, p. 272-292.
- Les religieuses sont-elles féministes?*, Saint-Laurent, Bellarmin, 1995, 204 p.
- DUPONT, Antonin. *Les relations entre l'Église et l'État sous Louis-Alexandre Taschereau, 1920-1936*, Montréal, Guérin, 1972, 366 p.
- FAHMY-EID, Nadia et Micheline DUMONT. *Maîtresses de maison, maîtresses d'école*, Montréal, Boréal Express, 1983, 413 p.
- FAHRNI, Magda. « Parents, Children, and Commercial Leisure in Working-Class Montreal : the Laurier Palace Fire of 1927 », Communication présentée lors du colloque *Labouring Feminism and Feminist Working-Class History in North America and Beyond*, University of Toronto, 29 septembre au 2 octobre 2005, p. 1-19.

- FAHRNI, Magda et Yves FRENETTE. « 'Don't I Long for Montreal': L'identité hybride d'une jeune migrante franco-américaine pendant la Première Guerre mondiale » *Histoire sociale/Social History* (à paraître).
- FASS, Paula. *The Damned and the Beautiful : American Youth in the 1920's*, New York, Oxford University Press, 1977, 497 p.
- FERRETTI, Lucia. *Brève histoire de l'Église catholique au Québec*, Montréal, Boréal, 1999, 203 p.
- Entre voisins, La société paroissiale en milieu urbain Saint-Pierre-Apôtre de Montréal, 1848-1930*, Montréal, Boréal, 1992, 264 p.
- GILLET, Margaret. *We Walked Very Warily*, Montreal, Eden Press Women's Publications, 1981, 476 p.
- GILMORE, John. *Swinging in Paradise*, Montréal, Véhicule Press, 1988, 322 p.
- GIRARD, Denise. *Mariage et classes sociales : les Montréalais francophones entre les deux Guerres*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 2000, 203 p.
- GOULET, Denis. *Le commerce des maladies : la publicité des remèdes au début du siècle*, Montréal, IQCR, 1987, 139 p.
- HALL, Ann. *The Girl and the Game*, Peterborough, Broadview Press, 2002, 284 p.
- HAMELIN, Jean et Nicole GAGNON. *Histoire du catholicisme québécois 3*, Montréal, Boréal Express, 1984, 357 p.
- HÉBERT, Karine. « Une organisation maternaliste au Québec, La Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste et la bataille pour le vote des femmes », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 52, 3 (hiver 1999), p. 315-344.
- JUTEAU-LEE, Danielle. « Les religieuses du Québec : leur influence sur la vie professionnelle des femmes, 1908-1954 », *Atlantis : A Women's Studies Journal*, 5, 2 (printemps 1980), p. 29-33
- JUTEAU, Danielle et Nicole LAURIN. *Un métier et une vocation. Le travail des religieuses au Québec de 1901 à 1971*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1996, 194 p.
- KOLMER, Elizabeth. « Catholic Women Religious and Women's History : A Survey of the Literature », *American Quarterly*, 30, 5 (hiver 1978), p. 639-651.

- LACASSE, Germain. *Histoires de scopes : le cinéma muet au Québec*, Montréal, Cinémathèque québécoise/Musée du cinéma, 1988, 104 p.
- LAMONDE Yvan et Raymond MONTPETIT. *Le parc Sohmer de Montréal*, Ville Saint-Laurent, Institut québécois de recherche sur la culture, 1986, 231 p.
- LAMONDE, Yvan et Pierre-François HÉBERT. *Le cinéma au Québec : essai de statistique historique : 1896 à nos jours*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1981, 478 p.
- LAVIGNE, Marie et Yolande PINARD. *Travailleuses et féministes : les femmes dans la société québécoise*, Montréal, Boréal Express, 1983, 430 p.
- LAVIGNE, Marie et Jennifer STODDART. « Ouvrières et travailleuses montréalaises, 1900-1940 », dans Marie LAVIGNE et Yolande PINARD, *Travailleuses et féministes : les femmes dans la société québécoise*, Montréal, Boréal Express, 1983, p. 99-113.
- LEMIEUX, Denise et Lucie MERCIER. *Les femmes au tournant du siècle, 1880-1940 : âges de la vie, maternité et quotidien*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1989, 398 p.
- LENSKYJ, Helen. *Out of Bounds : Women, Sport and Sexuality*, Toronto, The Women's Press, 1986, 179 p.
- LEVER, Yves. *Histoire générale du cinéma au Québec*, Montréal, Boréal, 1988, 551 p.
- LÉVESQUE, Andrée. *La norme et les déviantes : des femmes au Québec pendant l'entre-deux-guerres*, Montréal, Éditions du Remue-Ménage, 1989, 232 p.
- MANN, Susan et Alison PRENTICE. *The Neglected Majority : Essays in Canadian Women's History*, Toronto, McClelland and Stewart, 1977-1985.
- MANN, Susan. « Henri Bourassa and the Woman Question », dans Susan MANN et Alison PRENTICE, *The Neglected Majority : Essays in Canadian Women's History*, Toronto, McClelland and Stewart, 1977-1985, p. 104-115.
- « Les femmes dans l'œuvre de Groulx », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 32, 3 (décembre 1978), p. 385-398.

- *Lionel Groulx et L'Action française, Le nationalisme canadien français dans les années 1920*, Montréal, VLB éditeur, 2005, 193 p.
- MARCHAND, Suzanne. *Rouge à lèvres et pantalons, des pratiques esthétiques féminines controversées au Québec 1920-1939*, Montréal, Hurtubise, 1997, 162 p.
- MARQUIS, Dominique. *Un quotidien pour l'Église, L'Action catholique, 1910-1940*, Montréal, Leméac, 2004, 220 p.
- MORTON, Suzanne. *Ideal Surroundings : Domestic Life in a Working-Class Suburb in the 1920s*, Toronto, University of Toronto Press, 1995, 201 p.
- « The June Bride as the Working-Class Bride : Getting Married in a Halifax Working-Class Neighbourhood in the 1920s », dans Bettina BRADBURY, *Canadian Family History: Selected Readings*, Toronto, Irwin, 2000, p. 360-379.
- MYERS, Tamara. *Caught : Montreal's Modern Girls and the Law, 1869-1945*, Toronto, University of Toronto Press, 2006, 345 p.
- PARR, Joy. « Rethinking Work and Kinship in a Canadian Hosiery Town, 1919-1950 », dans Bettina BRADBURY, *Canadian Family History : Selected Readings*, Toronto, Irwin, 2000, p. 220-240.
- PEISS, Kathy. *Cheap Amusements : Working Women and Leisure in Turn-of-the-Century New York*, Philadelphia, Temple University Press, 1986, 244 p.
- « Culture de masse et divisions sociales : Le cas de l'industrie américaine des cosmétiques », *Le Mouvement social*, 152, (juillet-septembre 1990), p.7-30.
- PROULX, Steve. *Les saisons du parc Belmont, 1923-1983*, Outremont, Libre expression, 2005, 186 p.
- RABINOVITZ, Lauren. *For the Love of Pleasure : Women, Movies, and Culture in Turn-of-the-Century Chicago*, New Jersey, Rutgers University Press, 1998, 233 p.
- ROBY, Yves. *Les Québécois et les investissements américains (1918-1929)*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1976, 250 p.
- ROSENFELD, Mark. « 'It Was a Hard Life' : Class and Gender in the Work and Family Rhythms of a Railway Town, 1920-1950 », dans Bettina

- BRADBURY, *Canadian Family History: Selected Readings*, Toronto, Irwin, 2000, p. 241- 280.
- RUDY, Jarrett. *The Freedom to Smoke : Tobacco Consumption and Identity*, Montreal, McGill/Queen's University Press, 2005, 232 p.
- STANSELL, Christine. *City of Women : Sex and Class in New York, 1789-1860*, New York, Alfred A. Knopf, 1986, 301 p.
- STODDART, Jennifer. *Quand des gens de robes se penchent sur les droits des femmes : le cas de la commission Dorion, 1929-1931*, dans Marie LAVIGNE et Yolande PINARD, *Travailleuses et féministes : les femmes dans la société québécoise*, Montréal, Boréal Express, 1983, p. 307-335.
- STRONG-BOAG, Veronica. *The New Day Recalled : Lives of Girls and Women in English Canada, 1919-1939*, Toronto, Copp Clark Pitman, 1988, 233 p.
- TASCHEREAU, Sylvie. « Échapper à Shylock : la Hebrew Free Loan Association of Montreal entre antisémitisme et intégration, 1911-1913 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 59, 4, (printemps 2006), p. 465.
- VIGOD, Bernard L. *Taschereau*, Sillery, Septentrion, 1996, 392 p.
- VIPOND, Mary. « The Image of Women in Mass Circulation Magazines in the 1920s », dans Susan MANN et Alison PRENTICE, *The Neglected Majority : Essays in Canadian Women's History*, Toronto, McClelland and Stewart, 1977-1985, p. 116-124.